

PIERRE-YVES VILLENEUVE

GAMER



3 FRAGMENTATION

éditions
les
malins

PIERRE-YVES VILLENEUVE

GAMER



3 FRAGMENTATION

éditions
les
malins



**Crédit d'impôt
livres**

Gestion
SODEC

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion Sodec

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités
d'édition.

Gamer, 3. Fragmentation

© Les éditions les Malins inc., Pierre-Yves Villeneuve
info@lesmalins.ca

Directeur littéraire : François Couture

Éditeur : Marc-André Audet

Éditrice au contenu : Katherine Mossalim

Correcteurs : Jean Boilard, Fleur Neesham et Dörte Ufkes

Direction artistique : Shirley de Susini

Conception de la couverture : Shirley de Susini

Mise en page : Diane Marquette

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2016

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada, 2016

ISBN : 978-2-89657-444-5

ISBN PDF : 978-2-89657-445-2

Imprimé au Canada

Tous droits réservés. Toute reproduction d'un quelconque extrait
de ce livre par quelque procédé que ce soit est strictement
interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Les éditions les Malins inc.

Montréal, QC

*À mes parents,
qui m'ont transmis leur amour des livres.*

« Rien n'est vrai, tout est permis. »

- *Assassin's Creed*

Table des matières

Prologue.....	9
Chapitre 3-1.....	19
Chapitre 3-2.....	37
Chapitre 3-3.....	45
Chapitre 3-4.....	53
Chapitre 3-5.....	67
Chapitre 3-6.....	83
Chapitre 3-7.....	93
Chapitre 3-8.....	101
Chapitre 3-9.....	105
Chapitre 3-10.....	117
Chapitre 3-11.....	125
Chapitre 3-12.....	133
Chapitre 3-13.....	143
Chapitre 3-14.....	157
Chapitre 3-15.....	171
Chapitre 3-16.....	179
Chapitre 3-17.....	189
Chapitre 3-18.....	199
Chapitre 3-19.....	219
Chapitre 3-20.....	229
Chapitre 3-21.....	239
Chapitre 3-22.....	247
Chapitre 3-23.....	261
Chapitre 3-24.....	265
Chapitre 3-25.....	275
Chapitre 3-26.....	283

Prologue

Trois ennemis avancent à pas de loup en direction du hangar. Avec leurs vêtements tactiques noirs, ils sont presque invisibles. Malgré la noirceur, les trois figures se déplacent aisément grâce à leurs lunettes de vision nocturne. Un reflet les éclaire brièvement. Je capture l'image et l'agrandis : gilets pare-balles, ceintures de grenades et fusils automatiques en joue. Ce ne sont pas des amis en visite.

J'imagine que c'était inévitable : tôt ou tard, quelqu'un allait finir par découvrir cette base secrète. Et l'attaquer. Conclusion logique. Voilà justement pourquoi j'ai fait installer des contre-mesures avec une bonne partie des crédits remportés lors du tournoi. Dès que les trois avatars ont mis le pied sur le sommet de la montagne, mon système de surveillance les a détectés. Ces joueurs n'ont aucune idée de ce qui les attend. Je me sens presque mal pour eux.

Presque.

Pas vraiment, en fait.

Je les laisse s'approcher encore un peu... pour profiter du moment. Lorsqu'ils sont assez près du hangar, j'appuie sur le bouton et mets fin à leur visite importune.

De l'autre côté de la piste de décollage, deux mitrailleuses-sentinelles émergent du sol et se mettent au travail. Pour les envahisseurs imprudents,

la surprise est totale. J'entends les tirs rapides des tourelles, le bruit des balles qui sifflent et labourent la terre. Quelques rafales bien placées de mon tout nouveau système haut de gamme ont raison d'eux.

Tantôt, j'irai inspecter les dépouilles. Peut-être avaient-ils dans leur inventaire un objet de valeur...

Avant même que je ne me m'auto-*high five*, une nouvelle alarme résonne dans le hangar. Je consulte un des écrans dans le bureau : un appareil est en approche. Cette première attaque n'était qu'un leurre et visait à révéler mes défenses. Et moi, la conne, je suis tombée dans le panneau.

Frak !

Pendant que l'appareil atterrit – juste en dehors de la portée de mes mitrailleuses-sentinelles, bien sûr –, un frisson me parcourt l'échine. Ces lignes distinctives, arrondies, un peu aquatiques, ça ne peut être qu'un de leurs vaisseaux. Une porte-cargo s'ouvre à l'arrière du petit appareil de transport et une demi-douzaine de figures en descendent, camouflées par l'obscurité. Deux d'entre elles sont munies de canons à plasma. Même à cette distance et dans la noirceur, ces armes sont faciles à identifier : les diodes électroluminescentes bleues sur le canon ne mentent pas.

Des androïdes.

Je. Suis. Tellement. Faite. À. L'os.

Attends une minute, Laurie ! Si la première vague ne visait qu'à dévoiler les défenses de la base, ça signifie qu'Éloi avait raison : les robots travaillent vraiment avec...

Les tirs de mes mitrailleuses-sentinelles, toujours en état d'alerte, m'empêchent de confirmer mon hypothèse.

Le groupe d'assaillants se divise en deux : d'un côté, un androïde et deux avatars prennent position et ouvrent le feu sur mes petites tourelles défensives, tandis que de l'autre, leurs trois camarades se dirigent au pas de course vers les portes du hangar.

OK. D'accord. Je suis prise à l'intérieur, mais ce genre de bâtiment permanent est indestructible, alors il n'y a vraiment rien à craindre. Tant que je suis ici, ils ne pourront pas en prendre le contrôle. À moins qu'ils ne devinent le nouveau code d'accès des portes, ce qui serait vraiment surprenant. En reprogrammant le panneau de contrôle, j'ai pu faire apparaître un clavier. En plus de la série de dix flèches qui remplace le (trop) légendaire code Konami, j'ai ajouté une séquence alphanumérique de vingt-quatre caractères. La gang a un peu capoté en voyant le mot de passe que chacun devrait apprendre par cœur. Même Sam trouvait que j'y allais un peu fort. Mais on n'est jamais trop prudent.

Le second groupe prend position devant le hangar et je ris dans ma barbe :

– Ha ha hahaha haha !

C'est alors qu'ils ouvrent le feu. Ça pétarade ! Les balles frappent la mince paroi de métal et la transpercent comme si elle n'était qu'une feuille de papier de soie. Partout autour de mon avatar, il y a des étincelles qui fusent. Des écrans explosent, des éclats de verre et de métal virevoltent dans la pièce.

Par pur instinct de survie, j'ai réussi à sauver Stargrrrl. J'ai dû agir par réflexe pour qu'elle se projette au sol, à l'abri des balles. Les centaines d'heures passées à jouer à la *Ligue* ne l'auront pas été en vain !

Scoop : notre base n'est pas aussi indestructible que je le pensais !

Sois damné, Patrick Lemieux !

Je me ressaisis. Il m'est impossible de blâmer le créateur de *La Ligue des mercenaires*. Lemieux est un dieu parmi les dieux du *gaming*, jouant dans la même cour que Hideo Kojima, Sam Houser et Kevin Flynn. J'aurais dû m'en douter. C'est tellement son genre.

Assise devant mes écrans, je fais le point (très) rapidement sur ma situation. Inutile de préciser que le résultat ne me plaît guère. Grrr. Je n'aime pas mes chances. À une contre six (un six comprenant deux androïdes armés de canon, à plasma, rappelons-le), même en ayant l'avantage du terrain, je ne donne pas cher de ma peau. La base est déjà perdue, ça ne servirait à rien de tenter de la défendre. En conclusion : rester ici signifierait la mort de Stargrrrl.

Les portes du hangar tiennent toujours bon... pour l'instant. Ce ne sera pas bien long avant que les intrus ne les défoncent.

BANG !

BANG !

Sont-ils en train d'utiliser la tête de l'androïde comme bélier ?

D'un clic, j'ouvre l'inventaire du hangar et Stargrrrl attrape un sac-harnais qu'elle enfile aussitôt.

Je transfère tous les crédits du hangar dans mon compte, efface toutes nos informations à Sam, à moi et aux autres, puis choisis aussi quelques armes, dont des revolvers, mon fidèle fusil de *sniper*, que je passe en bandoulière dans le dos de ma mercenaire, et le maximum de munitions que mon avatar peut transporter. Sur son poignet droit, il y a un bracelet électronique, le même que Sam utilise pour piloter *Thorondor* à distance... Bref : j'ai quelques tours dans ma manche. Ha ha !

Tu riras tantôt, Laurie. T'es pas encore sortie du bois.

Avant de cacher Stargrrrl, je récupère la tête de l'androïde sur laquelle je travaille, celle-là même qui appartenait à cette machine de guerre que Sam2dePique et Stargrrrl ont affrontée au sommet du gratte-ciel il y a un mois. Je déconnecte tous les fils qui y sont branchés et fourre la tête métallique dans l'inventaire de mon avatar.

Ça fait des jours que je tente de lui arracher ses secrets et, naturellement, comme je viens tout juste de faire une percée majeure, c'est ce soir que je me fais attaquer !

Classique.

C'est à croire que l'intelligence artificielle de *La Ligue des mercenaires* me surveillait et attendait ce moment précis pour lancer son raid.

L'androïde va bientôt défoncer le hangar. À chaque coup, le choc de ses puissants bras de métal contre les portes résonne à mes oreilles, tel un décompte cruel.

BANG ! BANG ! Il ne me reste que quelques secondes pour me cacher.

Stragrrrl court vers l'entrée, saute sur une caisse de matériel, escalade le mur, s'agrippe aux poutres du toit et se hisse sur l'une d'elles. Grâce à mon bracelet électronique, avec lequel je peux contrôler tous les systèmes du hangar, j'éteins les lumières. Accroupie ainsi dans la pénombre, il ne manque à Stargrrrl que la cape et le masque pour ressembler à Batman. À la seule différence que je n'hésiterai pas une seule seconde à tuer mes ennemis.

Soudain, tel que je l'avais anticipé, l'androïde parvient à défoncer les portes. L'une d'elles grince sur ses gonds lorsque le robot l'ouvre de force. Elle bloque à mi-chemin, puis cède et s'effondre dans un grand fracas.

Dehors, les combats ont cessé. Mes deux tourelles ont été détruites.

Un avatar s'avance à l'intérieur de la base, regarde tout autour et fait un signe de la main à ses acolytes, leur indiquant qu'on peut le suivre. Il pointe le bureau tout au fond, la seule pièce fermée du hangar. L'endroit logique où se réfugier. Derrière lui, un androïde. Chacun de ses pas s'écrase lourdement sur le sol de béton. Lorsque la machine de guerre se retrouve au milieu du hangar, le joueur à ses côtés, je tape une commande sur le bracelet. Des trappes dans le sol s'ouvrent et de gigantesques bras mécaniques en émergent. Robustes, rapides et précis, ils servent normalement à réparer notre jet ;

je les ai reprogrammés pour que nous puissions nous entraîner au corps à corps.

Les bras-robots attaquent mes assaillants. D'un geste vif, l'un d'eux arrache le fusil automatique des bras du joueur, qui est surpris de voir pareille machinerie s'en prendre à lui, tandis qu'un second bras mécanique le frappe assez fort pour le projeter à l'autre bout de la pièce. D'autres bras agrippent l'androïde et le retiennent fermement, ce qui me donne une occasion en or – la seule possible ! – de me pousser d'ici.

Un second soldat fait la sentinelle devant la porte. Il se demande probablement s'il doit faire feu pour aider ses collègues. Mais sur quoi tirer ? Sur les bras mécaniques ? Trop risqué. Il risquerait de toucher l'androïde du même coup.

D'ici, je peux voir ses pieds. Je dois agir avant que ses amis ne viennent le rejoindre.

Voici le plan : du haut de sa poutre, Stargrrrl se jettera dans le vide, agrippera le rail des portes pour s'en servir comme pivot, s'élancera de toutes ses forces, assénera une glorieuse savate dans les dents de l'avatar avant de retomber sur ses pieds, telle une chatte qui a toutes ses vies. La voie sera libre et Stargrrrl pourra décamper.

J'aurais aussi pu souhaiter obtenir une voiture volante pour mon anniversaire, découvrir qu'une réserve infinie de bacon se trouve dans mon réfrigérateur ou que Sarah-Jade a été enfermée avec le général Zod dans la Zone Fantôme.

Ça se passe plutôt comme ceci : dans un mouvement que n'aurait pas renié Nadia Comăneci, Stargrrrl bondit et attrape le rail. Par contre, mon ennemi avait lui aussi un plan en tête, ce que je n'avais pas prévu : plutôt que de rester à sa place, il décide d'avancer dans le hangar pour aller donner un coup de main à l'androïde et à son ami aux prises avec les bras mécaniques. Dans un mouvement tout ce qu'il y a de plus disgracieux, Stargrrrl le frappe de tout son corps et les deux avatars roulent au sol.

Je clique frénétiquement sur le bouton de ma souris et Stargrrrl se relève presque aussitôt. Mon ennemi aussi. Il pointe son fusil sur moi... sur elle. Sur Stargrrrl ! Elle fonce sur lui, attrape le canon de son arme et le dévie d'un geste vif. La décharge déchire la nuit, mais rate la cible. Il s'en est fallu de peu. J'essaie de dégainer mon poignard, mais le soldat anticipe mon action, abandonnant son arme pour bloquer mon élan. Ma lame retombe dans son fourreau avant même d'en être sortie.

Derrière mon ennemi, le premier avatar est toujours affalé contre le mur, évanoui. L'androïde, lui, parvient péniblement à se libérer d'un des bras mécaniques. En utilisant toute sa puissance, il arrache l'autre bras-robot de son socle puis se retourne dans ma direction, son canon à plasma dans les mains. Une étincelle bleutée apparaît au bout de l'arme.

Même si mon adversaire voudrait encore danser avec Stargrrrl, elle se défait de son étreinte d'un bon

coup de tête, ce qui lui permet d'enchaîner un combo droite-droite-uppercut-kick. L'ennemi recule d'un pas.

Sur mon clavier, je clique simultanément sur deux touches et grimace d'inquiétude.

L'éclair magnétique surgit du canon à plasma de l'androïde. En un clin d'œil, il traverse l'espace entre nous, transperce l'avatar ennemi, lui laissant un trou béant dans la poitrine avant de le désintégrer de l'intérieur. La boule de plasma frappe de plein fouet le bouclier énergétique qui a jailli une microseconde plus tôt du gantelet que porte Stargrrrl. Une explosion d'éclairs bleutés ravage l'écran. Le violent impact envoie valser ma mercenaire dans les airs et la catapulte une douzaine de mètres plus loin.

Stargrrrl est sonnée, mais saine et sauve. Sans même regarder derrière, elle se relève, prend ses jambes à son cou, traverse la piste de décollage et court en direction de la falaise. Les balles sifflent à ses oreilles. Je ne prends même pas la peine de la faire zigzaguer pour éviter les tirs. Mes ennemis visent aussi bien que des Stormtroopers.

Plus que quelques mètres.

Mon cœur bat comme si j'étais réellement en train de courir un sprint. Je retiens ma respiration. Mes mains sont moites. Je distingue le rebord de la falaise. La vallée est plongée dans la nuit. On n'y discerne même pas le village en son creux.

Derrière, mes ennemis m'invectivent, s'engagent à ma poursuite, tirent de plus belle.

Stargrrrl prend son élan et plonge dans le vide.

Chapitre 3-1

– Alors ? C’est quoi le plan ? me demande Elliot, la tête enfouie dans son horrible tuque de laine rouge au pompon surdimensionné.

Voilà deux jours que j’analyse les enregistrements vidéo de nos parties du tournoi, jusqu’au milieu de la nuit, à un point tel que je les connais presque par cœur. Couchée dans mon lit, la tablette entre les mains, je m’endors et continue de rêver aux matchs, essayant de corriger nos erreurs. Si on fait exception de ce premier affrontement absolument horrible qui a failli nous coûter le tournoi, notre style de jeu n’était pas si mal. Dès que la machine a été huilée, il s’est développé une réelle synergie entre nous.

C’est quand on regarde les détails de plus près que ça se gâte.

Guillaume m’a fourni un fichier concernant chacun de nos avatars. Nos statistiques individuelles ne sont pas extraordinaires (les statistiques ne mentent pas !). On peut teellement faire mieux. Ça va nous demander beaucoup de travail, mais c’est possible. Comme le dit l’ébéniste : « Au boulot ! On a du pin sur la planche ! »

Après l’école, plutôt que de nous rendre directement à La Grotte comme nous le faisons d’habitude, j’ai proposé que nous fassions nos devoirs à la bibliothèque tout de suite après la fin des classes. Parce que : A) si quelqu’un a de la difficulté, on pourra

l'aider ; B) nos parents ne pourront pas dire que nos pratiques nuisent à nos études ; et surtout, C) on pourra développer nos stratégies pour la *Ligue* sans stresser à propos des quatre cent dix-huit exercices de maths à faire pour le prochain cours. Enfin, c'était l'idée. Parce que, jusqu'à maintenant, ce plan de match utopiste a plutôt pris le bord... et nos devoirs aussi.

Mais je jure que ce n'est pas de notre faute !

J'avais oublié de considérer une variable importante dans mon équation : les autres. Ils sont l'enfer, les autres.

Lundi matin, en arrivant à l'école, tout était normal. Quelques élèves nous ont félicités aux casiers et un gars a donné une bonne claque virile (c'est supposément une marque d'appréciation) à Elliot. Tout le monde (ou à peu près) était pressé de se rendre en classe. Un lundi des plus banals, quoi. Pendant les cours, on a eu droit à des bravos murmurés discrètement et à des pouces en l'air alors que le prof écrivait au tableau, et ça a été pas mal ça.

C'est Simon qui a tenu à souligner notre victoire en nous présentant comme des champions à l'heure du dîner. À l'entendre crier, on aurait cru qu'on revenait d'un combat épique contre des Martiens. Sur Mars. À mains nues. En retenant notre souffle.

Pour une raison que j'ignore, son enthousiasme a fait en sorte que les élèves se sont mis à taper dans leurs mains, à crier et à siffler. Il y a eu un effet d'entraînement et, de fil en aiguille, presque tout le monde dans la cafétéria a fini par se lever et nous

applaudir. Même madame Céline et madame Cécile, les surveillantes, ne sont pas intervenues pour mettre fin à ce moment qui devait contrevenir à une dizaine de règlements de l'école. Au moins.

Contrôler les foules comme le fait Simon doit être un des pouvoirs qu'on développe en secondaire quatre. Ou c'est peut-être parce qu'il est vraiment *cool* et qu'il s'entend avec tout le monde, peu importe le niveau ou la clique.

À l'entrée de la cafétéria, j'ai figé : mes pieds (et tout ce qui vient au-dessus) ne voulaient plus avancer. Je ne m'attendais pas du tout à ce genre de manifestation. Avec mon expression hébétée, je devais ressembler à un chevreuil qui aperçoit les phares d'une voiture dans la nuit au loin. Avoir pu, j'aurais utilisé l'artéfact extraterrestre de Stargrrrl pour devenir invisible et aller me cacher dans les toilettes.

Dans mes rêves, ouais...

Elliot m'a libérée de ma transe en me donnant un coup de coude. Lui, il a plongé à bras ouverts dans cette célébration, distribuant les *high five*, saluant à gauche et à droite comme s'il était une vedette rock. Ou la reine d'Angleterre. Puis il s'est retourné vers nous, tout sourire, et a invité la foule à nous applaudir en faisant de larges gestes avec ses bras. Nous étions, l'espace de quelques secondes, de vrais héros.

Si un jour Elliot est célèbre – je veux dire, célèbre pour de vrai, genre que sa notoriété dépasse les frontières de notre établissement scolaire –, je suis

certaine que ça ne le changera pas d'un iota. C'est bon de voir que le succès ne lui monte pas à la tête.

Margot s'est engagée à sa suite et Charlotte m'a attrapée par le bras pour que je la suive. Côte à côte, nous nous sommes dirigées vers notre table habituelle.

Pendant qu'Elliot continuait de saluer la foule et de serrer des mains, je me suis assise et j'ai observé Sarah-Jade et sa clique. Sarah-Jade est restée de glace, imperméable à notre succès. Elle faisait comme si elle s'en foutait, mais je sais que sous cette expression indifférente, elle devait bouillonner. Ça devait l'agacer qu'on récolte la rançon de la gloire à la place de son William. Elle aurait certainement trouvé un moyen de tirer avantage de la situation.

À un moment donné, Sarah-Jade a donné un coup de pied pas si subtil que ça sur le tibia de Noémie, qui s'était laissée emporter dans le mouvement de masse et nous applaudissait elle aussi. No a grimacé et s'est retournée vers Sarah-Jade en lui demandant c'était quoi son problème, mais Sarah-Jade a royalement ignoré son amie.

Un bref instant, mon regard a croisé celui de Zach, qui m'a fait un petit salut étrange de la main. J'en ai fait peu de cas. Ça ne valait même pas la peine que je hausse les épaules ou que je roule les yeux au ciel.

Bref, voilà un peu comment cette semaine a débuté.

Depuis, si nous ne sommes pas en classe, il y a toujours quelqu'un pour venir nous voir et nous féliciter, pour jaser un peu de nos avatars et de ce qui nous arrive dans la *Ligue*, pour nous demander

conseil, pour nous faire un *high five* (j'en ai la main rougie) ou pour essayer d'avoir un *scoop* à propos de l'extension. En fait, surtout pour avoir de l'info par rapport à l'extension. Eh oui, tout le monde croit que, parce qu'on a joué deux petites minutes avec Patrick Lemieux, alias Kilpatrick, le fondateur de KPS, créateur de *La Ligue des mercenaires* et gamer professionnel légendaire, on est dans le secret des dieux.

Ça nous tire toujours un soupir. Ce n'est pas comme s'il nous avait donné son courriel personnel !

On répond : « Oui, on a combattu des robots envahisseurs de l'espace », « Non, on n'en sait pas plus », « Oui, Elliot te niaise. Même si tu lui donnes de l'argent, Elliot n'en sait pas plus que nous. Tu peux ranger ton cinq dollars » et « Arrête, Elliot, c'est pas drôle ». De fil en aiguille, on en vient toujours à raconter (pour la millionième fois, il me semble) les moments forts du tournoi : Charlotte qui a remporté le premier match à elle seule ; la tricherie de Pierre-Emmanuel, le petit frère de Zach ; le cartable de stratégies d'Elliot ; la fois où j'ai *snipé* DrSly grâce à la diversion d'Elliot ; sans oublier la cerise sur le sundae : le coup de pistolet à impulsion électrique de Margot dans le dos de l'avatar de Sarah-Jade.

Le rappel de l'anecdote provoque toujours de grands rires, comme si chacun y trouvait un peu son compte. Après tout, ce n'est pas tous les jours qu'on peut se moquer en toute impunité de Sarah-Jade.

Margot reste discrète à ce sujet, mais elle est vraiment fière de son coup. Il y a toujours un sourire particulier qui lui monte au visage quand on en parle.

Et il y a toujours Elliot qui en profite pour préciser que c'était la deuxième fois qu'il jouait avec Kilpatrick.

Bon. J'ai l'air de me plaindre, comme ça, mais toute cette attention n'est pas désagréable du tout. Après tout, on ne l'a pas volée, cette victoire. On peut bien en profiter pendant que ça passe, non ? Seul bémol : on a maintenant trois jours de retard dans nos devoirs. Mais bon, aucun de nous n'est poche au point de se retrouver en situation d'échec. Il n'y a donc pas tant d'impact négatif à ce qu'on se complaise un peu dans le récit de nos exploits.

Nous profitons de notre consécration... et du fait que Sarah-Jade se tienne à carreau. L'école n'a jamais été aussi paisible !

- La Terre appelle Laurie. Allooo ! m'interpelle Elliot.

- Excuse-moi, j'étais dans la lune.

- On a vu ça. Tu as marché dans une crotte de chien pis tu t'en es même pas rendu compte, me fait remarquer Charlotte.

- Hein ? Ouache !

- Ben non ! Je te niaise, ajoute-t-elle en me voyant inspecter la semelle de mes chaussures.

- Pis ? me presse Elliot. C'est quoi ton plan ?

Je souffle dans mes mains pour les réchauffer et lui réponds :

– Je pensais vous l’expliquer au magasin. Je vais pouvoir vous montrer exactement ce que j’ai en tête.

Il fait un peu moins froid aujourd’hui ; la fin de semaine s’annonce encore plus belle avec une hausse du mercure. C’est peut-être même les dernières journées chaudes de l’automne.

Cela dit, je ne suis pas du genre à me fier aux prédictions météo, qui sont beaucoup trop imprécises. Des « veilles d’orages violents » qui ne se concrétisent pas en de véritables orages, il en pleut (pou-doum poum pssst !). Comme dit mon père, les météorologues ont un taux de prédiction à peine plus élevé que celui des astrologues !

Bon. Ce serait quand même génial s’il faisait beau, car nous (mon père et moi) avons une course dans trois jours.

Tout comme Elliot, j’ai sorti ma tuque, quoique la mienne est un peu plus sobre. À part pour une minuscule étiquette portant le logo rose de Spitfire, ma tuque est toute noire. Elle me plaque les cheveux de part et d’autre du visage. Au plus creux de l’hiver, quand l’air sera sec, elle me chargera la tête d’électricité statique. J’appréhende déjà cette période capillaire humiliante.

Malgré mes vêtements chauds et adaptés à l’automne, je suis transie jusqu’à la moelle. L’humidité se moque de mon manteau et de mon chandail de laine. Je n’arrive pas à me réchauffer les os. J’espère que je ne couve rien. Je crois que j’ai surtout besoin de dormir. Le dernier week-end a été fort en émotions. Et

j'ai sûrement forcé la note avec mon étude rigoureuse des vidéos. Je n'ai pas envie de tomber malade.

Elliot insiste : pas question pour lui de patienter pendant cent mètres.

– C'est parce que j'ai préparé un cahier de stratégies, que je lui réponds le plus sérieusement du monde. Avec des notes, un index et tout.

– Ah oui ? Génial ! Excellente idée ! dit-il, enthousiaste.

Je lance un clin d'œil complice aux filles. Margot et Charlotte font tout pour ne pas pouffer de rire dans leur foulard.

– Gnan gnan gnan, marmonne Elliot, en comprenant que je lui tire la pipe. C'est même pas drôle.

Je vois bien qu'il se retient pour ne pas rire lui aussi.

– On taquine seulement ceux qu'on aime.

J'assaisonne ma réplique d'un coup d'épaule. Hors de question de lui donner une bîne. Ça exposerait mes doigts et je suis déjà assez gelée comme ça.

– Mais je dirais qu'en gros, ça va assez bien. Il faut juste polir notre style de jeu. Et augmenter notre efficacité.

– Qu'est-ce qu'elle a, notre efficacité ? demande Charlotte.

Je leur explique ce que je fais le soir depuis deux jours, soit étudier soigneusement, voire maniaquement, les enregistrements vidéo de chacune de nos parties du tournoi ; je leur parle du fichier comprenant tous les renseignements que j'ai demandés

à Guillaume : nos ratios *Kill/Death* ainsi que nos pourcentages de balles tirées *versus* cibles touchées, de tirs critiques, de tirs à la tête ; les durées des matchs et le temps que ça nous a pris pour atteindre des objectifs particuliers, etc. J'y ai ajouté des données de mon cru : vitesse de déplacement, nombre de fois où nous nous sommes retrouvés en supériorité ou en infériorité numérique, nombre d'erreurs tactiques que nous avons commises, nombre de fois où Elliot a fait le guignol, ce genre de trucs. Bref, toute information pertinente à laquelle j'ai pu penser et que Guillaume était en mesure de compiler pour moi.

– On ne s'en est pas rendu compte dans le feu de l'action, mais on est souvent à court de munitions. En situation critique, comme à Séoul, par exemple, ça peut être une question de vie ou de mort.

– Ouais, mais c'est pas comme si c'était un buffet à volonté, me précise Elliot.

C'est vrai que la *Ligue* n'est pas un jeu vidéo réputé pour être généreux côté munitions, mais ça ne fait qu'ajouter au défi.

– Je sais. Mais faudrait quand même qu'on améliore notre gestion et qu'on évite le gaspillage en étant plus précis dans nos tirs.

– Tu parlais de la manière qu'on joue... commence Margot. Est-ce que tu as des points particuliers ? Je veux dire, est-ce que tu as analysé notre style de jeu à chacun ? Genre, ce qu'on devrait améliorer ? ajoute-t-elle dans un frisson.

Le feu de circulation est rouge. Je m'arrête à l'intersection et me tourne vers mes amis. Organiser une stratégie d'attaque en plein milieu d'une partie, c'est une chose, mais critiquer ses amis sur leur style de jeu est une opération très délicate et demande un doigté de neurochirurgien.

Avant même que j'aie le temps de mettre mes gants en latex, Charlotte intervient :

– Inquiète-toi pas, Laurie. On sait que t'as pas le même style qu'Elliot, blague-t-elle.

– Elle a raison. T'as pas mon *swag*, dit notre ex-capitaine, ce qui nous fait toutes pouffer de rire.

Je me permets un dernier avertissement :

– Mais si jamais je deviens insupportable – riez pas, je suis sérieuse ! –, faudra me le dire tout de suite, OK ? Au premier signe que ça affecte notre amitié en dehors du jeu, je cède ma place.

– On te fait confiance, dit Margot au nom de mes trois amis.

Ça me rassure.

– OK. Croyez pas que je me pense meilleure que vous parce que j'ai remar...

– C'est loooooong ! m'interrompt Elliot, ce qui lui vaut automatiquement un coup de coude de Charlotte droit dans les côtes.

En ce sombre mois de novembre, l'affiche lumineuse du magasin agit comme un phare : c'est à peine s'il est passé 17 heures et il fait déjà noir !

– Margot, tu dois être plus agressive. Tu traînes souvent en arrière de nous. Passe davantage à l'at-

taque ; Charlotte, toi, c'est l'inverse : tu as tendance à oublier de nous couvrir. Moi, il ne faut pas que je m'assoie sur ma position quand je *snipe*. Faut que je bouge un peu plus pour éviter de me faire prendre par surprise. Et il faut que je trouve des plans B et C rapidement. Penser en dehors de la boîte, comme disent les Chinois.

– Et moi ?

– Toi, Elliot, faut que t'arrêtes de courir comme une poule pas de tête. Tsé, quand tu pars en avant sans nous attendre ?

– Ahhh, *come on* ! On ne peut même plus s'amuser...

– On s'en va se mesurer aux meilleurs au monde ! À la crème de la crème ! Jusqu'à maintenant, tu as été chanceux de t'en tirer indemne. Sois réaliste : il est statistiquement impossible que tu continues à t'en sortir toutes les fois. Tu es prévisible. Sans nous pour te couvrir, tu deviens super vulnérable, et dès qu'une équipe adverse aura un peu d'avance et réussira à positionner un bon tireur, ce sera juste bang. *Out*. Fini. À ce niveau de compétition, on ne peut pas se passer d'un joueur parce que tu veux faire ton *show-off*.

– Sans compter que c'est un peu prétentieux, ajoute Margot.

– C'est *full* arrogant et à la limite insultant pour nous, comme si ton *show* devenait plus important que la mission ! confirme Charlotte.

– Ouain, dit-il après avoir réfléchi un moment. Vous avez probablement raison. C'est quand même poche, insiste-t-il en nous ouvrant la porte du magasin.

Encore une fois, Guillaume a changé la musique du carillon électronique. Contrairement aux autres commerces qui ont affiché leur amour inconditionnel – et absolument démesuré – pour la période des fêtes dès le lendemain de l'Halloween, Guillaume résiste aux chants de Noël ! Ce sont plutôt les premières notes du thème de *Star Trek* – la série originale, celle qui a été diffusée avant la naissance de mon père et avant l'invention de l'ordinateur personnel – qui nous accueillent.

Nous nous arrêtons au pas de la porte, bouche bée. Le magasin est plein ! Presque aussi bondé que dimanche dernier, lors de la compétition. Des clients feuilletent les revues, trois personnes attendent en ligne devant la caisse et quatre cégépiens, dont une cégépienne qui pianote rapidement sur son cellulaire sans même regarder l'écran, sont assis à notre table. Je répète : *notre* table !

– Hey, Guillaume ! fait Elliot en s'approchant du comptoir-caisse.

– Salut, ça fait longtemps que vous êtes là ?

– On vient d'arriver. Coudonc, qu'est-ce qui se passe ici ?

– C'est complètement fou ! La caisse a pas dérouté depuis ce midi. Faut croire que ce sont des retombées de l'article.

– L'article ? De quoi du parles ?

– Celui qui a été publié ce matin, répond-il avant de se tourner vers un client pour lui indiquer le coût de son achat.

– Pis personne ne nous a rien dit ? s’offusque Charlotte.

Nous sortons tous nos cellulaires. Margot est la première à trouver l’article et, plutôt que de l’ouvrir sur nos propres téléphones, nous nous collons à notre amie pour lire les mots en même temps qu’elle sur son gigantesque écran de huit par cinq centimètres. On est brillants comme ça, nous.

L’article est en fait un entretien avec Guillaume. On y relate des détails sur sa décision de revenir aux sources de sa passion, le *gaming*, et d’ouvrir un magasin pour transmettre celle-ci aux plus jeunes. Plusieurs magnifiques photos accompagnent le texte. Ce n’est que dans le dernier paragraphe que le journaliste fait mention du tournoi : « Dans le cadre d’une compétition au caractère quasi confidentiel qui s’est déroulée au cours du week-end, La Grotte a été l’hôte du dévoilement de la très attendue extension du très populaire jeu *La Ligue des mercenaires*. À toute heure du jour, il y a plus de gens à travers le monde qui jouent à la *Ligue* qu’il y a de Français en France... »

– Il devait pas nous avertir avant que ça sorte ? demande Margot.

– Il a dû oublier... que je dis.

– C’est pas le même journaliste, précise Elliot.

– T’es certain ? demande Charlotte.

– Oh oh ! que je m’exclame, les interrompant. Avez-vous lu ça ? « KPS et Patrick Lemieux n’ont pas répondu à notre demande d’entrevue, mais ont plutôt publié un communiqué précisant qu’avec cette

extension, les joueurs de *La Ligue des mercenaires* devaient s'attendre à voir le niveau de difficulté du jeu être relevé d'un cran. »

– Qu'est-ce que ça veut dire ? murmure Elliot en même temps que moi.

– Il n'y a rien sur nous ? demande Margot.

– Clique ici, clique sur l'onglet, s'impatiente Charlotte, qui finit par appuyer elle-même.

Une photo de nous apparaît. On est en pleine action, mais comme nos yeux sont rivés à nos écrans, on n'aperçoit que nos dos. Le seul visage que l'on peut identifier est celui de Sarah-Jade, qui me fait face.

C'est poche, comme photo !

– Hé, c'est nous ! crie Margot en sautillant, ce qui nous empêche de lire.

– « ... la Guilde des *noobs* », lit Charlotte en attrapant la main de notre amie, « une équipe majoritairement féminine, menée par la jeune Laurianne Barbeau, a impressionné la foule grâce à sa maîtrise du jeu et sa capacité à retomber sur ses pieds face à l'adversité. Voilà des gamers qui sont clairement tombés dans la marmite des jeux vidéo quand ils étaient petits ! »

– Il s'est forcé rare, que j'ironise en relevant le cliché.

Au bas de l'onglet se trouve un extrait vidéo de la finale. Margot en démarre la lecture. Le journaliste, en voix hors champ, précise que cette vidéo du match est rapidement devenue virale, dépassant le cercle des amateurs et des joueurs de la *Ligue*.

Virale, vraiment ? Comment se fait-il que je n'aie rien vu ? Ah oui, c'est vrai : j'étais trop occupée à étudier les enregistrements que Guillaume m'avait fournis. Moins d'une journée après sa mise en ligne, la vidéo aurait recueilli plus d'un million de visionnements sur YouTube. Un million de visionnements. Ha ! J'en doute. Le journaliste a dû faire une erreur.

– Margot, va donc vérifier sur la chaîne de KPS, ordonne Charlotte.

– QUINZE MILLIONS DE VUES ! beugle quasiment Elliot, s'attirant les regards de tous les clients de La Grotte.

Je regarde mes amis et veux dire quelque chose, mais aucun son ne sort de ma bouche. Elliot n'en revient toujours pas :

– C'est trop *cool* ! poursuit-il. Je deviens viral et je n'ai même pas eu à m'humilier.

– Je sais pas si vous vous en rendez compte... que je finis par dire, estomaquée.

Je suis incapable de formuler une phrase cohérente tant je suis estomaquée.

– Ouais, mais faut relativiser. Ça reste encore juste, quoi... un peu plus de vingt pour cent des joueurs de la *Ligue* ?

C'est excitant et problématique à la fois. Excitant, parce qu'on est vraiment *big* ! Le nom de nos avatars va certainement être connu. Et problématique... parce que le nom de nos avatars va être connu.

Shit.

Nos adversaires vont certainement étudier comme des malades notre style de jeu pour y déceler des failles et des faiblesses.

– Laurie, as-tu deux minutes ? me demande Guillaume.

– Heu... oui oui, bien sûr !

– Faut que j'aille dans mon atelier. Cette cliente a un problème avec son ordi, mais je pense pouvoir réparer ça assez vite. Peux-tu prendre la caisse pour moi ?

J'accepte, évidemment. Après tout, je lui en dois une couple, à Guillaume. Pendant qu'il apporte la machinerie dans l'arrière-boutique et que la gang continue de jaser en attendant que notre table se libère, je vends quelques jeux à de nouvelles clientes. En m'informant auprès d'elles, j'apprends que c'est l'article qui leur a donné envie de venir ici, à La Grotte. Je suis contente pour Guillaume, il va faire de bonnes affaires.

Les notes si distinctives du thème de *Star Trek* se font entendre à nouveau, indiquant qu'un autre client vient d'entrer dans le magasin. Il s'agit d'un jeune garçon de douze ou treize ans, peut-être un peu moins. C'est difficile à dire. Son manteau vert et son kangourou sont trop grands pour lui. Il m'a l'air plutôt maigre. Sous sa casquette, on devine des cheveux blonds comme de la paille. Le garçon vient directement se planter devant la caisse et me fixe.

– Salut, que je lui dis.

Il déglutit avant de répondre :

– Heu... Ben, heu... Salut.

Le garçon reste planté là, à me dévisager.

Pourquoi m'observe-t-il comme ça ? J'ai peut-être un morceau de salade coincé entre les dents ? Subtilement, je les nettoie d'un coup de langue. Je ne sens rien. Allez hop, j'y vais avec un doigt tout en faisant mine de me gratter. Fausse alerte, Laurie : tout est beau.

Il y a peut-être une nouveauté derrière moi ou un poster qui intéresse le jeune. Je me retourne pour jeter un coup d'œil. Non. Rien.

– Ehhhh... que je commence. Je peux t'aider ?

Méga service à la clientèle, Laurie. Bra-vo.

Ma question semble toutefois le sortir de sa transe. Il plonge une main dans son sac à dos pour en sortir un boîtier de *La Ligue des mercenaires* qu'il me tend, nerveux.

La voilà, la raison : ça doit être un jeu défectueux. Pfff ! Facile. J'aurais trouvé éventuellement. Je dois aiguïser mes réflexes de commis si je souhaite que Guillaume m'engage un jour.

Quoi ? Une fille peut bien rêver !

– C'est pour l'échanger ? que je demande, mais le garçon secoue vigoureusement la tête pour me faire signe que non.

– Heu... Est-ce que... est-ce que tu pourrais, ben... me le signer ? me demande-t-il finalement.

Pendant une seconde, je ne suis pas certaine d'avoir bien compris. Est-il en train de me demander mon autographe ? À moi ? De ma main ?

– Ben heu... C'est bien toi, Laurianne? J'ai vu le match et hum... Ben... heu... c'est ça. Vous étiez vraiment *full* de bons. Pis... heu... ben... bravo !

Sans que je ne puisse m'en empêcher, le sourire extralarge du chat du Cheshire apparaît sur mon visage (avec un peu moins de dents, quand même). Le garçon est aussi gêné que moi.

– OK, que je dis en riant. Les autres membres de la Guilde sont là aussi. Si tu veux. On pourrait tous signer, que je lui propose.

Si nous étions dans un dessin animé, il aurait fallu ramasser sa mâchoire sous le comptoir. Pour vrai ! Bon, pour vrai, sa mâchoire est encore accrochée à son visage, mais ça tient tout juste.

Dans un des tiroirs, j'ai déniché un Sharpie qui sera parfait. Stylo en main, je suspends mon geste au dernier moment.

– C'est quoi ton nom ?

– Clément.

Je me permets une excentricité en signant du nom de mon avatar et y remplace le A de Stargrrrl par une étoile.

Ça, c'est vraiment le moment le plus incroyable de ma semaine !

Chapitre 3-2

– Allo, c’est moi ! que je lance en entrant dans l’appartement.

D’un coup de talon, je me déchausse et *kicke* mes souliers dans l’entrée, puis je laisse tomber mon sac à dos sans ménagement, trop épuisée pour le traîner jusque dans ma chambre. J’ai le goût d’enfiler du linge mou. Ce chemisier noir que Charlotte m’a prêté est très joli, mais je souhaite m’en libérer au plus vite pour mettre mon vieux t-shirt de Gryffondor (que je ne peux me résoudre à jeter malgré qu’il soit tout déchiré) et un pantalon de coton ouaté. Mon ordi pour un pantalon de coton ouaté ! Et enlever ma brassière.

Le bonheur, quoi !

– T’es déjà revenue ? me répond mon père depuis le salon.

Il referme son ordinateur portable un peu trop rapidement à mon goût et pose celui-ci sur la table à café.

– Il y a eu un article sur La Grotte aujourd’hui, ça a déclenché un véritable raz-de-marée de clients là-bas. Peux-tu croire qu’il n’y avait plus un seul poste de jeu de libre ? On a attendu une demi-heure qu’un poste se libère avant de partir ! Avoir su, on les aurait réservés pour notre période de pratique. Même Guillaume ne s’attendait pas à ça. Il a été dans le jus toute la journée.

Je marque une pause.

– Qu'est-ce que tu faisais ? que je demande en me laissant tomber sur le divan à ses côtés.

Papa soupire :

– Bwof... Pas grand-chose. Rien vraiment. Je... lisais. Hum. Des articles, précise-t-il. Que j'avais sauvegardés sur Facebook. Il y a trop de choses intéressantes et pas assez d'heures dans une journée pour tout lire.

Bon. Je ne suis peut-être pas une aussi bonne menteuse que je le croyais, mais je suis mille fois meilleure que lui. Ça ne prend pas le cerveau du professeur Xavier pour comprendre que mon père essaie (pitoyablement) de me cacher quelque chose. Il évite de me regarder droit dans les yeux. Son mensonge se construisait au fur et à mesure que les mots sortaient de sa bouche. Je l'ai surpris la main dans le sac. Reste à découvrir de quel sac il s'agit.

– Tu veux manger quelque chose ? J'ai pas encore commencé à préparer le souper.

Mon père tente de faire dévier la conversation. Bel essai, mais trop peu, trop tard. Je ne me laisserai pas embobiner aussi facilement.

– J'ai pas suuuuuper faim.

Ce qui est vrai.

– Je pense que je vais me contenter d'un bol de céréales.

– T'es sûre que ça va ? me demande-t-il, un peu inquiet.

Ce n'est pas mon style de manquer d'appétit. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours eu faim.

Je peux accoter n'importe quel gars dans un concours de bouffe. Bien sûr, le fait d'être sportive me confère un net avantage par rapport à, mettons, Margot, qui a un appétit d'oiseau et qui peut se contenter d'une feuille de laitue et d'un bol d'air pour survivre. J'ai un métabolisme unique et exigeant. Un peu bizarre aussi. Mon père a deux hypothèses sur le sujet ; mon corps : A) brûle les calories à un rythme effréné vingt-quatre heures sur vingt-quatre ; ou B) me force à manger deux fois plus parce qu'il est incapable d'aller chercher assez d'énergie dans ce que je consomme.

Bref, tout ça, c'est la faute à mon père. C'est de ses gènes débiles que j'ai hérité ! Comme j'ai toujours faim et comme il se sent sûrement inconsciemment coupable de ma condition, il nous prépare aussi souvent des pâtes.

Ce soir, je me sens juste... pouish. Crevée, beurk, pas envie de manger. C'est tout. Sûrement de la fatigue accumulée. Faut pas en faire un plat (pou-doum poum pssst !) non plus.

Les parents ont le tour de s'inquiéter pour des riens ! Je saute un repas et hop, je suis anorexique. Je mange deux assiettes et demie des succulents fettucini carbonara extra sauce à la crème de mon père et je suis boulimique. Misère...

– Papa, je suis claquée, que je me plains en laissant tomber ma tête contre son épaule. Je vais faire un peu de devoirs pis je vais aller me coucher, je pense.

– Mon pauvre bébé, dit-il, faussement compatissant, en passant son bras autour de mon épaule et en me serrant.

Nous restons collés ainsi pendant une bonne minute. Pendant laquelle il n'est pas bien difficile pour moi de parvenir à la conclusion que mon père cherche à me dire quelque chose de délicat : son secret. C'est toujours pareil dans ces cas-là. Il ouvre et ferme la bouche comme un poisson rouge dans son bocal, sans rien dire. La même chose est arrivée quand j'avais huit ou neuf ans, lorsque je lui ai posé des questions un peu trop précises sur la façon de faire des bébés. Il a commencé par répondre, mais s'est rapidement empêtré dans ses explications sur la biologie et a finalement refile la patate chaude à maman, qui prenait un malin plaisir à le voir creuser son trou, sourire au coin des lèvres.

Tout ce que j'ai à faire pour qu'il crache le morceau, c'est attendre.

Je sais tellement ce qu'il veut m'annoncer ! Je ne sais pas pourquoi il hésite autant, parce que je lui ai déjà dit que j'étais d'accord. Pour qu'il sorte. Au resto ou au cinéma. Avec une autre femme. Une sortie romantique, genre. Ouain. C'est moins facile de le dire maintenant que je suis confrontée à cette éventualité.

Courage, Laurie. C'est pour son bien.

Même s'il m'a assuré qu'il n'était pas prêt, j'ai l'impression que notre discussion au restaurant dimanche dernier a peut-être levé une interdiction

qu'il s'était auto-imposée. Je mettrais ma main au feu qu'il était en train de s'inscrire à un site de rencontres !

Je serais contente pour lui si c'était le cas. Même si, au fond, ça me fait un petit pincement au cœur.

Une autre minute passe. OK. Là, il exagère. C'est franchement interminable. Je pousse un léger soupir pour lui faire comprendre que je m'impatiente.

- Hum... finit-il enfin par dire. Laurianne, je voulais te parler de quelque chose.

Ah ha ! Je le savais !

- En fait, je ne lisais pas d'articles...

« *Duh !* » me vient aussitôt à l'esprit, mais je me retiens de commenter.

- Je gossais quelque chose à l'ordinateur. Le plus dur, ça a été de choisir une photo de profil, parce qu'elles sont toutes belles, dit-il en ricanant. J'ai finalement opté pour quelque chose de professionnel... mais pas trop sérieux, non plus.

OK. Un peu de modestie, papa. C'est pas comme si tu étais Tom Hardy.

- Le texte de présentation, par contre, ça a été un pet. Tu me connais !

Justement, je connais mon père. J'imagine déjà de quoi ça va avoir l'air : « Homme drôle, sociable, attentionné, cherche femme pour discuter de tout et de rien, rire et profiter du moment présent. »

Booooooooooooooooooooooooooring !

Il s'est probablement retenu pour ne pas effrayer la gent féminine. Mon père a un humour assez... particulier, disons. Un exemple parmi des centaines :

Comment nomme-t-on la femelle du hamster ?
L'hamster dame ! (Hi hi hi hi ! Je la trouve très drôle !)
À mon avis, il devrait miser là-dessus et trouver une
femme ayant le même sens de l'humour que lui, non ?
Parce qu'avec un texte drabe, il ne va jamais se faire
de blonde *cool*. Ça, c'est certain. Va falloir que je m'en
mêle.

Je passe à l'attaque avec un peu de psychologie
inversée :

- T'es pas obligé de me le montrer, tu sais.
- Ben oui ! répond-il comme si c'était une évidence.
Bingo ! Encore plus facile que je le croyais.
- Je ne vais pas te cacher ça. Ça te concerne quand
même un peu.
- Pas. Tant. Que. Ça.

Je veux dire, oui, bien sûr, j'espère qu'il va tenir
compte de mon opinion si sa nouvelle blonde et moi
on ne s'entend pas, mais c'est sa vie, je suis pas la
première concernée.

- Je veux dire, oui, ça m'intéresse, mais c'est pas
comme si j'allais répondre moi-même aux messages.
- Tu ne veux pas répondre à tes propres messages ?
- Hein ?

Il ouvre son ordinateur et me le tend, tout
sourire. À l'écran, ce n'est pas l'interface d'un site de
rencontre qu'on voit, mais une page Facebook... à mon
nom : Laurianne Stargrrrl Barbeau. Comme image
de couverture, papa a choisi une photo de la Guilde
en plein affrontement avec les Wizi, une de celles
qu'aurait pu choisir le journaliste pour son article,

car on y voit tous nos visages. Et l'image de profil est vraiment professionnelle, mais pas trop sérieuse. Pareille comme il l'a dit.

Estomaquée, je m'efforce d'aligner quelques lettres :

– W-o-w...

– Je l'ai pas encore officiellement mise en ligne. J'attendais que tu reviennes. Je voulais que ce soit une surprise. Ben, c'est ça... Surprise !

Pour une surprise, c'en est toute une !

J'apprends alors que plusieurs collègues de mon père, le sachant geek et gamer, sont allés le voir aujourd'hui pour lui parler de l'article et du tournoi, parce que leurs ados sont, eux aussi, des fans de la *Ligue*. L'un d'eux lui a dit que si sa fille « continuait d'exceller dans des tournois (ses mots, pas les miens), ce ne serait pas une mauvaise idée d'avoir une page de fan ».

« Fan », quel drôle de mot. J'aurai des fans, moi ?

Nous passons une bonne heure à figoler ma toute nouvelle page avant de la mettre officiellement en ligne. Après avoir pesé sur PUBLIER, papa finit par me convaincre de manger un petit bol de pâtes, pour que mon corps puisse faire le plein de glucides.

Il est si fier de moi et si investi dans ce projet que je n'ose pas jouer à l'avocate du diable. Honnêtement, je doute qu'il y ait beaucoup d'abonnés à ma page... à part lui, bien sûr.

Chapitre 3-3

Cela faisait une éternité que je n'avais pas aussi bien dormi. Comme un bébé ! Presque dix heures en ligne ! À un point tel que ce matin, mes yeux étaient grands ouverts avant même que mon réveille-matin ne sonne. Si je ne m'étais pas retenue, je les aurais refermés et me serais tapé un autre deux heures de sommeil. Pour la forme. Mais bon. Il paraît que l'école est obligatoire à mon âge.

Pfff. Quelle injustice !

Malgré toutes ces heures de sommeil, j'entre dans la classe encore à moitié endormie, à peine plus animée qu'un zombie, et m'assois à ma place habituelle. Finalement, j'aurais peut-être dû accepter ce café que papa m'offrait. Le prof n'est toujours pas là et il reste un peu moins de quatre minutes avant le début du cours. Je peux sûrement les passer à dormir, que je me convaincs, en m'écrasant la tête sur mon sac à dos. C'est presque aussi confortable que mon oreiller. Presque.

J'espère seulement ne pas me mettre à ronfler. Ou à baver. Je ne sais pas lequel des deux est le pire. Si Sarah-Jade me voit ainsi, peu importe ce que je détiens sur elle, je vais le regretter jusqu'à la fin de mes jours. Une simple photo de moi avec un filet de bave *postée* sur Facebook, et ce serait la honte.

Charlotte vient troubler mon plan lorsqu'elle prend place à mes côtés et se met à raconter les aventures parentales de son grand frère impliquant son bébé: une couche débordante, des odeurs nauséabondes et une giclée spectaculaire qui devrait, selon elle, être homologuée dans *Le livre des records Guinness*.

Yark.

Je tourne la tête vers elle et marmonne :

– Merci pour les détails. *Too much information*.

S'il y a une histoire à me raconter pour me décourager d'avoir des enfants, c'est bien celle-là. Quelle personne saine d'esprit voudrait avoir des enfants si ça implique des giclées de caca liquide ?

– Pendant que mon frère nettoyait la zone sinistrée, poursuit Charlotte, j'ai bercé mon neveu, pis il s'est endormi dans mes bras. Il était juste trop *cuuuuuute* !

En prononçant le mot « *cute* », Charlotte atteint des notes que seuls les chiens peuvent entendre. Je grimace malgré moi et relève enfin la tête.

– Ben, quoi ? C'est vrai qu'il est trop adorable ! renchérit Margot.

De l'autre côté de la classe, Sarah-Jade est assise sur les cuisses de William et lui joue dans les cheveux. Zach n'est pas encore là, et Noémie raconte le plus récent épisode d'un téléroman qu'elle suit avec sa mère.

En l'entendant décrire l'émission, j'ai une impression de déjà-vu. Comme si je l'avais déjà vue, cette série. Et pourtant, c'est tellement le genre d'émission

que j'évite ! Il y a peut-être eu une pub à la télé et mon cerveau l'a enregistrée à mon insu (contre mon gré). Ça doit être ça. De la façon dont elle en parle, ça pourrait être quarante téléromans différents : mêmes histoires, mêmes intrigues, personnages interchangeables.

Sarah-Jade la coupe :

– C'est super intéressant, No, dit-elle.

Il n'y a que la pauvre Noémie qui ne relève pas l'ironie. Elle glousse sur sa chaise.

– J'ai une nouvelle, genre, vraiment importante que j'allais presque oublier, poursuit la *bitch*... heu, je veux dire Sarah-Jade. Hier, pendant mon entraînement, mon *coach* a dit que je suis au meilleur de ma forme. Il est pas mal certain que je vais faire un podium dans un mois.

– C'est *cool, babe*, lui répond William.

Oh ! Trois mots d'un coup. Attention, William, tu vas épuiser ta réserve de mots pour la journée !

Zach fait son apparition dans le cadre de la porte de la classe. Il sort quelque chose de la poche de son jean, s'attarde un moment puis, plutôt que d'aller rejoindre William, il se dirige vers la dernière rangée de bureaux. Je suis son trajet des yeux et me rends compte – avec horreur ! – qu'il y a une place libre devant moi.

C'est pas vrai ! Je vais vraiment devoir souffrir sa vue pendant toute la durée du cours ? Il n'était pas bien, de son côté du local ? Urgh. Si ce n'était que de moi, il pourrait bien suivre ce cours à l'autre bout du monde que ça ne serait toujours pas assez loin.

Zach se laisse tomber sur la chaise et accroche mon regard au passage. Qu'est-ce qu'il me veut encore, celui-là ? Des yeux, il m'indique quelque chose à l'avant de la classe. Je doute qu'il y ait quoi que ce soit méritant mon attention.

– Pssst !

Je soupire. Bon. Qu'est-ce qu'il y a de si important, là ? Pour que Zach arrête de m'achaler, je jette un coup d'œil (genre une microseconde), mais n'aperçois rien de significatif. Je ne sais même pas quoi chercher ! Je soupire à nouveau, lève les yeux au ciel, et lui fais un « Quoi ? » silencieux. Il me gosse !

Zach me fait un signe de tête pour pointer je ne sais trop quoi, mais le prof de maths entre à cet instant précis. Au moment de refermer la porte de la classe, celui-ci s'arrête et retire quelque chose de la poignée. On dirait un ballon blanc... dégonflé. Zach me lance un regard complice, fier de son coup.

Impassible, monsieur Savard lève la chose à la hauteur de ses yeux. Plusieurs élèves se mettent à rire : il tient dans ses doigts un condom.

Oh. My. God ! Zach a osé mettre un condom sur la poignée de porte. Mais c'est donc dégueu ! Faut vraiment être débile pour faire ce genre de coup !

Monsieur Savard observe le réservoir de latex un instant avant de lancer :

– Je vais le garder, j'en ai sûrement plus besoin que celui ou celle qui l'a mis ici, provoquant ainsi l'hilarité dans la classe.

Je ris à gorge déployée, bien plus fort que je ne le devrais. Dans tes dents, Zach !

Humilié, l'arroseur arrosé se cale dans son siège. Serrant la mâchoire, Zach sort son manuel et son cartable, espérant probablement que le prof passe à autre chose. Heureusement pour lui, c'est exactement ce qui arrive.

Pendant tout le cours, monsieur Savard nous présente de la nouvelle matière, sachant pertinemment que ce qui nous intéresse vraiment, ce sont les résultats de notre dernier exam. Mais comme il ne veut pas que ça nous déconcentre, il préfère attendre avant de procéder à la distribution.

Heu... *Fail!*

Laisser une pile de copies corrigées sur le bureau devant ses élèves, c'est exactement ça qui nous déconcentre. C'est de la vraie torture ! Il doit y avoir une loi qui interdit ça. Sinon, je propose qu'on saisisse l'ONU pour ajouter un amendement à la *Convention de Genève*.

Lorsque la cloche sonne, la classe pousse un « enfin ! » de soulagement. Chaque élève attrape sa copie avant de se diriger vers le prochain cours. Monsieur Savard y va de félicitations et de mots d'encouragement, préférant la carotte au bâton.

En allant chercher son examen, Sarah-Jade profite de l'attroupement pour me bousculer « accidentellement » de son sac à dos. Elle n'ose même pas me regarder dans les yeux. Avec le dossier que j'ai contre

elle, ses options de représailles sont plutôt limitées. Elle va se tenir tranquille, j'en suis certaine.

– Attends une seconde, Laurianne, j'aimerais ça te parler, me dit le prof en me tendant mon examen.

– Allez-y, je vous rejoins au gymnase, que je lance à mes amis.

J'espère qu'il n'y a pas de problème. L'examen était plutôt facile. Un des profs de mon ancienne école disait toujours la même chose avant un examen : « Quand tu le sais, ça va vite. Quand tu ne le sais pas, ça va encore plus vite. » Combien de temps ça m'a pris, déjà ? Pas bien longtemps, il me semble. Trente, trente-cinq minutes... Peut-être que je me suis plantée d'aplomb ? Nerveuse, j'ouvre la copie, ne vois aucune marque rouge, arrive à la dernière page.

Oh !

– Tu es la première qui arrive à répondre à toutes mes questions bonus. Généralement, les plus forts arrivent à en faire juste une.

J'ai une note parfaite. Plus que parfaite, même !

– C'est impressionnant, me dit monsieur Savard. Tu es douée. As-tu trouvé ton projet d'engagement communautaire ?

– Le projet d'en quoi communo qui ?

– C'est vrai, tu es nouvelle dans cette école. Ça m'étonne que monsieur Monette ne t'en ait pas glissé un mot, ça lui tient tellement à cœur.

– C'est probablement plus le genre à mon père d'avoir oublié de m'en parler, que je réponds.

– Dans cette école, chaque élève a vingt heures d’engagement communautaire à faire par année. Pour les encourager à s’engager dans leur communauté. Tu peux faire du bénévolat, aider à la bibliothèque du quartier, il y a une tonne d’options. Tu iras télécharger le document d’information sur le portail de l’école.

Je pourrais peut-être faire reconnaître mes heures passées à traquer les tricheurs sur *Z-héros* ? La dernière fois que j’y ai joué, j’en ai vu un paquet qui utilisaient un nouveau *cheat* d’invisibilité. Mais un *cheat* tellement mal codé qu’on voyait leurs armes. Genre, on ne voyait *que* leurs armes. Un *shotgun* qui se balade dans les airs, c’est plutôt louche. Ce serait de l’engagement, ça ? Et ça servirait la communauté, non ? Celle des gamers, oui, en tout cas ! Ça ne serait pas bien long que mon projet serait complété. Mais j’ai comme un doute que la direction accepte ma proposition...

– Vu tes excellents résultats, j’avais une idée à te proposer : tu pourrais faire du mentorat à raison d’un ou deux élèves par semaine, sur l’heure du midi. Qu’est-ce que tu en dis ?

– Hum... Je peux y penser avant de vous répondre ?

– Bien sûr. C’est *ton* projet, pas le mien. Reviens-moi vite. J’ai quelques élèves en difficulté qui pourraient grandement bénéficier de ton aide.

Chapitre 3-4

Fiou, je ne suis pas la dernière arrivée dans le gymnase.

Bon, mes *runnings* ne sont pas lacés et je n'ai pas eu le temps d'attacher mes cheveux – situation à laquelle je remédie grâce à l'élastique que j'ai autour du poignet –, mais au moins, je ne suis pas en retard. C'est ça qui est important.

– Coudonc, il est où, le *coach* ? que je demande discrètement à Margot.

– Dans la salle d'équipement, me répond-elle dans un chuchotement, malgré que le prof ne soit pas en mesure de nous entendre.

S'il y a un prof qui n'aime pas qu'on parle pendant son cours, c'est bien le *coach*. Il est encore plus coincé que la prof de français à ce sujet. Ils doivent s'entendre à merveille, ces deux-là ! Pourtant, il y a une douce indiscipline qui gronde dans le gymnase. Tout le monde jase. Oh, pas trop fort. Le volume est à peine plus audible que dans une bibliothèque. En soi, ça n'a rien d'une mutinerie : ce n'est qu'une légère insubordination en l'absence du représentant de l'autorité. Quand le chat n'est pas là... Ça ne prendra pas grand-chose pour faire taire le groupe, juste le prof d'éduc qui mettra le pied dans le gymnase sera bien assez.

– Hey, ça a bien été votre exam ? que j’en profite pour demander à la gang.

– Oui, j’ai eu quatre-vingt-six, m’informe Charlotte, plutôt fière.

– Ah, *shit* ! Tu m’as battu d’un point, se plaint Elliot.

– Toi, Margot ? Combien t’as eu ?

Elle sourit de son petit sourire de souris.

– Quatre-vingt-douze.

– *Nice* ! Pis toi, Laurianne ? me demande Charlotte. J’hésite.

– Est-ce que tu bats Margot ?

J’acquiesce sans rien dire. Avec une note qui frôle la stratosphère, je peux bien me permettre de faire planer le mystère un peu.

– Combien ? Genre quatre-vingt-quinze ?

Je garde silence.

– Plus que quatre-vingt-quinze ?

Toujours rien.

– T’as pas eu cent pour cent ?

Je reste de marbre.

– Ben là... fait Elliot, confus.

– J’ai eu cent quinze.

– Pour cent ? fait Elliot en s’étouffant.

Charlotte fait mine de se brûler un doigt sur mon épaule.

– Ouh ! *Damned* ! T’es *hot*, Laurie. Moi, j’ai jamais rien compris aux questions bonus.

Au même moment, un vacarme nous provient de la petite salle où sont rangés les filets, ballons, matelas, etc., vacarme immédiatement suivi par un chapelet de

jurons. Pour être exacte, il n'y a que la première syllabe des sacres qui est prononcée.

– Ta... ! Câ... ! Sacr... !

L'intention est claire, la prononciation précise. On devine aisément ce que le *coach* souhaite exprimer.

Enfin, *coach* Michel sort de la petite pièce en grommelant et en traînant une poubelle remplie de bâtons de hockey aux palettes rouges et bleues. Sans ménagement, il vide un sac de dossards sur le sol et siffle un bon coup dans son sifflet rouge pour attirer notre attention (comme si c'était nécessaire).

– OK, *gang* ! crie-t-il. Au menu pour les prochaines semaines : hockey cosom !

Eh, merde, pas du hockey cosom !

– Ç'aurait pas pu être du basket ? s'échappe Félix un peu trop fort.

Félix, c'est l'autre géant de notre groupe. Il est presque aussi grand qu'Elliot, mais en version poids plume. En plus, ses vêtements sont toujours un peu trop grands, ce qui accentue sa maigreur. Il n'a pas une once de gras sur lui. Il est loin d'être aussi musclé que Simon qui, lui, s'entraîne, mais c'est loin d'être désagréable pour les yeux. Avec ses cheveux en broussailles et cette légère barbe naissante, on pourrait même dire qu'il est *cute*... Je dis ça d'une manière totalement détachée. C'est une observation. Objective. Une observation scientifique. Qui relève de l'évidence des faits observables. C'est clair.

OK. Regarde ailleurs, Laurie.

La réplique de Félix était destinée à son voisin dans le rang, mais avec l'acoustique du gymnase digne de la Maison symphonique, tout le monde l'a entendue. Incluant le *coach*. Nous retenons notre respiration, stupéfaits.

– Pardon ?

– Ben... commence Félix. C'est juste qu'on a fait du hockey cosom en un et en deux, pis j'pense qu'on n'a pas encore touché aux paniers de basket...

– Veux-tu donner le cours à ma place, Félix ? demande le *coach* avec un air moqueur.

Félix le prend au mot et fait un pas en avant, mais le *coach* lève la main et l'arrête dans son élan.

– Stop ! À terre. Dix *push-ups* !

– ...

– Y'a un seul *coach* ici, dit-il de sa voix tonitruante, pis c'est moi ! Maintenant, à terre et fais-moi dix *push-ups* ! *Go go go* !

J'avais presque oublié : ce n'est pas un cours d'éduc, c'est un *boot camp* de l'armée !

Le coup de sifflet résonne dans le gym et Félix se jette au sol pour effectuer les dix pompes exigées. Nous le regardons faire en silence, de peur d'avoir à en faire dix aussi, voire plus, car les punitions du *coach* ont tendance à avoir une progression exponentielle.

Chacun des élèves de la classe va choisir un bâton dans la poubelle – certains des gars font mine d'évaluer la courbure des palettes (comme si ça allait faire une différence) – et un dossard. Quatre équipes sont ainsi formées : rouge sang (pour ne pas que l'on

voie quand on saigne), bleu royal (dix dollars qu'il déteint au lavage), vert (comme le teint de nos visages sous cet éclairage au néon) et jaune moutarde (parce qu'il ne fallait surtout pas oublier la couleur la plus horrible de l'univers).

– Ark. Il n'y a pas un seul jaune dans tout le spectre visible qui s'harmonise avec mon teint, chuchote Charlotte en enfilant le vêtement maudit.

Pendant que *coach* Michel est occupé à distribuer les dossards, plusieurs élèves échangent le leur pour ne pas être séparés de leurs amis. Je ne suis donc pas surprise de me retrouver dans la même équipe que Charlotte, Margot et Elliot (*Yes !*). Se joignent à nous Arthur, Vincent, Lydia et... Zach ?

Est-ce que c'est déjà cette journée du mois ? Celle où le mauvais karma accumulé depuis les dernières semaines s'acharne sur moi comme un troll sur un *noob* ?

– Qu'est-ce que tu fais ? T'es pas dans l'équipe à William ? lui demande Elliot à voix basse.

– Y'avait plus de dossards, nous donne-t-il comme excuse.

Yeah, right !

– *Come on*, capotez pas. Je suis super bon au cosom. On va clencher tout le monde ! ajoute-t-il en donnant une claque d'encouragement dans le dos d'Elliot.

Enthousiaste, Zach sautille de gauche à droite et feint des lancers frappés. Après trois coups dans le vide, il attrape une balle au passage, contourne deux joueurs immobiles et fonce vers un filet désert.

C'est vrai qu'il se débrouille pas si mal.

– Vous trouvez pas qu'il est... comment dire... lance Charlotte, juste assez fort pour pas que le *coach* entende.

– ... genre bizarre ? suggère Margot.

– Tellement ! que j'approuve.

– J'aurais plutôt dit *weird*, fait Elliot.

– C'est pas mal la même chose, réplique Charlotte.

– Non, se défend Elliot. Il est comme... une coche au-dessus de bizarre. Genre bizarre plus.

– Et *weird*, c'est plus bizarre que bizarre ?

– Trêve de sémantique, intervient Arthur. Qu'est-ce qu'il lui prend ?

– Aucune idée.

Comment le saurais-je ?

Zach revient au pas de course et freine brusquement à mes côtés. Sauf que des souliers de course, ce ne sont pas des patins et on ne se débarrasse pas de l'énergie cinétique accumulée aussi facilement. Ses souliers adhérant à la surface du plancher, Zach perd l'équilibre. Dans le mouvement, il se rattrape sur moi et me donne un léger coup de hanche.

– Ark. Touche-moi pas ! que j'essaie de lui dire, mais il est déjà reparti.

– Vous pensez que... ? dit Vincent en laissant sa question en suspens.

– Que quoi ? demande Lydia.

– Ben ! qu'il ajoute, comme si c'était une évidence.

Voyant que son évidence n'est finalement pas si évidente que ça, il se pince le pouce et l'index et les

approche de ses lèvres en aspirant. Vincent est un digne descendant des plus grands mimes et nous saisissons tout de suite l'allusion.

Ouais, peut-être. C'est vrai que Zach a l'air d'être sur un buzz rare.

– Il me semble qu'il ne sent pas... dit Lydia.

– Non. Tu penses ? demande Elliot. Ça rend amorphe, ça, non ? Ben, il paraît... Je sais pas, moi ! Regardez-moi pas de même, j'ai aucune expérience là-dedans.

– On le sait bien, dit Charlotte, un sourire dans l'œil. Ton expertise se situe plus au niveau des *shooters*...

La première partie se déroule entre les rouges et les verts. Les jaunes – c'est nous, ça – joueront ensuite contre les bleus. Entre-temps, nous nous assoyons sur le banc, situé sur les lignes de côté.

– Es-tu bonne au cosom ? me demande Charlotte.

– *Nope*. Plutôt ultra nulle, que j'avoue.

Elliot se penche vers moi :

– Toi, nulle ? Tu nous niaises ! Tu dois être super bonne.

– Ah ha ha ha ha ! Non, vraiment pas, que j'insiste.

– Tu viens d'un petit village, fait qu'il doit faire genre moins mille degrés Celsius l'hiver. Votre patinoire doit être le *spot* où tout le monde se ramasse à partir des vacances de Noël. Votre rondelle, c'était une bouse de vache gelée, *right* ?

– T'es ben con ! lui dit Charlotte, qui le trouve drôle pareil.

– Sérieux, j’haïs ça, le hockey. C’est nul, comme sport. Pis je ne comprends pas l’engouement.

– Blasphème !

Sam et mon père ont essayé autant comme autant de me convertir à ce « noble sport de glace », mais telle une fière Gauloise, je résiste ! De toute façon, il n’y a rien d’élégant ou d’intéressant à voir une bande de *goons full* riches pousser une *puck* sur une patinoire, s’étamper dans la bande toutes les dix secondes et laisser tomber leurs gants pour se battre à la première occasion. Franchement, c’est pas ça qui m’excite les ovaires. Pendant que Samuel, mon père et Yan (Yan se joignait souvent à eux) criaient de joie ou de désespoir devant le téléviseur, moi, je lisais ou relisais une BD ou allais abattre quelques dizaines d’ennemis dans un MMORPG sur le Net.

Notre tour venu, je cède avec plaisir ma place aux gars et réussis même à me défiler en prétextant devoir aller aux toilettes. Résultat : je saute mon tour au premier match. Je suis assez fière de mon coup. Surtout que le *coach* n’y a vu que du feu.

Lors de notre deuxième partie, contre les rouges, Margot et moi redoublons d’efforts pour ne pas aller sur le terrain, proposant à nouveau à Vincent, Arthur et Elliot d’embarquer à notre place. Zach est heureux comme un poisson dans l’eau : il est partout sur le terrain et, à ma grande surprise, il collabore avec ses coéquipiers. Surtout qu’on joue contre Sarah-Jade.

On croirait que c'est arrangé avec le gars des vues, mais statistiquement, il était quasi inévitable qu'on en vienne à les affronter elle et sa gang.

– Vas-y donc ! me dit Lydia en s'asseyant à mes côtés.

Je voudrais lui répondre que je viens juste d'y aller, mais je suis la seule qui est fraîche comme une rose. Tous mes coéquipiers ont le visage rouge et sont en sueur.

Sur glace, sur gazon, cosom, à la télé, peu importe : Je. Déteste. Le. Hockey.

Et je suis vraiment nulle.

Urgh.

– Enwèye. *Go !* m'encourage Lydia.

Si je suis *badass* avec un clavier et une souris, ma coordination yeux-mains s'évapore dès que j'empoigne un bâton de hockey.

Ça va être l'horreur.

Pour une raison obscure – pas si obscure que ça, en fait, c'est parce que je cours vite –, on m'envoie en avant avec les attaquants, soit Elliot et Zach. Arthur est dans les buts et la défense est assurée par Charlotte et Vincent.

Dès la mise au jeu, Elliot s'empare de la balle et me fait une passe (pourquoi moi ?), que je n'arrive pas à attraper. Sans effort apparent, William intercepte la balle, fonce dans la zone adverse, feinte une passe, mais tire sur le gardien, qui parvient à faire l'arrêt sans maîtriser la sphère orange. Charlotte la récupère,

effectue une passe rapide à Zach, qui la renvoie aussitôt à Elliot.

Pendant ce temps, les pieds bien ancrés sur la ligne du centre, je n'ai pas bougé d'un iota. C'est comme si tout le monde sauf moi avait été hyper accéléré par les Scalosiens.

Elliot s'en vient avec la balle et me crie d'aller me placer près du but. Miraculeusement, je pénètre dans la zone adverse sans provoquer de hors-jeu (ça fonctionne comment, déjà, un hors-jeu ?). Elliot passe à Zach, qui pivote sur lui-même et lui renvoie la balle. Elliot me lance un regard... et la balle.

– Vas-y ! TIRE ! crie-t-il.

Peut-être ne suis-je pas aussi nulle que je le crois (bien que j'en doute) ? Peut-être est-ce une question de volonté ? Peut-être pourrais-je avoir moi aussi cette lueur mauricerichardesque dans le regard ? Je dois avoir la floraison tardive. Si je le souhaite très, très fort, mon gène du hockey pourrait se réveiller, tel le gène X, et me donner à moi aussi la capacité d'envoyer la *puck* (dans ce cas-ci, une horrible balle orange fluo pleine de crevasses et de saletés) dans le coin supérieur gauche du filet ?

Le gardien adverse a dû anticiper un lancer d'Elliot. Surpris par cette passe, il tente un déplacement, mais trop tard : le but est grand ouvert.

Je prends mon élan afin d'exécuter un *slap shot*, le premier de mon existence. La balle arrive. Je la vois. Je calcule sa trajectoire, évalue la vitesse à laquelle je dois la frapper pour faire un *top corner*, comme le

dirait si bien Sam. Mon bâton redescend à la vitesse de l'éclair dans une courbe qui n'est pas sans rappeler celle de Fibonacci.

Imperturbable, la balle passe son chemin, continuant de rouler jusque dans le coin du gymnase. Mon bâton, lui, me glisse des mains et tournoie dans les airs avant de frapper le mur avec fracas.

Oups.

– Désolée.

Je cours récupérer mon bâton, pitoyable, mais heureuse (chanceuse, plutôt) de n'avoir décapité personne.

– Coudonc ! Qu'est-ce que le bâton t'a fait pour que tu lui en veuilles autant ? Est-ce qu'il a insulté tes ancêtres ? demande Zach.

Elliot me donne un conseil :

– En douceur, la prochaine fois, Laurie. Essaie juste de faire dévier la balle dans le but.

Ah, ben oui. Vu de même.

Le jeu reprend. Même si je suis nulle pour tirer au but, je peux toujours courir et faire une passe à mes coéquipiers (et un peu d'obstruction à l'autre équipe). C'est la meilleure stratégie. En fait, la seule stratégie qui s'offre à moi... à part rester sur le banc.

Je cours vers Sarah-Jade pour lui enlever la balle, mais elle la pousse entre mes jambes, me frappe un tibia au passage (aïe !), lâche un « s'cuse » qui dure moins longtemps qu'un clin d'œil et repart à l'attaque.

OK. Je ne sais pas comment elle a fait. Pour me contourner, je veux dire. Sérieusement, je n'ai rien

vu (probablement à cause du coup qu'elle m'a asséné dans les jambes). Il me semblait que ma palette était dans le chemin.

– Lâche pas ! m'encourage Elliot.

« Lâche pas, lâche pas. » Facile à dire. Et je ne sais pas s'il le sait, mais une palette dans le tibia, ça fait mal en sale.

Zach court défendre notre territoire, réussit à arracher la balle à William, qui la reprend. Les deux gars bataillent derrière notre but. Les bâtons claquent sur le sol. Zach réussit un dégagement qui se transforme en passe à Elliot, mais celui-ci ne parvient pas à contrôler la balle et la pousse dans ma direction.

Parce que pourquoi ?

Sarah-Jade se précipite vers la sphère orange. Je ne suis peut-être pas en mesure de marquer un point, mais je peux au moins l'empêcher de récupérer la balle. Peut-être même la passer dans la direction générale d'un de mes coéquipiers pour qu'il marque un point.

Groooo peut-être !

M'élancer vers le but adverse est impensable. Il me faut jouer de ruse. Sarah-Jade tend son bâton, mais je lui donne un coup. Elle revient à la charge, je reçois un coup sur les mollets (elle fait exprès, cette chipie !), puis elle faufile sa palette sous la mienne et m'empêche de garder le contrôle de la balle. D'un adroit coup de bâton, elle la pousse entre mes jambes et l'immobilise derrière moi. Je me retourne abruptement et réussis

à lui nuire en usant de la même manœuvre qu'elle. Sarah-Jade rate sa passe et je lui vole la balle.

Ah ha !

Zach, au centre, et Elliot, un pied à côté de la boîte du gardien, tapent simultanément leur bâton sur le plancher pour que je leur envoie la balle. Ils sont prêts à marquer et attendent la passe. *Ma* passe.

J'ai plus de chances de mourir en tombant d'une marche d'escalier (une chance sur 6 330), de recevoir un œuf d'autruche sur la tête (une chance sur 200 000), de me faire frapper par la foudre (une chance sur 250 000), de faire un face à face avec un astéroïde (une chance sur 720 000) ou de me faire attaquer par un requin (une chance sur 20 000 000) que de réussir à leur faire une passe.

Parenthèse : l'hexakosioihexekontahexabophobie est la peur du nombre 666. Ça me semble plus pertinent comme information que toutes les statistiques de hockey réunies. Primordial, même. Fin de la parenthèse.

Je tente effectivement une passe à Elliot, sachant que la balle va sûrement passer à trois mètres de lui, mais Sarah-Jade interrompt mon geste de son bâton. Nos palettes claquent l'une contre l'autre. Ma deuxième tentative est tout aussi vaine. Sarah-Jade essaie alors de reculer sur moi, de me pousser pour reprendre le contrôle de la balle. Alors qu'elle s'apprête à dégager, Zach arrive à vitesse grand V et la plaque comme si elle était un joueur de football.

Sarah-Jade s'effondre au sol. Tout le monde est surpris. Avant que le *coach* ne siffle un arrêt de jeu, William a eu le temps de jeter son bâton au sol et de venir pousser son ami.

– C'est quoi l'affaire, *bro* ? lui crie-t-il.

Zach le repousse à son tour, mais le *coach* vient s'interposer entre les deux gars.

– Ouvre-toi les yeux, *man* ! Elle faisait de l'obstruction, lance Zach.

Sarah-Jade est toujours étendue par terre, encore sonnée par le coup de cochon, frustrée par le geste de son *ami*.

Ma meilleure ennemie me tend la main pour que je l'aide à se relever.

C'est pas croyable ! Après les coups que je viens de recevoir, je vais avoir les jambes pleines de bleus demain. Et elle pense que je vais lui donner la main ?

D'accord, Sarah-Jade. Moi aussi, je peux jouer à ce petit jeu.

Sarah-Jade attrape ma main, mais dès qu'elle commence à tirer pour se relever, j'ouvre les doigts et la laisse s'écraser sur ses fesses.

– S'cuse, que je lui lance avec un sourire narquois.

Chapitre 3-5

C'est pas sorcier : soit Elliot a deux estomacs à remplir, soit il a un ver solitaire dans le ventre (ouache !), soit c'est un extraterrestre. Je penche sérieusement vers la troisième option.

Comment peut-il manger autant ?

Il m'impressionne. Je suis impressionnée ! C'est quand la dernière fois que j'ai été impressionnée, moi ?

Il est sorti au galop du dernier cours de l'avant-midi pour être un des premiers en ligne à la café et est revenu s'asseoir à la table avec son sandwich BLT, l'air satisfait. Après l'avoir tartiné de mayonnaise et engouffré en trois bouchées (c'est à peine si j'exagère), il a sorti son lunch, celui qu'il s'était préparé ce matin. Ce sandwich n'était qu'une entrée.

Je retire ce que j'ai dit. Elliot n'est pas un extraterrestre : c'est un hobbit !

Pour le dîner, j'ai droit à des pâtes. Encore.

Lorsque nous avons une course au programme, comme en fin de semaine, mon père est obsédé par les glucides qu'on doit consommer. Durant une longue distance, un coureur qui se serait mal alimenté risquerait de frapper le mythique « mur ».

La première fois que papa m'en a parlé, je n'ai pas vraiment compris ce que c'était que ce mur. Alors il m'a montré des vidéos sur YouTube de coureurs et de coureuses qui boitaient, trottaient, incapables de

plier les jambes, ou en étaient réduits à ramper pour franchir le fil d'arrivée. Sans glucides, les muscles se coincent, se figent. Les jambes refusent d'obtempérer. C'est horrible, il paraît. Ça a l'air d'être vraiment souffrant.

Mon père m'a raconté qu'il l'avait déjà frôlé lors d'un de ses premiers marathons. Ses muscles se crispaient douloureusement à chaque pas, le faisant grimacer, l'obligeant à ralentir la cadence, à marcher même. Et il n'était qu'à son trente-cinquième kilomètre sur quarante-deux ! Depuis, il a une fixation sur l'alimentation précourse.

Et voilà la raison pour laquelle je mange une salade de pâtes grecque (qui est délicieuse, soit en dit en passant). Papa y mélange des penne, de la feta (dès qu'il met du feta dans une recette, il en profite pour me rappeler que c'est féminin et qu'on doit dire « de la feta ». Contrairement au gaspacho, qui est masculin.), des concombres, des tomates, des olives noires, du poivron rouge, un peu de persil, d'origan et d'ail, de l'huile d'olive et du vinaigre balsamique « *di Modena* » (ce qu'il peut être snob, quand il veut, mon père !).

Sachant que j'allais sûrement m'autodigérer en milieu d'après-midi, il a ajouté deux tranches de pain multigrain en me disant : « En voilà trente grammes. »

Si je n'avais pas eu mon mot à dire, ce soir, il nous aurait préparé des spaghetti (pas de s, même s'il y en a plus d'un, car *spaghetti* est le pluriel de *spaghetto*). Parce que tout bon coureur sait qu'il faut manger des spaghetti la veille d'une course.

Faux ! Archi faux ! Rien de plus faux !

J'ai beau lui mettre sous le nez quantité d'articles et de recherches prouvant que le repas mangé la veille d'une course n'affectera pas la performance (sauf s'il est très épicé, bonjour les explosions humiliantes), le mythe est tenace. Mon père y croit dur comme fer.

Sérieusement, il y a des jours où je me dis que je devrais devenir nutritionniste pour ne pas avoir à manger continuellement des plats de pâtes. J'ai tout de même réussi à le convaincre que ce qu'il nous fallait, c'était d'énormes burgers pour le souper. Je salive déjà à l'idée de croquer dans une mégaboulette bien juteuse garnie de fromage, de bacon et d'une rondelle d'oignon !

– Alors, c'est ça, la sensation d'être un *has been*.

Elliot est la seule personne au monde que je connais qui est capable de faire du coq à l'âne en amorçant une conversation comme s'il l'avait commencée dans sa tête depuis trois répliques. Il est très fort !

– De quoi tu parles ? que je lui demande.

– Ben... T'as pas remarqué ? fait-il en désignant l'ensemble de la cafétéria d'un large geste de la main.

Non. Qu'est-ce que je dois remarquer ?

Curieuse, j'observe la foule. Les jeunes en secondaire un font la ligne devant les micro-ondes, n'ayant pas encore compris qu'au rythme où ils passent, ils n'auront pas le temps de chauffer leur plat encore congelé et de le manger avant la reprise des cours (parce que deux fours à micro-ondes pour

la quantité d'élèves, ce n'est tout simplement pas suffisant) ; tout au fond de la salle, la gang des artistes rigole et Albin, le musicien du groupe (qui a les cheveux presque blancs, est habillé comme une carte de mode et, bien sûr, n'a jamais eu un seul bouton de sa vie) gratte sa guitare, deux filles en pâmoison à ses côtés ; plus près de nous, des élèves ont sorti leurs livres et étudient en mangeant, ignorant le bruit des conversations ; les profs dînent à leur table habituelle à l'entrée de la cafétéria, ce qui leur donne une vue sur les élèves ; et il y a un groupe de secondaire cinq qui joue à Magic – hier, c'était à Pokémon. La cafétéria est donc on ne peut plus normale.

– C'est ça, le problème, Laurie. On est revenu à la normale ! se plaint Elliot. En moins d'une semaine, on est passés de *superstars* à *nobodies*.

Il a raison. À propos du retour à la normale. Notre soudaine popularité s'est dissoute en moins de temps qu'il ne le faut pour crier *expelliarmus* ! Et ce n'est pas plus mal. Je préfère de loin notre anonymat habituel au cirque auquel on a eu droit au début de la semaine.

– Vous faites quoi, vous, comme engagement communautaire ? que je leur demande, faisant moi aussi du coq-à-l'âne *alla* Elliot.

Margot me répond qu'elle passe du temps à la bibliothèque du quartier pour aider lors des animations pour les enfants. Cette année, elle aimerait bien offrir un atelier de dessin. Elle a tellement de talent ! Charlotte, elle, fait de la francisation avec de nouveaux arrivants.

– Est-ce que tu parles le chinois ? que je lui demande.

– C'est pas une langue, le chinois.

Pour vrai ? Pourtant, j'ai toujours cru que... Bon, j'avoue que je ne suis pas linguiste. Je croyais que ça allait avec le pays, plus ou moins. Japon : japonais ; Corée : coréen ; Chine : chinois. Non ? Faut dire que Canada : canadien, ça ne marche pas non plus.

– Qu'est-ce qu'ils parlent, en Chine ?

– Cantonais, mandarin, entre autres, m'informe-t-elle. Il y a plein de langues et de dialectes. À Hong Kong, on parle cantonais.

– C'est ta langue maternelle, alors ?

– Non.

– C'est ben mélangeant !

– Mes parents ont fui la Chine communiste, où on parle mandarin.

– C'est pas là qu'il y avait des limites sur le nombre d'enfants qu'une famille peut avoir ? demande Elliot.

– Exact. Après que ma mère est tombée enceinte de moi, ils ont décidé d'émigrer. Sinon, elle aurait dû se faire avorter parce qu'ils avaient déjà mon frère. Je suis née là-bas, mais je n'y ai pas d'existence légale. Mettons que ça pourrait être problématique si j'y retournais.

Wow. Je n'aurais jamais cru qu'une question à propos d'une exigence scolaire mènerait à ce genre de révélation de la part de Charlotte.

– As-tu un nom... chinois ? que je demande.

– Oui. Vous le connaissez, dit-elle, sourire en coin.

– Charlotte, c’est aussi un nom chinois ? fait Elliot, surpris.

– Ben non, niaiseux. Charlotte, c’est mon nom d’accueil. Mon vrai nom est Shan Yi Li.

– Ta gueule ! s’exclame Elliot. Ton pseudo, c’est ton vrai nom ? Pourquoi tu ne nous l’as jamais dit ?

– Pourquoi tu ne me l’as jamais demandé ? lui répond-elle sur le même ton.

J’ai toutes ces questions inappropriées qui me viennent en tête : Est-ce que le gouvernement l’espionnerait si elle retournait en Chine ? Si elle n’a pas d’existence légale, ne serait-elle pas en position idéale pour devenir une espionne ? Est-ce que ce ne serait pas plus probable que l’on ait ordonné à ses parents d’avoir un deuxième enfant pour leur donner l’excuse d’émigrer ici... faisant d’eux les véritables espions ? Ou peut-être qu’après s’être fait ordonner d’émigrer pour le parti, ils se sont fait recruter par nos services secrets, et ce serait Shan Yi Li, alias Charlotte, qui y retournerait en tant qu’agent double !

C’est bizarre, parce que mon père et moi, on a seulement déménagé à quelques dizaines de kilomètres et je me suis sentie déracinée. Je n’ai jamais pensé à ce que Charlotte avait pu vivre. Elle vient carrément de l’autre côté de la planète.

– Pis toi ? que je dis à Elliot après un moment.

– Elliot, c’est mon vrai nom, me répond-il du tac au tac.

– Niaiseux.

– Moi, j’aide à nettoyer des berges au printemps. Ça prend deux fins de semaine, *bing bang, thank you ma’am* ! et j’ai mes vingt heures. Pourquoi tu poses la question ?

– Le prof de maths me propose de faire du tutorat sur l’heure du dîner.

– C’est vrai que tu serais bonne, dit Margot. Penses-tu accepter ?

– Peut-être. Je sais pas. Par contre, je perdrais une heure de lunch avec vous.

– Ish ! Je ne pense pas qu’on va pouvoir survivre à ton absence, réplique Elliot. Tu serais mieux de refuser.

En réponse, je déchire un morceau de pain et le lui lance.

Ce qui est intéressant avec ce projet, c’est qu’il n’entrerait pas en conflit avec mes activités régulières, soit nos pratiques de la *Ligue*, qui vont aller en s’intensifiant, mes sorties de courses (ce n’est pas parce que l’hiver s’en vient que ça va m’empêcher de courir), les séries que je regarde et le temps que je passe à *chiller* avec la gang.

Pendant que nous continuons de jaser de tout et de rien (surtout de rien) et du comportement étrange de Zach ce matin, j’en profite pour jeter un regard discret à la table de Sarah-Jade. Malgré l’incident, Zach est assis avec eux, mais Sarah-Jade le boude – et Zach le lui rend bien. William est toujours aussi laconique, ce qui n’est pas peu dire (pou-doum poum pssst !). La nature n’aimant pas le vide, c’est Noémie qui vient combler le silence. Elle parle et parle et parle. Et parle

et parle et parle. Elle doit être en train de débiter trois ans d'histoires refoulées.

Pauvre No. Si elle croyait avoir trouvé une oreille attentive, elle se trompe : Sarah-Jade rumine. Et fulmine. Une minute passe sans qu'elle explose. Elle prend plutôt une grande inspiration et soupire longuement, les yeux fermés.

– Tu crois qu'elle t'en veut pour ce que Zach a fait ? me demande Elliot.

– C'est clair que dans sa tête, tout est de ma faute. Regardez-la, que je leur dis en la pointant du menton. Elle mijote quelque chose.

Sarah-Jade serre les mâchoires. Le sourire malicieux qui orne habituellement son visage a disparu. Elle pourrait hacher menu des carottes avec les couteaux qu'elle a dans les yeux.

– Nan, c'est son air de *bitch* au naturel, fait Charlotte. D'habitude, elle a sa face d'hypocrite.

Margot s'oppose :

– Vous êtes pas corrects. Vous êtes en train de la démoniser.

– Oui, mais seulement parce qu'elle est le démon incarné ! réplique Charlotte. Est-ce qu'il faut vraiment que je te rappelle ce qu'elle t'a fait subir simplement parce qu'elle voulait *matcher* Noémie avec Simon ?

– Je sais très bien ce qu'elle a fait. Mais je trouve que vous lui cherchez des poux. Là, elle a rien fait, pis c'est comme si elle était déjà coupable.

Après tout ce qui est arrivé, je ne comprends pas pourquoi Margot prend sa défense. C'est insensé.

– Heu... elle m’a massacré les tibias ! que je souligne.

– Moi aussi, j’en ai reçu, des coups, pis ça ne veut pas dire qu’il y a un complot pour autant.

Vrai. Dans notre système de justice, les gens sont innocents jusqu’à preuve du contraire... mais je ferais une exception pour Sarah-Jade. Elliot fait écho à mes pensées :

– Elle est coupable. Reste juste à savoir quel est son crime.

– Tu vois ? C’est exactement ce que je disais ! lance Margot.

– Et tu parles de quoi exactement ?

– Bonjour la Gestapo !

– C’est une récidiviste, Margot. Donne-lui un peu de temps, dit Charlotte.

Margot ne voit que ce qu’il y a de bon chez les gens. Dans les jeux de rôles, qu’ils soient vidéo ou de table, elle incarne toujours des guérisseuses. Si c’était possible, elle assassinerait ses ennemis virtuels à coups de câlins.

– Peut-être qu’elle a changé ? argumente-t-elle. Qu’elle a appris sa leçon ? Ça se peut, du monde qui change. Même Darth Vader a changé.

– Attends ! Vader a tué des rebelles, a anéanti l’Ordre Jedi, a probablement étranglé une demi-douzaine de généraux avec la Force, si ce n’est pas plus – après tout, on ne sait pas ce qui s’est passé hors champ. Et il a massacré les enfants Jedi alors qu’il était encore Anakin ! Oublie pas les enfants Jedi ! C’est à

cause de lui que le Grand Moff Tarkin a pu ordonner que l'Étoile de la Mort tire sur Alderaan. En tant que seigneur Sith et padawan de l'empereur Palpatine, il a été complice de l'oppression de tous les peuples de la galaxie et du règne de terreur de l'Empire ! s'emporte Elliot en se levant de sa chaise.

– Si la Force a pardonné à Anakin Skywalker, je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas pardonner à Sarah-Jade.

Découragé par la logique de Margot, Elliot hausse les épaules et se rasseoit.

– J'ai jamais rien compris à cette histoire-là. Vader meurt et tout de suite après, il devient un fantôme de la Force au même titre qu'Obi-Wan et que Yoda parce qu'il a tué l'empereur ? *Come on !* Ce n'est pas un acte bon qui va invalider tous les crimes qu'il a commis.

OK, on est où, là, dans un scénario de Joss Whedon ? Je pensais qu'on était en train de discuter de l'imprévisible mais inévitable trahison de Sarah-Jade.

Index en l'air, Charlotte vient à la rescousse :

– Ouain, mais tu oublies qu'Anakin est l'enfant de la prophétie, celui qui doit ramener l'équilibre dans la Force. En devenant Darth, il a pu infiltrer l'Empire et se rapprocher assez de Palpatine pour s'en débarrasser. Avec son sacrifice, les deux derniers Siths sont morts, d'où l'équilibre, d'où le pardon.

Urgh.

– Sérieux ? que je fais, lasse de leur discussion intéressante, mais totalement hors sujet. De un, Elliot a raison : la Force a erré. Ça n'a aucun sens qu'Anakin se

fasse pardonner juste pour *un* geste bon. De deux, que je poursuis rapidement en ramenant la discussion sur ses rails, il y a peu de chances que Sarah-Jade retombe dans ses vieux *patterns*. Pas avec ce qu'on a sur elle.

– Transmettrais-tu vraiment ton dossier à monsieur Monette ? me demande Margot.

– Certain, que je réponds automatiquement.

C'est clair et net dans mon esprit. C'est d'ailleurs la seule raison pour laquelle je conserve ce dossier : pour la tenir en laisse.

– Mais elle pourrait se faire expulser ! s'insurgette-elle.

– Elle le mérite, si tu veux mon avis, dit Charlotte. Avec tout ce qu'elle a fait depuis trois ans...

– Je ne le ferais pas pour me venger. Mais si c'était pour protéger quelqu'un, disons. Absolument. Sans aucun remords.

– T'es pas la police, Laurianne.

Je le sais bien. Je suis une *hacker*. Et j'ai dû me substituer à la police pour sauver mon amie.

– C'est moi qu'elle visait, poursuit Margot. C'est moi qu'elle a intimidée. La décision de garder ce dossier ou non devrait me revenir, tranche-t-elle.

– Tu sais pertinemment qu'elle va recommencer et qu'elle va se trouver une nouvelle victime un jour où l'autre.

– Non. Justement. On ne le sait pas.

Je suis une grande fan de Batman, très grande fan même, mais disons que ses techniques n'ont pas toujours le succès escompté. Mettre le Joker dans une

cellule de l'asile d'Arkham, qui est une vraie passoire, n'a jamais rien donné de bon. Le Joker revient à tous les coups. Alerte divulgâcheur : si le Chevalier noir avait usé d'une solution plus permanente, Jason Todd ne serait pas mort.

Si Margot détruit le dossier, j'anticipe le pire...

- T'es sérieuse, là ?

Elle l'est.

Je ramasse mes choses en vitesse et me lève.

- Faut que j'aille aux toilettes, que je dis sèchement. On se voit tantôt.

La décision de Margot me fâche. Vrai que c'est elle qui a subi les affres de Sarah-Jade, mais c'est clair qu'elle fait une erreur : Sarah-Jade est un genre de pitbull, et quand elle referme sa mâchoire sur quelqu'un, il est difficile de lui faire lâcher prise. Détruire le dossier, c'est lui enlever sa muselière.

OK, j'abdique : je vais lui envoyer le fichier par courriel et détruire mes copies. Qu'elle en fasse ce qu'elle veut ! On verra bien qui a raison.

Argh !

Enragée, je donne un coup de pied dans la poubelle, qui tourbillonne mollement et se renverse dans un fracas. Un gars qui passait par là me regarde avec un drôle d'air, mais je lui décoche une grimace et lui montre les dents.

Voyons, Laurie. Qu'est-ce qui te prend ?

Une chance pour moi, ni mesdames Cécile ou Céline ne se trouvaient autour. Je redresse la poubelle et déserte les lieux avant qu'on ne me surprenne.

En entrant dans la salle de bain des filles, je fige : Sarah-Jade est là à se maquiller, insouciante. Cette chipie a beau ne rien faire, elle ruine ma vie. C'est une vraie sorcière. De mauvaises pensées continuent de me traverser l'esprit. Je ne peux pas croire que Margot et moi, on se chicane à cause d'elle. On devrait s'unir pour qu'elle ne nuise plus à personne.

Mais ce n'est plus de mon ressort. Margot pourra bien détruire notre pièce à conviction si elle le souhaite, ça ne veut pas dire que Sarah-Jade doit être mise au courant. Peut-être que je devrais lui rappeler qui a le gros bout du bâton... avant que celui-ci ne disparaisse.

Concentrée, Sarah-Jade s'applique du rouge à lèvres à l'aide d'un pinceau quand je passe derrière elle et pousse son coude. Le pinceau dévie de sa trajectoire et laisse une trace pourpre sur sa joue.

– Argh!!! T'aurais pas pu faire atten...

En me reconnaissant, Sarah-Jade laisse sa phrase en suspens. L'air sévère, je la fixe droit dans les yeux. Elle soutient mon regard. On doit ressembler à deux boxeurs qui se dévisagent durant une conférence de presse d'avant-combat.

– Quoi ?

– Rien... laisse-t-elle tomber.

Eh bien ! Là, je suis réellement surprise. Je m'attendais au moins à une insulte. Après tout, c'est sa discipline favorite. Elle pratique tous les jours sur Noémie.

Le bruit de l'eau d'une toilette qui tourbillonne nous parvient. Noémie sort d'un des cabinets,

celui-là même où j'ai joué les cascadeuses il y a quelques jours. Imperméable à la confrontation silencieuse qui se joue entre Sarah-Jade et moi, elle est tout sourire en m'apercevant.

– Tiens ! Allo, Laurie !

En voyant Sarah-Jade, elle pouffe de rire.

– Oh *boy* ! Tu t'es pas manquée. Hi hi hi !

Sarah-Jade se retourne et, de quelques coups secs, arrache trois papiers essuie-mains qu'elle imbibe d'eau avant de frotter la marque de rouge à lèvres. De mon côté, je me lave tranquillement les mains.

– Avez-vous entendu le dernier potin ? Il paraît que Simon, le beau Simon de quatrième, sort avec un gars ! Et ce ne serait pas un élève de l'école, nous dit-elle sur le ton de la confidence. En tout cas, j'ai entendu entre les branches qu'ils se seraient embrassés le soir du party d'Halloween. Le même soir où tu voulais me *matcher* avec lui, déclare No en tapant sur le bras de son amie, ce qui vaut à Sarah-Jade une seconde trace de rouge à lèvres sur la joue. T'imagines à quel point ç'aurait été humiliant pour l'autre gars si j'avais *frenché* Simon avant lui ?

Noémie ne semble pas se rendre compte de l'absurdité qu'elle vient de dire. Ce n'était pas une course. Je me permets de lui suggérer une piste de réflexion :

– T'avais pas vraiment de chance avec Simon. C'était joué d'avance.

– Ben là, c’est certain que si on s’était embrassés, c’est avec moi qu’il sortirait. Il aurait genre... pas eu le choix.

Sarah-Jade et moi levons les yeux au ciel. Pauvre Noémie. Va falloir que quelqu’un ait une conversation sérieuse avec elle un de ces jours.

– Viens, No, on va être en retard, dit Sarah-Jade en attrapant son amie par le bras avant de sortir de la salle de bain.

Chapitre 3-6

Il est six heures tapantes (six heures du matin !).
Un samedi matin. Ark.

Yan sonne à notre porte, café brûlant dans une main et boîte de beignes dans l'autre. Comme cela arrive souvent, le meilleur ami de mon père s'est offert pour nous accompagner à notre course.

– Je suis passé à deux doigts de t'appeler hier soir pour annuler, avoue-t-il à mon père en démarrant la voiture.

– Bon. C'est quoi son nom, cette fois-ci ?

– Jennifer. Une bombe, *man* ! Un-e bom-be ! Plus belle que Jennifer Lawrence, dit-il en me faisant un clin d'œil dans le rétroviseur. En plus, elle habite pas très loin d'ici. Laurie, ça te dérange pas que je lui aie laissé ton café pour m'excuser de filer à l'anglaise ? me lance-t-il. Ben non ! C'est une blague. Tiens. Je savais pas trop ce que tu mettais dedans, alors j'ai tout pris, ajoute-t-il en me pointant les contenants de lait, de crème ainsi que les sachets de sucre blanc, de sucre non raffiné et de saccharine.

– Merci, que je réponds en acceptant le breuvage chaud.

Pas question de refuser une dose de caféine si tôt le matin.

À cause de ma course, notre pratique s'est terminée tôt hier, mais l'essentiel a pu être couvert.

Guillaume s'était assuré de nous garder quatre places. La Grotte, c'est vraiment le meilleur endroit pour nous entraîner. Ses stations de jeu sont à peu près aussi performantes que mon ordinateur, mais elles ont surtout l'avantage d'être dédiées au *gaming*. Aucun de ses ordi n'est encombré de logiciels comme Explorer (Ha, ha ! Renommer Explorer « Edge », quelle bonne blague !), Word ou iTunes, ou par le téraoctet ou deux de fichiers de musique. De plus, leur RAM est dopée au maximum. La connexion par câble Ethernet nous assure une fiabilité maximale et un temps de réponse optimal. Même si ça n'arrive que très rarement avec les serveurs de KPS, quand on joue sur internet, il y a toujours la possibilité qu'on souffre de *lags* ou d'une déconnexion abrupte.

Entre Margot et moi, ça va. Je ne peux pas vraiment lui en vouloir. Si elle veut pardonner à Sarah-Jade, c'est son choix. Et je vais le respecter. Ce qui ne veut pas dire que je ne vais pas garder un œil sur mon ennemie jurée.

Avant que je me couche, Sam m'a texté un message cryptique, du genre « j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer, mais je ne veux pas te l'annoncer par texto ». J'ai eu beau tenter lui tirer les vers du nez, il n'a pas bronché, le salaud.

Règle numéro 54 de la netiquette : les messages hermétiques, c'est non. Si on a quelque chose à dire, on ne fait pas un statut pour dire qu'on a quelque chose à dire sans le dire. Ça ne se fait juste pas. Encore moins par texto. C'est juste trop agace.

Et Sam sait que je suis curieuse. Il a totalement fait exprès.

Grrr.

J'imagine que je découvrirai ce qu'il y a de si important ce soir. On s'est donné rendez-vous dans la *Ligue*.

Je tente de dormir encore un peu. La tête accotée sur la fenêtre, je suis bercée par le rythme des craques dans le bitume. La voiture de Yan produit un doux ronronnement qui appelle les bras de Morphée. En vain, car mon père ne peut s'empêcher de parler avec son meilleur ami. Dans le ton de sa voix, il y a une part d'intérêt pour cette Jennifer, qui a ravi le corps et peut-être le cœur de Yan – qui sait pour combien de temps ? –, et une part de nervosité à mesure qu'on s'approche du lieu de la course. Même si ce n'est pas son premier demi-marathon, ça reste tout de même un événement marquant, surtout qu'il y a près d'un an qu'il n'en a pas couru. Heureusement, à part pour cette frousse où j'ai dû appeler Yan à la rescousse, ses maux de dos ne lui ont pas trop fait de caprices.

Papa espère faire un PB, un record personnel. Peut-être même diminuer son temps d'une minute ou deux. Il exagère. Il ne s'est pas entraîné à moitié assez pour en réaliser un. Je crois qu'il sera satisfait de finir en un morceau.

Une odeur sucrée me tire de ma torpeur. Je me redresse et plonge une main dans la boîte de beignes. Si je ne peux pas dormir, aussi bien manger un peu. Sans vraiment m'en rendre compte, ce sont trois beignes

crème Boston que j'engloutis. J'ai un peu le goût de vomir. Le café étant diurétique et légèrement laxatif, je ne crois pas que ce soit une bonne idée d'en boire une si grosse tasse avant une course. Un accident gastro-intestinal en milieu de parcours est si vite arrivé. Je me rince plutôt le gosier avec une grande gorgée de Gatorade.

Bleh ! C'est méchant.

À déconseiller : beignes fourrés à la crème et boisson sportive aux raisins chimiques.

- J'ai lu l'article, me lance Yan. Trop *cool*. Bravo !

- On a eu une entrevue aussi, mais elle n'a pas encore été publiée.

- Pour vrai ? Qu'est-ce qu'ils attendent ? Qu'Hollywood te fasse faire un caméo dans le prochain Spielberg ? Ça fait déjà une semaine ! s'insurge-t-il.

- C'était pas vraiment un gros tournoi, tu sais.

- C'est pas la grosseur du tournoi qui compte, Laurie. C'est l'événement ! Eille, même moi je suis capable d'en reconnaître l'importance. *Man*, ta fille a joué avec Kilpatrick, dit-il à mon père en lui tapant le bras. C'est vraiment *cool* !

- Le journaliste doit vouloir passer l'article en même temps que les critiques de jeux vidéo, réplique papa. C'est pas la fin de semaine, d'habitude ? On regardera tantôt.

- Avez-vous un titre genre « Champions de la Ligue » ? demande Yan.

- Heu, non.

- « Gardiens de la galaxie » ?

– C’est déjà pris.

– « Fléau des robots » ? « Défenseurs intergalactiques de l’humanité » ?

Ses suggestions me font pouffer de rire.

– Je te l’ai dit, Laurie, il vous manque un gérant. Gagner un tournoi et ne pas avoir de titre. Pffft ! Voyons donc ! C’est pas sérieux, leur affaire.

Mon père en profite pour se joindre à la fausse indignation de Yan.

– Où est-ce que le monde s’en va ?

– C’est inacceptable ! reprend Yan.

– En tout cas, dans notre temps... ajoute mon père.

– ... ça se serait pas passé comme ça ! termine l’autre.

Les deux hommes tentent de se faire un *high five*, qui se termine par un *fail* lamentable.

– Ouais, ben dans votre temps, y avait que des consoles huit bits avec pas d’internet, que je contre-attaque, mais Yan attrape la balle au bond :

– Ah ! Le bon vieux temps... Nous autres, à ton âge, on ne passait pas tout notre temps sur notre téléphone à jouer à *Pokémon Go*. Non, madame ! On enfourchait nos bicyclettes pis on allait retrouver nos amis chez eux, pis là, on perdait notre temps dans leur sous-sol à écouter de la musique qui avait joué à la radio, mais qu’on avait enregistré sur des cassettes TDK. Pis on jouait à *Metroid*.

– Ou à *Castlevania*.

– Ah, quel jeu ! C'était bon, *Castlevania* ! Pauvre toi, Laurie, tu ne connaîtras jamais cette formidable époque.

– De un, mon cher Yan, je peux jouer à tout ça grâce à des émulateurs trouvés sur le Web ; de deux, t'es juste jaloux parce que t'aurais voulu avoir un ordi comme le mien dans ta jeunesse.

– J'avoue, m'avoue-t-il. Eille, je me suis mis à jouer à *Overwatch*. T'imagines pas les heures que je peux passer là-dessus !

– Fait que Jennifer, c'est le nom de code pour *Overwatch* ? blague mon père.

– Hein ? Ben non. Jennifer est vraie. Et j'ai passé plein d'heures sur elle aussi.

– Aaaaah ! La-la-la-la-la ! que je fais en me bouchant les oreilles.

– « Avec » elle ! Mauvais choix de mot. Changement de sujet : ton père m'a dit pour l'offre de KPS de vous envoyer à Séoul. Félicitations ! Sais-tu un peu comment ça va fonctionner ?

– Aucune idée. Ils nous ont donné rendez-vous lundi soir prochain.

À part pour les membres de nos familles proches, personne ne sait encore que KPS nous a invités à Séoul. Et nous n'avons aucun autre détail au sujet de leur invitation. Guillaume n'a pas pu répondre à nos questions. Le courriel que nous avons reçu lundi dernier était tout aussi laconique que le premier et ne contenait que l'heure et la date de la rencontre.

– Pis t'es correct avec ça, toi, que ta fille de quatorze ans parte à l'autre bout du monde ? demande Yan à mon père.

– On va voir ce qu'ils proposent, mais en gros, oui. Les voyages forment la jeunesse, après tout. Et ils ne vont pas laisser l'équipe là-bas toute seule. J'imagine qu'ils vont les prendre en charge, qu'ils vont leur fournir un interprète ; il y a toute la question des frais de voyage, le logement, etc. Ma liste d'*et cetera* est pas mal longue !

– Quand tu vas rencontrer Lemieux, me demande Yan, penses-tu pouvoir lui demander un autographe pour moi ?

– Non.

Il devrait formuler sa demande à Elliot. C'est totalement son genre de jouer au groupie avec Patrick Lemieux.

À la fin de l'autoroute 640, Yan prend un chemin vallonneux et quelques minutes plus tard, nous voilà à l'entrée du Parc national, qui est bloquée.

– *Shit*. Il y a déjà beaucoup de monde !

Les coureurs arrivent tous en même temps, ce qui explique la congestion sur la petite route. Des bénévoles nous dirigent de main de maître jusqu'au stationnement. Nous aurons amplement le temps de nous réchauffer.

Le soleil est radieux et la journée s'annonce plus chaude que la normale. Malgré cela, sur le bord du lac, l'air est encore frais. Même Yan, emmitouflé dans son foulard de laine et son gros manteau d'hiver, frissonne.

– Tu as ton appareil photo ? lui demande mon père.

– Oui ! La batterie est chargée, les cartes mémoire sont vides, je suis prêt à vous immortaliser ! répond Yan en pointant l'appareil sur nous. Souriez !

Clic-clic-clic-clic-clic.

Nous récupérons nos dossards et passons faire le premier d'une demi-douzaine de pipis nerveux dans les toilettes chimiques disséminées sur le site. Quiconque a des problèmes diurétiques (et/ou de constipation) devrait se mettre à la course. Sérieux. C'est intense.

Un peu avant son départ, je serre papa dans mes bras et lui souhaite une bonne course.

– Je vais t'attendre au fil d'arrivée, me dit-il, confiant.

– Pas si j'arrive avant toi !

– Casse-toi une jambe ! l'encourage Yan.

Il me reste encore un bon quarante-cinq minutes avant le départ de ma course. L'important, d'ici là, c'est de me délier les muscles, de me réchauffer et de conserver ma chaleur pour me trouver dans un état optimal sur la ligne de départ. Pour me protéger du froid, j'ai revêtu un pantalon de coton ouaté et une veste que j'enlèverai pour courir. Si la tendance se maintient, il fera plus chaud qu'au cross-country. Cette journée est vraiment superbe !

J'amorce mon échauffement par un peu de cardio sous la forme de *jumping jacks*, puis je procède à quelques étirements, suivis d'exercices éducatifs : genoux hauts, talon-fesse, foulées bondissantes, sprint. Disons

que j'ai déjà été plus gracieuse. Pour le spectateur néophyte, je dois plutôt ressembler à une fonctionnaire britannique du ministère des Marches loufoques.

Alors que je me dirige vers la zone de départ, j'entends une voix familière :

– Salut, Laurie !

– Hey, salut, Mémé ! Je ne pensais pas te croiser ici ce matin. Ça va ?

Mémé, c'est Mérédith. Avant mon déménagement, nous n'habitions pas trop loin l'une de l'autre et on se croisait souvent sur les circuits. Mérédith porte des shorts et un top ajustés, et ses longs cheveux châtain sont attachés en queue de cheval. Depuis la dernière fois qu'on s'est vues, elle a grandi, mais elle est toujours aussi mince. Au premier regard, on croirait qu'une rafale un peu trop forte l'emporterait. Erreur ! Elle se sert de cet avantage pour fendre le vent. De la course, elle en mange ! Mémé n'a que douze ans et je sais déjà qu'elle n'est plus dans la même ligue que moi. Ou plutôt l'inverse : c'est moi qui ai été larguée.

Faut dire qu'avec l'année que je viens de passer, améliorer mes temps a été tout un défi. Pendant quelques mois, j'avais même complètement arrêté, la course à pied ne faisant plus partie de mes priorités...

– Fais-tu le cinq aussi ? me demande-t-elle.

– Pas cette fois-ci. Tu m'as trop souvent battue, que je répons pour la faire rire (je réussis). J'ai décidé de m'inscrire au dix kilomètres. Ça va être une première.

– Oh, wow ! Je suis certaine que tu vas être super bonne.

Elle est fine, parce que je nage dans l'inconnu pour cette distance. Si je pouvais parier sur les résultats du cinq kilomètres, je mettrais mon argent sur Mémé.

– Hey, Laurie. Ça fait vraiment longtemps qu'on s'est vues, comme et, heu... j'ai appris ce qui était arrivé à ta mère. Je suis vraiment désolée.

Spontanément, elle me prend dans ses bras, comme le ferait une petite sœur.

Je voudrais la remercier de son attention, mais les mots refusent de franchir ma bouche. Je pince les lèvres pour ne pas pleurer. Elle comprend et me sourit. Il n'y a rien à dire. Je préfère changer de sujet et me concentrer. J'enlève ma veste et mon pantalon et les enfouis dans mon sac.

– T'as pas pris ton dossard ? me demande Mérédith.

Tiens, c'est bizarre, ça. Je croyais l'avoir fixé sur ma ceinture. J'ai dû le glisser dans mon sac. Après un examen rapide, il est toujours introuvable. Un vent de panique s'empare de moi.

Merde !

Peut-être est-il tombé de mon sac, tantôt ? Mérédith et moi regardons tout autour, mais il reste introuvable. Et le départ qui va être donné dans quelques minutes.

Mais où est-il ? Mais où est-il donc ?

Chapitre 3-7

Je ne peux pas croire que j'ai été conne au point de perdre mon dossard ! Si je ne l'ai pas, je ne peux tout simplement pas prendre part à la course. Et je me serai levée à l'heure des poules pour rien !

Argh !

Où il est ? Où il est ? Où il est ?

Je lance mon sac sur le bord de la clôture et cours aux toilettes, non pas pour un pipi angoissé, mais pour vérifier si je ne l'aurais pas laissé dans une des cabines. Bien évidemment, il ne s'y trouve pas. Peut-être quelqu'un l'a-t-il ramassé ? Je retrace mes pas et cours rejoindre la tente où on me l'a remis plus tôt.

Il est là ! Je le vois ! Il se trouve sur la table.

Une erreur de débutante comme on en voit peu. Ce sera quoi la prochaine fois, je vais oublier mes souliers de course ? C'est pas croyable comme je peux être conne, parfois.

Les haut-parleurs nous informent qu'il ne reste que deux minutes avant le départ du dix kilomètres.

Je coince le dossard à l'aide des boutons-pression de ma ceinture et clipse celle-ci autour de ma taille. Il est moins une. Nerveuse, je retourne vers la zone de départ au pas de course. Comme je vais pour sauter la clôture de métal qui sépare les spectateurs des coureurs, un bénévole me bloque le chemin.

– Passe par l'arrière, s'il te plaît, ma grande.

– Mais...

Il insiste et me pointe l'entrée à l'arrière des coureurs.

– Par là-bas.

Argh!!! Vraiment ?

La foule est si dense qu'il me sera impossible de me faufiler pour rejoindre le peloton. Je suis supposée être à l'avant, moi, pas à l'arrière ! Mais quelle erreur ridicule ! Je m'en veux tellement ! Je vais être prise dans un bouchon et perdre un temps fou.

Le klaxon annonçant le départ retentit, les spectateurs applaudissent, les coureurs manifestent leur excitation, et moi, tout en arrière, je rage.

Bon. Plan B. Je n'ai pas le choix : je dois composer avec ce bouchon de coureurs. Alors, aussi bien le laisser se résorber de lui-même. De toute façon, tant que je n'aurai pas franchi le tapis de départ, ma puce ne sera pas activée.

Sois zen, Laurianne.

Pffft ! Facile à dire.

À une quinzaine de mètres derrière le tapis, je tente de retrouver ma sérénité. Inconsciemment, je sautille sur place. Inspiration, expiration. Inspiration, expiration.

Voilà près de deux minutes que la course est commencée. Je peux encore attendre une autre minute. Comme ça, il y aura un peu moins de congestion dans le sentier. Sur les premiers kilomètres, il n'est pas très large et bordé d'arbres de part et d'autre ; s'il y a trop de coureurs, je ne pourrai pas les doubler.

Les spectateurs m'observent, murmurent. Certains se demandent ce que j'attends, si je suis mêlée.

– Ça va bien ? Tu as besoin d'aide ? me crie quelqu'un.

En guise de réponse, je lève l'index et lui fais signe d'attendre un instant. D'une main adroite, j'extirpe mon cellulaire de sa poche et commence à pianoter sur celui-ci, ce qui arrache un rire à la foule.

Faut vraiment être culottée. J'ai l'air d'une vraie ado trop occupée à *snapchatter* pour répondre.

C'est juste qu'il me manque une chose avant de partir : une bonne chanson ! Les titres défilent rapidement sur mon cell. Je pèse sur le petit triangle et Freddy Mercury se met à chanter dans mes écouteurs, accompagné d'une mélodie jouée au piano.

Je n'en peux plus d'attendre ! Le zen, ce n'est pas pour moi. Je sautille de plus en plus, boxe dans le vide avec un partenaire imaginaire, puis demande à la foule de m'encourager. Les gens répondent à mon appel et leurs cris m'insufflent une formidable énergie. Je fonce et, au passage du tapis électronique, je démarre ma montre. J'ai plus de trois minutes de retard sur le peloton.

I'm a shooting star leaping through like a tiger

Like a tiger defying the laws of gravity

I'm a racing car passing by like Lady Godiva

I'm gonna go go go

There's no stopping me !

En moins de deux, je rejoins les coureurs les plus lents, les double en courant sur l'herbe qui pousse en

lisière du sentier de gravier. Il me faut faire attention pour ne pas entrer en collision avec ces escargots, mais j'y arrive sans trop de peine. Le chemin, qui en vérité est une piste cyclable, est étroit et tortueux, j'essaie donc de ne pas trop courir à l'extérieur, de peur de me prendre le pied dans une racine et de me tordre la cheville.

- 'Tention à gauche ! que je crie à tous les dix mètres.

Mes avertissements surprennent quelques coureurs qui sursautent, mais finissent par libérer le passage. Ils ont plus de classe que Zach et William.

I'm trav'ling at the speed of light

I wanna make a supersonic woman of you

Eh bien, Elliot avait raison ! Je n'aurais jamais cru avoir besoin d'une trame sonore autant qu'aujourd'hui. Cette chanson de Queen est absolument géniale et elle est parfaite pour l'occasion ! Un peu plus et je me laisserais aller à jouer du *air guitar*. Ha ha ! Le hic, c'est qu'elle est trop courte. Et après cette envolée magnifique de Freddy Mercury, la finale est beaucoup trop douce. J'ai l'impression qu'on vient de me couper les ailes et que je m'écrase au sol.

J'ai perdu mon rythme !

Plutôt que de sortir mon cellulaire et risquer de l'échapper, je retire mes écouteurs et les coince sous l'élastique de ma brassière. Tant pis pour la musique.

Lorsque le sentier débouche enfin sur le chemin des Collines, je n'ai plus à zigzaguer entre les coureurs pour les dépasser. La route de bitume en montée me

permet d'adopter un rythme plus régulier. Arrivée au demi-tour qui marque la mi-parcours, je consulte ma montre : je suis en plein là où je dois être, à quelques secondes à peine du temps que je vise. Le stress dû à mon départ tumultueux explique ce léger retard. En prenant le virage à l'intérieur, j'essaie de me faufiler entre le cône et un homme aussi barbu que Forrest Gump, qui court torse nu. Nos pieds se touchent et pendant un moment, je crains le pire, mais personne ne trébuche.

– Désolée, que je lui lance, mais il semble avoir aussitôt retrouvé sa bulle de concentration.

Reprenant de la vitesse dans la côte, je me rappelle que j'ai trois minutes d'avance sur chacun des coureurs que je croise. Cela m'encourage. En accélérant un peu, j'aurai bien vite retrouvé ceux qui courent à mon rythme, ceux avec qui j'aurais dû être depuis le début.

Fais attention de ne pas te brûler, Laurie. Tu cours trop vite.

Ouais, ouais, que je réponds sèchement à la petite voix dans ma tête. Tout va bien : je n'ai pas de crampe, je respire à fond, je suis concentrée.

En voyant le second point de ravitaillement au loin, je me souviens que je cours un dix, pas un cinq : je dois boire.

Une jeune bénévole me tend un verre d'eau, que je renverse. Le second verre me glisse des mains et se répand par terre. Je saisis le troisième (une chance, car il n'y avait plus personne après pour me donner d'eau) et tente d'en prendre une gorgée.

Boire en courant, c'est à peu près comme peindre un tableau en faisant de l'équitation ou s'appliquer du mascara en sautant en parachute. Beaucoup moins facile qu'on le pense. Plutôt que de me rafraîchir le gosier, l'eau glacée me coule dans le cou et sur la poitrine, m'arrachant un couinement de surprise.

Vers le sixième kilomètre, je constate que j'ai rattrapé les coureurs les plus rapides. Chacun des dépassements est plus exigeant. Il me reste de l'énergie, mais j'ai encore quarante pour cent du trajet à parcourir. Je dois gérer mes forces pour ne pas casser dans les derniers mètres.

J'essaie de tenir la vitesse à laquelle je cours normalement pour un cinq kilomètres, mais malgré toute ma bonne volonté, il est de plus en plus difficile de maintenir l'allure souhaitée. Un coup d'œil sur ma montre me le confirme : je ralentis. J'ai les cuisses qui chauffent, l'élastique de ma brassière frotte sur ma peau et le balancement de mon cell à ma taille m'énerve.

Un vieux monsieur à la tête grise en profite pour me dépasser au huitième kilomètre.

Non. NON-NON-NON.

En un rien de temps, il prend une demi-douzaine de mètres d'avance sur moi !

Reprends-toi, Laurianne !

Même si ça fait mal, je pousse pour réduire la distance entre nous. J'en fais mon objectif personnel. C'est *lui* que je dois battre. Il n'est pas question que

cette tête grise termine devant moi. C'est une question d'honneur... même s'il est un parfait inconnu.

J'inspire profondément et repousse la douleur au plus profond de moi. Je me concentre sur ce qui va bien : pas de douleur aux pieds, je n'ai pas de crampe, ma posture est excellente, mes doigts ne sont pas engourdis... Urgh ! Il y a une goutte de sueur qui me coule dans les yeux.

Ça prend tout mon petit change pour rester derrière cet homme, mais je m'accroche. Me rapproche. Réduis la distance qui nous sépare.

J'en oublie presque le temps que je visais. Peu importe. J'arriverai quand j'arriverai.

Non. Je peux y arriver.

Oublie ça, t'as plus de jus.

T'as pas mal. J'ai pas mal !

Je peux y arriver !

C'est difficile à expliquer, mais malgré l'intensité du moment, je m'attarde au paysage (magnifique). Il y a encore juste assez d'espace mémoire libre dans mon cerveau pour y emmagasiner une information supplémentaire : il n'y a pratiquement pas de spectateurs le long du parcours, ils sont tous concentrés à l'arrivée. C'est plus dur pour le moral. À moins de cinq cents mètres, je peux les entendre qui encouragent leurs amis, leur famille, même les inconnus. Parmi les cris, j'entends la voix de l'animateur, mais ne parviens pas à distinguer ce qu'il dit.

À mes côtés, le vieux tient bon. Il est fort. Mais je suis plus forte que lui. J'ai la jeunesse de mon côté !

Je voudrais tenter un dépassement, mais il garde l'intérieur de l'avant-dernier virage à gauche.

Grrr ! Je rage contre lui et l'insulte silencieusement.

Certains spectateurs agitent des pancartes où sont écrits des mots d'encouragement que je n'ai pas le temps de lire. Nous passons en flèche devant eux.

C'est ma dernière chance de le doubler. Je pèse sur le champignon, j'ouvre les vannes, je mets les gaz à fond, je donne le tout pour le tout, quoi. Mais avec ses longues jambes, les enjambées de l'homme sont beaucoup plus profitables. Je n'ai tout simplement pas la puissance pour le battre.

L'animateur annonce mon nom au micro alors que je traverse le fil d'arrivée, mais je n'entends que mon pouls qui bat à mes oreilles.

Chapitre 3-8

Faut croire que la pomme n'est pas tombée trop loin de l'arbre. Comme mon père, je visais un temps totalement irréaliste. Mon paternel a terminé son demi-marathon une quinzaine de minutes après moi, ratant de loin, très loin, sa prédiction et son PB.

– Hey, t'es pas mort ? le nargue Yan pour l'accueillir.

– C'était pas loin, répond papa en reprenant son souffle. La côte du seizième kilomètre a presque eu raison de moi.

– S'il t'était arrivé quelque chose de tragique, je veux que tu saches que j'étais prêt à adopter Laurie, lance Yan en tapant l'épaule de mon père, ce qui lui tire une grimace.

– Essaie de ne pas mourir, papa.

– Tu ne sais pas ce que tu manques, Laurie. Je suis tellement plus *cool* que ton père !

Malgré mon impardonnable erreur – vraiment, qui d'autre que moi pour oublier son dossard ? –, je suis quand même satisfaite de ma course. Je ne sais pas quel est mon temps exact, car j'ai oublié d'arrêter mon chronomètre en franchissant l'arrivée. Je pense avoir terminé sous les quarante-deux minutes, ce qui serait vraiment pas mal dans les circonstances. Je vérifierai le temps officiel tantôt sur internet.

Si je ne veux pas perdre la forme et avoir à tout reprendre à zéro au printemps, il va me falloir

poursuivre mon entraînement pendant l'hiver. Entre les études, la gang, Sam, les pratiques la *Ligue* avec la Guilde et l'éventuel séjour à Séoul, ça ne sera pas évident. Mais bon, je vais trouver le moyen de moyenner. J'y suis toujours arrivée avant.

Un frisson me parcourt l'échine. Le soleil a beau diffuser ses plus beaux rayons, si je ne me change pas bientôt, la sueur va me geler sur le dos.

– On fait un bout ? que je propose.

On a eu nos médailles, une collation (un morceau de bagel un peu sec, un yogourt et une demi-banane), et Yan a pris une tonne de photos. Il est grand temps de rentrer à la maison. Nous récupérons nos sacs et allons nous changer sous un chapiteau dédié à cet effet. Tenir une serviette pour enlever mes vêtements mouillés exige quelques contorsions, mais je suis bientôt vêtue d'un chandail propre et de pantalons secs. Que demander de mieux ?

À l'entrée du stationnement, un homme nous interpelle :

– Excusez-moi ! Bonjour. Laurianne, c'est ça ?

– Oui. Bonjour.

– Salut. Je suis Martin Bouchard, le père de Magalie.

Yan, qui a de l'entregent pour dix, tend la main et se présente, imité aussitôt par mon père.

Je connais une Magalie, moi ? Monsieur Bouchard doit voir le point d'interrogation dans mes yeux, car il poursuit en précisant qu'il y a peu de chances que je connaisse sa fille, vu qu'elle n'est pas dans la même classe que moi. Il était présent comme parent

bénévole lors du cross-country il y a deux semaines et m'a reconnue à l'arrivée.

– T'es vraiment forte, Laurianne.

– Merci, vous êtes gentil.

– Laisse faire le vous et appelle-moi Martin. C'est rare, ce genre de temps pour des filles de quatorze-quinze ans.

– Quatorze, que je précise.

– Participes-tu à des compétitions ?

Je lui fais signe que non de la tête.

– Je fais partie des Faucons, c'est un club de course.

Tu en as peut-être déjà entendu parler ?

Ça ne me dit absolument rien, mais j'opine tout de même, évitant ainsi qu'il se lance dans l'historique de son organisation.

– On organise une épreuve dans quatre semaines, dit-il. Normalement, c'est pour des filles plus vieilles que toi, mais on a quelques dossards à distribuer sur invitation. Si ça t'intéresse, je pourrais t'en obtenir un. Avec le genre de temps que tu viens de faire, ça ne devrait pas être un problème.

– Vous savez, intervient Yan, elle est très occupée. Avec l'école et tout, c'est pas certain qu'elle puisse se libérer.

– Vous êtes son père ? demande Martin.

– Non. Son gérant.

– C'est moi, son père, commence papa, mais Yan le coupe :

– Donc, il n'y aurait pas de frais d'inscription ?

– Heu, non, pourq...

– Laurianne doit avoir dans sa loge privée deux bouteilles de boissons sportives à l'orange. Froides. Ainsi qu'un lait au chocolat après la course. Et un gros sac de Doritos. C'est très important. Sinon, elle devient irritable.

– C'est vrai tout ça ? fait Martin en me regardant.

– T'es con ! que je dis à l'intention de Yan en riant.

– Écoutez-le pas, dit papa à Martin. Si votre proposition est sérieuse, Laurianne va la considérer. Pas vrai, Laurie ?

– Ouaip.

– OK. Super. Ce que je vais faire, c'est m'occuper de ton inscription. Si ça t'intéresse, tu n'auras qu'à te pointer le samedi matin. Ton nom va être sur la liste.

Mon père et Martin échangent leur adresse courriel et ce dernier me promet de m'envoyer tous les détails à propos de l'événement.

Dans la voiture, j'entretiens la conversation quelques minutes avec Yan et papa avant de sentir la fatigue me tomber dessus comme un piano à queue. Une cloche tinte, indiquant qu'un texto vient d'aboutir sur mon cellulaire, mais je suis déjà dans un autre monde. Un sommeil réparateur bien mérité m'accueille en son sein.

Chapitre 3-9

Nico jure dans son micro.

– Toute la semaine, ils ont construit de nouveaux modules, précise Sam à la caméra.

– Et tu penses qu'on peut les attaquer, Laurie ? demande Émile.

Sur mon moniteur secondaire, sept visages me regardent à travers leur caméra web. Tous les membres de notre nouvelle alliance sont réunis.

– Aucun doute là-dessus. On a l'élément de surprise de notre côté.

Je me croise les orteils pour que j'aie raison.

Le camp est en pleine expansion. Des hangars ont été érigés et une entrée souterraine me porte à croire qu'il y a plus qu'un simple garage qui se cache sous le sol. Probablement plus comme un véritable bunker.

Ça fait moins d'une semaine que l'extension de la *Ligue* a été finalement dévoilée et j'ai l'impression d'avoir un siècle de retard sur tout le monde.

Faut dire qu'à part Sam, nous avons tous été trop occupés pour jouer, cette semaine. Heureusement, comme il a eu de bonnes notes à ses derniers examens, sa mère ne lui a pas retiré son privilège de jeu. Sam a remarqué un niveau anormalement élevé d'activité chez nos voisins au creux du chaudron et il a pris sur lui d'en apprendre plus. Son dernier courriel (à ne pas confondre avec le texto cryptique qu'il m'a envoyé hier

soir et dont je ne connais toujours pas la teneur) m'a convaincue qu'il nous fallait prendre le taureau par les cornes.

J'ai formulé un plan d'action :

- 1) *Former une alliance ;*
- 2) *Attaquer le camp des maraudeurs.*

Bon. C'est pas mal ça. C'est simple, précis et concis. Trois valeurs essentielles qui en font un bon plan. Que dis-je, un bon plan ? C'est un excellent plan !

Sa conclusion logique : les maraudeurs abdiquent et nous gagnons. Comme c'est plutôt implicite comme conclusion, je ne l'ai pas incluse dans le plan.

Je n'ai pas eu de difficulté à convaincre mes amis que nous devons unir nos forces. Dans un courriel (presque aussi succinct que mon plan), je leur ai résumé ce que Sam avait découvert et ce que je leur proposais comme stratégie. Tout le monde a embarqué. Sam2dePique a pratiquement dû faire le tour de *Terra I* avec *Thorondor* pour rapatrier les avatars de chacun. OK, peut-être pas tant, mais il a survolé une bonne partie de ce continent.

Togram, ShanYiLi et Mhoryn ont été les premiers que Sam est allé chercher ce matin, alors que je courais dans la pinède. Ils déambulaient dans un secteur pas très loin d'ici, à moins d'une demi-heure de vol. Une mission bonbon pour mon *best*.

Sur le chemin du retour, Sam est allé cueillir Dragonflable, l'avatar d'Émile, qui avait trouvé refuge

dans une petite cabane à la campagne. Émile et son petit frère l'avaient découverte deux semaines plus tôt. Le paysage était bien dessiné, très bucolique, mais il n'y avait personne dans la zone. Émile a hésité avant d'accepter notre invitation à joindre notre nouvelle alliance. Ça lui faisait mal au cœur d'abandonner cette position, même si elle était minable et isolée. C'est lui qui l'avait trouvée, après tout.

Je comprends tellement le déchirement qu'il ressent. Ça me fait un peu la même chose quand Stargrrrl revêt un nouvel uniforme. Je regrette toujours un peu l'ancien, même si ses statistiques sont meilleures. C'est pareil quand Facebook change son interface sans nous avertir.

Sam n'a ramené que l'avatar d'Émile avec lui puisque son frère n'était pas disponible. Émile lui a précisé que, de toute façon, son petit frère joue surtout sur le Sanctuaire avec ses amis.

L'extraction de Thrùd, l'avatar de Mylène, a demandé plus de finesse.

Selon Sam, Mylène et moi, nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau. Je ne vois pas en quoi : elle est totale goth avec ses cheveux teints noirs, sa douzaine de boucles d'oreilles et son septum nasal. J'aime bien m'habiller en noir, c'est vrai, mais je mets aussi de la couleur parfois !

– Dans vos personnalités, niaiseuse ! m'a-t-il précisé.

Si nous n'étions pas en train de *skyper*, il m'aurait asséné une bîne monumentale comme il en a le secret.

Ouais, peut-être... C'est vrai que tout comme moi, Mylène adore travailler dans l'ombre et est une excellente tireuse d'élite. On a peut-être plein de points en commun sans le savoir.

En fin d'après-midi, Mylène nous a *skypés*, Sam et moi, pour nous dire qu'elle acceptait la proposition, mais qu'il fallait aller chercher Thrùd le plus rapidement possible. « Comme vraiment tout de suite », a-t-elle insisté, en nous transmettant ses coordonnées. À l'écran, elle nous a dit qu'un groupe d'ennemis composé de dix à douze avatars la traquait. Elle avait réussi à *sniper* le leader du groupe, ce qui avait provoqué la grogne des survivants qui la poursuivaient sans relâche. Chaque fois qu'elle esquivait ses assaillants, ceux-ci se regroupaient et retrouvaient sa trace en quelques minutes. Ils l'avaient forcée à se réfugier dans une tour de bureaux d'une trentaine d'étages. Assiégée, Thrùd les empêchait depuis un certain temps d'entrer dans la bâtisse, mais ses réserves de munitions diminuaient rapidement.

En moins de deux, nous nous sommes tous deux connectés aux serveurs de la *Ligue*. Nos avatars sont apparus dans notre base, ce hangar juché au sommet de la montagne, et nous avons sauté dans le jet, dont les moteurs se réchauffaient déjà, Sam les ayant activés grâce à son bracelet électronique.

Ce fut pour lui l'occasion de tester les capacités de *Thorondor* et pour moi d'avoir le mal de l'air. Voir le paysage défiler ainsi, ça m'a fait tourner la tête.

Beurk !

Alors que nous filions à une vitesse ridiculement élevée vers elle – « Juste Mach 2 », selon Sam. « C'est même pas sa vitesse maximale. » Comme je disais, une vitesse absolument folle ! –, Thrùd posait des pièges dans le gratte-ciel afin de couvrir sa fuite. Le plus facile pour la récupérer en plein centre-ville aurait été une extraction tout en hauteur, un peu comme Sam2dePique l'avait fait pour Stargrrrl, mais sans robot tueur à ses fesses ; seulement une horde d'avatars en furie.

L'avatar de Mylène est sorti en trombe sur le toit de l'immeuble à la seconde où Sam2dePique y procédait à un atterrissage vertical. La porte-cargo ouverte, Stargrrrl a assuré la couverture de Thrùd, qui courait pour embarquer dans *Thorondor*. Dès qu'elle a mis le pied à l'intérieur du jet, Sam a repris de l'altitude. Une bonne chose, car lorsqu'un premier avatar ennemi a ouvert la porte donnant sur le toit, les dix étages supérieurs de la tour ont explosé, provoquant l'effondrement de l'immeuble.

Ça ne m'étonnerait pas que Thrùd ait gagné un niveau.

Quant à Sully, eh bien, ça a été du Nico tout craché ! Au courant de la semaine, Sam s'était déjà entretenu avec Nico concernant son rapatriement :

– T'es certain que tu ne veux pas que j'aille te chercher ? Ça ne me dérange pas, a proposé Sam.

– J'en ai pour deux heures, max ! lui a répondu Nico. Du coup, ça va me permettre de me familiariser

avec le périmètre. Et j'ai vraiment envie de voir cet escalier dans la montagne dont tu me parles.

Sam lui avait indiqué la position de notre base, fourni les coordonnées, une image satellite et une capture d'écran de la montagne. Un jeu d'enfant, pas vrai ? Avec ça, il est impossible de se tromper. Non ? Eh bien, si !

Cette conversation entre Nico et Sam, elle a eu lieu jeudi soir. Et deux jours plus tard, deux fichus jours plus tard, Nico n'est toujours pas là ! Je n'en reviens pas ! Il est incroyable.

Il a donc fallu qu'on – quand je dis on, j'exclus la personne qui parle – aille le chercher ! Bref, en plus de ne pas savoir lire les cartes, Nico n'a aucune idée de la façon dont on doit interpréter des coordonnées.

Eh, misère !

Quand Sam l'a retrouvé, Sully s'était perdu dans les territoires nordiques de *Terra I*. Il avait marché au travers d'un blizzard et, quand le ciel s'était enfin dégagé, il avait aperçu une chaîne de montagnes... qu'il s'était empressé d'escalader. Une montagne pas rapport qui ne ressemble en rien aux images que Sam lui avait envoyées par courriel. Sully était coincé à flanc de falaise, une chèvre à ses côtés.

En voyant la scène, Sam est resté bouche bée un moment. Puis il n'a pu s'empêcher de s'esclaffer. Sérieux, j'aurais payé cher pour voir ça.

– Bêêêê !

– Ha. Ha. Ha. Très drôle. Veux-tu juste me sortir d'ici, lui a platement répondu Nico.

- Une seconde, une seconde. Faut que je prenne des captures d'écran de ça. C'est trop pissant, *man* !

Activant le pilote automatique, Sam2dePique a pu stabiliser l'appareil près de la paroi rocheuse. Il a ensuite ouvert la porte-cargo pour lancer une corde à Sully.

- On n'embarque pas ta copine ? a demandé Sam en indiquant la chèvre.

- Non !

Ce qui fait que nous sommes huit dans notre nouvelle alliance : Charlotte, Elliot, Margot, Émile, Nico, Mylène, Sam et moi ; ou plutôt : ShanYiLi, Mhoryn, Togram, Dragonflable, Sully, Thrùd, Sam2dePique et Stargrrrl.

Sam croit que les maraudeurs sont européens. Sa déduction se fonde sur une analyse plus ou moins rigoureuse de leurs sorties et sur une conversation qu'il a interceptée entre deux joueurs. C'est peu. Mais c'est tout ce qu'on a.

Constatant tout ce qui a changé au cours des derniers jours sur *Terra I*, nous avons choisi de passer à l'action dès ce soir. Si les membres des maraudeurs habitent effectivement en Europe, chez eux, c'est le milieu de la nuit. Avec un peu de chance, ils font la fête ou ils dorment.

Quel genre de *nerd* passerait son samedi soir à jouer à la *Ligue* ? À part nous, je veux dire.

Les maraudeurs ont eux aussi fondé une alliance : l'O4z!\$.

– O, quatre, zed, point d'exclamation, *cash* ? épelle Émile. Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Oasis, précise Mylène.

– Pourquoi ils ont pas juste écrit « O-A-S-I-S », d'abord ?

– C'est du *leet speak*. Tu sais, quand tu écris avec des chiffres au lieu des lettres ?

– On comprend rien. C'est illisible !

– C'est justement censé être incompréhensible.

– Ah bon... fait Émile. *Weird*.

Le nom de leur groupe est apparu dans le site de la *Ligue*, à côté des centaines et centaines d'autres alliances qui existent, à la différence près qu'ils prétendent contrôler cette région, dont fait partie la chaîne de montagnes où nous sommes situés.

Contrôler nos montagnes. Pffft... Dans leurs rêves !

Ils n'ont même pas remarqué qu'une base se trouvait à un jet de pierre de leur campement, encore moins qu'un jet en décolle pratiquement tous les jours ! Alors de là à dire qu'ils « contrôlent la région », je trouve ça un peu énorme comme allégation.

Depuis qu'on a mis la main sur *Thorondor*, Sam évite d'attirer l'attention des maraudeurs quand il le sort. Sauf pour la fois du vol inaugural, les rase-mottes au-dessus du chaudron sont proscrits. Je ne crois pas qu'ils aient remarqué d'où on venait, sinon on aurait déjà reçu une visite impromptue.

– Ça prend un nom à notre alliance, lance Margot.

– On pourrait reprendre la Guilde des *noobs* ? propose Sam. C'est *cool* comme nom.

Plusieurs joueurs approuvent la proposition, mais Charlotte s'y oppose.

– Non. Je veux pas être chiante, mais la Guilde, c'est pas l'alliance et l'alliance, c'est pas la Guilde. Ça va créer de la confusion.

– Elle a un point, que je dis.

– Par contre, avec la notoriété de la Guilde, on aurait un gros pouvoir attractif. Il y aurait une masse de nouveaux joueurs qui viendraient nous rejoindre, non ? argumente Nico.

– On ramasserait aussi une gang de ploucs voulant se mesurer à nous juste parce qu'on a été témoins de la mise en ligne de l'extension, rétorque Charlotte. Mauvaise idée.

– On est capables de trouver un nom original pour l'alliance, que je dis.

Ce qui nous plonge dans le silence tous les huit. Pas si facile que ça, finalement. Après quelques secondes, Mylène dit :

– Propergol pastel. Avec deux p majuscules et une barre de soulignement entre les deux.

Propergol_Pastel ? Ça sonne plutôt bien. Propergol_Pastel, Propergol_Pastel, Propergol_Pastel, que je me répète à moi-même. C'est pas mauvais. Sur mon moniteur, je vois les autres jongler avec le nom.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? demande Margot.

– Rien. C'était un nom que j'avais en réserve si jamais je formais un groupe punk un jour.

– Est-ce qu'on met le chiffre trois à la place du premier e ? demande Émile.

– Pourquoi pas ! fait Elliot.

Comme personne n'a d'autre suggestion, Sam propose que notre alliance s'appelle officiellement Prop3rgol_Pastel.

– *Nice !* commente Nico. On a une alliance.

Une alliance active qui, dès les premiers instants de sa création, se lance dans une attaque. Je suis un peu nerveuse, car il me faut coordonner les opérations. Et la marge d'erreur à laquelle j'ai droit me paraît plutôt mince, voire inexistante.

Avant toute chose, nous faisons un récapitulatif de ce que nous savons sur les maraudeurs :

- 1) *leur campement a inexplicablement grandi depuis une semaine ;*
- 2) *ils ont un bunker, des chars blindés, etc. ;*
- 3) *de la petite bande qu'ils étaient, Sam croit avoir aperçu plus de trente ou quarante avatars.*

Ce nombre crée une commotion dans nos rangs. Pas besoin d'être fort en maths pour comprendre que nous les attaquerions en très grande infériorité numérique, soit près de cinq contre un.

– C'est suicidaire ! se plaignent en chœur Elliot et Émile.

Ishe. J'avoue que c'est risqué comme opération. Je ne m'attendais pas à ces chiffres-là.

– Des NPC, lance Charlotte. Ce sont des NPC !

Ça aurait du sens, parce que ces nullos n'ont comme fait d'armes qu'une attaque bâclée contre le

camion de transport que nous avions « emprunté » lorsque Sam2dePique et Stargrrrl ont abouti dans ce secteur. Plutôt que de saisir le véhicule, ils l'ont réduit en miettes. Et ils n'ont jamais retrouvé ses occupants (nous). Bref, avec de tels résultats, ça me surprendrait que d'autres joueurs aient choisi de se joindre à eux sur une base volontaire.

Alors que nous discutons, Charlotte surfait sur le web à la recherche d'information. Sa théorie, c'est que ces nombreux NPC feraient partie des récents ajouts à *La Ligue des mercenaires*. Elle nous envoie quelques liens vers des discussions sur des forums qui soutiennent son hypothèse.

Le général Kilpatrick ayant appelé à une trêve, les survivants se regrouperaient. Les personnages non joueurs seraient attirés par les alliances et iraient joindre leurs rangs. Plus la base serait importante, plus les chances de voir apparaître des NPC seraient grandes. C'est logique. Probable qu'ils défendent la base quand les « vrais » joueurs n'y sont pas.

– Pourquoi on n'en a pas, nous, des NPC ? demande Sam.

– Parce qu'il y a cinq minutes, on formait un groupe de deux et que notre base secrète est secrète, justement, et difficilement accessible. Je vois mal des NPC escalader la montagne pour venir nous offrir un coup de main.

– Est-ce que vous pensez que ça a rapport avec les FDT ? demande Émile, notre plus jeune membre.

Les FDT, ce sont les Forces de défenses terrestres, une armée planétaire ayant pour objectif de protéger la Terre contre cette invasion extraterrestre robotisée. Ce serait avec cette même armée, dirigée par Kilpatrick lui-même, que nous aurions combattu lors de la finale.

Émile nous informe qu'un gars à son école les aurait rejoints.

J'ai de la difficulté à y croire. Ça m'a plutôt l'air d'histoires que des gamers racontent pour se donner une crédibilité auprès d'autres gamers facilement impressionnables.

Je veux dire, il me semble qu'on aurait été les premiers à recevoir une invitation, non ?

J'ai un peu menti à propos des faits d'armes des maraudeurs. Sam les a suivis, et ils ont effectué plusieurs raids sur des joueurs qui ont eu le malheur de croiser leur chemin. Ils sont en mode offensif et cherchent effectivement à prendre le contrôle de la région.

Inutile d'aller leur proposer des pourparlers. Ces rats n'ont même pas l'honneur des pirates.

Trêve ou pas, il nous faut les éliminer avant qu'ils ne deviennent trop puissants.

Chapitre 3-10

Sam nous débarque en bas de la falaise, à un endroit où les maraudeurs ne peuvent pas apercevoir notre avion. Utilisant son bracelet électronique, il pilote adroitement *Thorondor* et l'envoie se cacher derrière les nuages.

– Ce serait pratique d'avoir des caméras à infra-rouge. Laurie, faudrait qu'on investisse là-dedans, dit Sam.

– Mets ça sur la liste d'épicerie, que je lui réponds. OK, tout le monde, silence radio. Éteignez vos micros de la *Ligue*. On n'utilise que Skype à partir de maintenant. Comme ça, ils ne pourront pas surprendre nos communications.

Chacun des joueurs confirme l'ordre à l'écran.

– Prenez vos positions et attendez le signal.

Nous nous séparons et marchons en silence dans la noirceur.

Au loin, je peux apercevoir les lumières du campement. De puissants faisceaux balaient les environs, mais grâce aux ruines de la ville, nos mercenaires s'approcheront et investiront les lieux dans l'ombre.

En tant que *snipers*, Thrùd et Stargrrrl sont les deux premières à atteindre leurs destinations. Thrùd escalade le flanc de la montagne. Sa position lui donne une bonne vue sur le campement. À l'opposé,

Stargrrrl se trouve dans la ville – ou ce qu’il en reste. Un des rares immeubles encore debout lui servira de perchoir. Stargrrrl est un peu moins éloignée de la future zone de combat. Grâce à nos deux positions, nous couvrons une bonne partie du territoire devant nous. Ce qui se trouve dans les angles morts de Thrùd m’est découvert, et vice versa.

Si Sam a raison (et si nous sommes chanceux), les joueurs d’O4z!\$ sont en train de dormir et les soldats qui contrôlent le périmètre ne sont que des NPC, ce qui veut dire qu’ils n’avertiront pas leurs camarades lorsque nous les tuerons. Les NPC contrôlés par les serveurs de la *Ligue* sont peut-être bons, mais nous sommes meilleurs.

La clé de notre réussite réside dans l’effet de surprise. Il faudra rester furtifs et être d’une précision chirurgicale dans l’exécution de la mission.

Ça paraît que je suis nerveuse ?

– Mhoryn en position.

– Sully en position.

Un par un, chacun de mes amis me confirme qu’il est prêt.

Lorsque tout le monde est en place, j’observe la scène une dernière fois. La zone est calme. Quelques soldats patrouillent nonchalamment, les autres se trouvent sûrement dans le bunker. Ils ne se doutent pas de l’attaque imminente qui viendra décimer leurs rangs.

Puis je donne l’ordre.

Les mercenaires de Prop3rgol_Pastel passent à l'action. Émergeant de l'ombre, ils étranglent les avatars insouciantes et disposent de leur corps pour éviter qu'un garde tombe sur eux et sonne l'alerte.

Thrùd et moi assurons chacune la couverture de trois de nos compagnons.

Dans l'objectif de ma lunette, j'aperçois Mhoryn qui brise le cou d'un garde et traîne le corps inerte du soldat dans l'ombre.

Margot murmure :

– Cible éliminée.

Je localise ShanYiLi. La mercenaire de Charlotte a déjà disposé de deux gardes. Elle en suit un troisième. Celui-ci marche au milieu de rangées de caisses de matériel empilées les unes sur les autres.

– La voie est libre, Charlotte.

– Je m'en occupe, patronne, me répond-elle.

Mais avant qu'elle ne parvienne à le rejoindre, un autre garde apparaît devant elle.

D'où il sort, celui-là ? Il devait se trouver dans un angle mort. C'est mon erreur, j'aurais dû le voir venir et l'éliminer plus tôt. Et là, il m'est impossible de descendre ce NPC, car ShanYiLi se trouve directement dans la trajectoire. Si je tire, je risque d'atteindre ma coéquipière.

En apercevant l'intruse, le second garde met la main à sa taille pour saisir son pistolet, mais ShanYiLi est plus rapide, car dès que le garde a jailli devant elle, elle s'est mise à courir vers lui.

S'aidant des caisses pour se donner une impulsion en hauteur, ShanYiLi enroule ses jambes autour de son cou, pivote et l'entraîne au sol dans un mouvement digne de Black Widow. Le corps du garde imite un Slinky. Je ne sais pas comment elle a réussi son coup, mais ShanYiLi est accroupie au-dessus de ce soldat, revolver en main pointé vers le premier garde qui n'a rien entendu de l'assaut. Elle abat sa cible. Grâce au silencieux, c'est à peine si on entend un « pffuit » lors de la détonation. Le corps de l'autre garde s'effondre mollement au sol.

Émile jure dans son micro.

Je balaie la zone de ma lunette et le trouve. Dragonflable se débat avec un garde. Avant même que je ne m'inquiète que celui-ci sonne l'alerte, sa tête reçoit un terrible choc. Sous la pression du tir, le corps échappe aux mains de Dragonflable.

– Cible éliminée, souffle Mylène.

Au cours des deux minutes qui suivent, nous nous assurons d'avoir supprimé un à un tous les gardes à l'extérieur. Comme nous nous en doutions, ce n'étaient que des NPC. Personne hors du jeu ne peut avertir les membres d'O4z!\$ de l'attaque en cours.

Notre offensive va bon train. En tout et pour tout, moins de cinq minutes se sont écoulées depuis que j'ai donné le feu vert. Bien.

Avant d'envahir le bunker, nous nettoyons chacun des bâtiments en surface, hangar, dépôts de munitions, garage, etc., afin de nous assurer de ne pas nous faire prendre à revers.

– Sam, tu peux procéder, que je dis.

La réponse ne se fait pas attendre :

– *Yes !*

Sam aime quand ça fait boum, que ce soit dans les films, les BD ou dans les jeux vidéo. S'il avait le choix, son mercenaire se promènerait toujours avec un lance-roquettes. Il tripe juste trop quand il explose ses ennemis à coup de grenades.

– Mylène, ouvre l'œil. Je descends leur donner un coup de main.

– Bien reçu.

Je suis encore loin du bunker lorsque Sam amorce le décompte :

– Ouverture des portes dans trois... deux... un...

L'explosion est fulgurante. Une vive lueur illumine l'entrée pendant un instant et est aussitôt suivie par un énorme nuage de poussière. Sam a forcé sur la dose d'explosif à utiliser. Ah, les garçons !

Nous infiltrons le bunker souterrain. D'où elle se situe, Stargrrrl est encore trop loin pour être témoin des affrontements. Par contre, je suis une spectatrice privilégiée des efforts de mes camarades. La concentration et l'effort se lisent sur le visage de mes amis. Et chacune des déflagrations de leurs armes se reflète dans leurs yeux.

Ils communiquent entre eux, s'avertissent du danger imminent, se protègent les uns les autres, assurent une couverture pour leurs compagnons d'armes.

Je suis vraiment fière de mon équipe.

En me glissant à leur suite, je n'ai qu'à suivre les dégâts pour savoir par où ils sont passés. Lorsque je les rejoins au dernier étage, le travail est déjà terminé.

– Zone sécurisée, disent-ils tour à tour dans leur micro.

Elliot a même mis la main sur un prisonnier. L'avatar ennemi est agenouillé au sol, les mains sur la tête, les doigts entrecroisés.

– C'est le seul joueur dans le lot, je crois. Il se cachait dans un coin. Il pensait peut-être qu'on n'allait pas le voir.

– Qu'est-ce que tu veux faire avec lui ? demande Charlotte.

– L'interroger ! C'est pas ça qu'on fait avec les prisonniers ?

L'idée d'Elliot est bonne. Il y a beaucoup de choses à apprendre sur ce qui se tramait ici et sur son alliance. J'autorise son interrogation.

– C'est quoi, ton nom ? demande Elliot.

Le soldat ne répond pas. Mhoryn se rapproche un peu plus de l'avatar, comme si ça allait faire une différence.

– Hé ho ! C'est quoi ton nom ? *What's your name, buddy ? Habla italiano ?*

Mhoryn bouscule le prisonnier pour le forcer à réagir, celui-ci perd l'équilibre, se relève, se déplace un peu et s'agenouille à nouveau, muet comme une carpe.

– De un, t'es en train de mélanger deux langues, lui souligne Charlotte. Et de deux, t'as pas réactivé ton

micro dans le jeu. Il n'a rien répondu parce qu'il n'a rien entendu de ce que tu lui disais.

Tout le monde rit. J'avais moi aussi oublié que nos micros étaient fermés.

Elliot lui pose à nouveau cette question toute simple :

– Comment tu t'appelles, chose ?

Lorsque le mercenaire lève les yeux vers lui, un sourire maléfique se dessine sur son visage. J'ai un petit frisson qui me parcourt l'échine. Si je me fie à sa voix, le joueur contrôlant l'avatar est un homme entre vingt et quarante ans. Elle est un peu aiguë et nasillarde. Je détecte un léger accent, mais n'arrive pas à en identifier l'origine.

– Vous ne savez pas à qui vous venez de vous en prendre, nous menace-t-il calmement.

Mais c'est tellement cliché comme réponse ! Il aurait vraiment pu trouver mieux. Franchement. Il se croit où, lui, dans un film d'action poche à gros budget ? Cette réplique, on l'a entendue mille fois – cent mille fois, même ! J'ai envie de rire tant c'est ridicule.

– Laurianne ? lance Mylène.

Il y a un soupçon d'inquiétude dans sa voix.

– On a de la compagnie.

Chapitre 3-11

Il va falloir qu'on m'explique pourquoi tout le monde dans tous les jeux auxquels je joue a un foutu Hummer blindé équipé d'un *minigun* sur le toit. Pourquoi eux en ont un, et pas nous, hein ? Pourquoi ?

Urgh. C'est pas juste.

Bon. Oui, c'est vrai. On a un jet, nous. C'est bien, un jet. Mais les jets, je tripe pas trop là-dessus, moi. C'est Sam qui en est friand. Et Margot aussi. Malgré que je reconnaisse que la manoeuvrabilité et la vitesse de notre appareil soient supérieures, je préfère toujours lorsqu'il se trouve sur la terre ferme ; de cette façon, il y a zéro probabilité que l'on périsse dans un crash. Et même si on a un jet, je peux bien vouloir un Hummer aussi, non ? Surtout que des véhicules blindés, les maraudeurs en ont des tonnes.

Leur convoi s'est arrêté à quelques centaines de mètres de l'entrée de la base. Les cônes lumineux émis par leurs puissants phares sont filtrés par le nuage de poussière soulevée par leur passage. Les avatars sont trop éloignés pour entendre nos conversations, et juste assez pour être hors de portée de nos armes régulières.

– Mylène ? que je dis.

– Il est seul. Je l'ai dans ma mire, me confirme-t-elle.

Bien.

Nous avons pris position derrière le hangar. Ils savent très bien que nous nous sommes retranchés ici. Et nous savons qu'ils le savent. Et ils savent que nous savons qu'ils le savent. Personne ne se fait d'illusions.

Le convoi est immobile. Personne ne sort des véhicules pour tenter de communiquer avec nous. Pas plus qu'ils ne tentent de nous envoyer des messages en morse à l'aide de leurs phares. Pas que ça servirait à grand-chose, plus personne ne lit ça, le morse, à part dans les films de guerre ou de science-fiction.

À l'aide de jumelles, je les observe. C'est plus sécuritaire, car s'ils me voyaient pointer mon fusil de *sniper* sur eux, ils pourraient croire que je suis une menace imminente.

Qu'est-ce qu'ils attendent ?

Puis ça me frappe :

– Toi, debout ! que j'ordonne à notre prisonnier.

L'avatar se lève. Ses mains sont attachées dans son dos. Je me permets de fouiller dans son inventaire personnel. Il n'a que quelques crédits sur lui et un walkie-talkie, dont je m'empare.

Je presse le bouton de l'émetteur, certaine que quelqu'un écoute à l'autre bout :

– À qui ai-je l'honneur ?

De la friture se fait entendre dans mon casque d'écoute.

Je suis impatiente et nerveuse. L'opération se déroulait parfaitement jusqu'à ce qu'ils arrivent. Nous ne savons toujours pas qui « ils » sont, mais il y a de fortes probabilités pour que ce soit les maraudeurs

qui reviennent à leur base. Sam s'est gouré dans leur fuseau horaire, ou bien c'est eux qui ont décidé de jouer toute la nuit.

Les secondes passent avant qu'il y ait un déclic sur le *walkie-talkie*.

- Je suis le gars à qui appartient la base que tu viens de faire exploser, répond-il lentement.

Ce gars-là me donne la chair de poule. Sa voix est grave et déborde de testostérone. Il parle avec l'assurance de celui qui est habitué de donner des ordres. Son accent n'est pas le même que celui de notre prisonnier. Sa voix a beau être déformée par l'outil de communication primitif que nous utilisons dans le jeu, je perçois toute la colère du joueur derrière son écran.

Normal : je serais en colère moi aussi si ça m'arrivait.

- Et toi, qui es-tu ? poursuit-il.

Je jette un coup d'œil à mes coéquipiers sur le moniteur, qui ne bronchent pas ; ça me donne confiance :

- Je suis Stargrrrl.

Cette fois, la réponse arrive plus rapidement.

- C'est vraiment toi ? *Shit*. Tu t'es fait toute une réputation cette semaine, fille.

Je ne suis pas certaine s'il est sincèrement impressionné ou s'il cherche à m'embobiner. Par précaution, j'opte pour croire qu'il souhaite me manipuler et qu'il pense que je vais baisser ma garde. Il y a rarement flatterie sans coup de poignard.

– OK, Stargrrrl. Maintenant que tu t’es amusée avec tes petits copains, laisse-moi te dire ce qui va se passer. Vous allez déposer vos armes et vous allez libérer McMars. Tout ce qui est à vous est maintenant à nous. Vos armes, vos armures, tout ce que pouvez avoir caché ailleurs, vos crédits, tout. Toute votre merde nous appartient. Si vous pensez que vous vous en sortez plutôt bien, eh bien, vous avez tort. Parce que vous êtes pris ici. Vous allez bosser pour nous. Pour l’O4z!\$. À partir de maintenant, toi et tes amis, vous êtes nos esclaves. (Il marque une pause.) Si l’un de vous pense pouvoir s’enfuir, qu’il s’essaie. Il sera mort avant d’avoir fait un seul pas hors du campement. Et pour avoir désobéi à un de mes ordres, je vais tuer un autre avatar. Par principe.

Man, ce gars-là a beaucoup trop regardé *The Walking Dead*. Il se prend pour Negan, ou quoi ? Faudrait lui rappeler que les Sauveurs ne prenaient que la moitié des ressources, eux.

Une image me vient à l’esprit. Je suis certaine qu’il prend son rôle tellement au sérieux qu’il dort avec une batte de baseball enroulée de barbelés. Ha ha ha !

Comme Mini Negan et moi ne communiquons que par *walkie-talkie* interposé, je distribue les ordres à mes compagnons sans crainte. Il n’y a aucune chance pour que mon interlocuteur ne les surprenne.

– Alors Stargrrrl. Qu’est-ce que ce sera ? demande la voix après un moment.

OK, Laurie, prends une grande respiration.

- J'ai une meilleure idée, que je réponds par l'intermédiaire du *walkie-talkie*. J'aime bien cette base. Je pense la garder. Le bunker est pas mal. Je pourrai le repeindre... en rose, tiens ! Votre déco laisse vraiment à désirer. Ça prendrait des images de Bieber sur les murs. Et du brillant. Plein de brillant partout. Ouais ! Et je crois que, parce que tu es un chic type, tu vas aussi m'offrir un de tes Hummer. Je te laisse choisir lequel. Tu peux laisser les clés dans le contact. On va s'occuper de le ramener ici.

J'en ai mis juste assez pour le faire flipper, je crois. Des posters de Bieber. Pffft ! Jamais dans cent ans !

La réponse ne tarde pas à se faire entendre :

- OK, salope. Tu la fermes et tu m'écoutes. Tu as exactement dix secondes pour déposer les armes, ou je te fais exploser la cervelle.

Si je lui laisse le temps, il va certainement mettre sa menace à exécution.

- Mylène ?

- Je l'ai, me murmure-t-elle.

- C'est quand tu veux.

La déflagration résonne dans le chaudron.

- Cible éliminée, m'informe-t-elle un instant plus tard.

Les dix secondes s'écoulent et Stargrrrl est toujours vivante.

Je pousse un soupir de soulagement.

Dès que Thrùd a aperçu le convoi, je lui ai demandé de m'informer si un avatar sortait des véhicules. Les maraudeurs n'ont envoyé qu'un seul *sniper* se planquer

pour tenter de nous forcer la main. Thrùd l'avait dans sa mire, elle ne l'a jamais perdu de vue. Et elle vient de le descendre d'un tir parfait à la tête.

Sam2dePique me fait signe que tout est en place.

– J'attends toujours... que je raille dans le walkie-talkie.

Mini Negan doit bouillir dans son Hummer. J'ai quelques coups d'avance sur lui. Leurs forces sont minimales, peut-être une dizaine de joueurs, pas plus. Ils ont tenté leur *bluff* et je n'ai pas mordu à l'hameçon. À mon tour de jouer.

– OK, maintenant qu'on s'est amusés, passons aux choses sérieuses. Laisse-moi te dire ce qui va se passer, que je dis, paraphrasant sa tentative d'intimidation.

Ma voix se veut menaçante, mais je doute qu'elle seule le convainque de quoi que ce soit. C'est pour ça que j'ai un as dans ma manche.

– Lève les yeux au ciel et prie pour que je ne me fâche pas davantage. Regarde derrière nous. Il y a une sorte d'oiseau noir... tu le vois ?

Un seul regard vers Sam lui permet de comprendre qu'il est temps pour lui d'entrer en scène. Sam2dePique pianote sur son bracelet électronique. D'intenses phares incrustés dans les ailes de *Thorondor* s'allument, révélant sa position. L'appareil surplombe la base dans un vol stationnaire.

– Ça, que je commence, c'est à nous. Et c'est aussi muni de six canons à plasma qu'on a dérobés aux androïdes, que je mens. Ouais, tu sais lesquels. Et

tu connais exactement la puissance de feu dont ils disposent.

Le truc pour que mon *bluff* soit crédible, c'est de ne pas trop en mettre. Si je crois à mon histoire, le chef des maraudeurs avalera ma couleuvre. J'essaie d'être aussi convaincante que possible.

– Alors, comme je le disais plus tôt, cette base est à moi. Toute la merde qui était stockée ici et qui t'appartenait, elle est à moi maintenant. Cette vallée et ces montagnes ? Eh oui ! Tu as deviné. À moi.

– Sans oublier le Hummer, me souffle Sam.

– C'est vrai ! Sois un bon garçon et ordonne à tes hommes de sortir du Hummer qui se trouve en tête de convoi. Je vais être *cool*, je vais laisser McChose vous rejoindre, et quand il sera à bord d'un véhicule, tu auras trente secondes pour dégager. Si tu as le malheur d'essayer de revenir ici, mes amis et moi, nous te désintégrerons sans aucune autre forme de procès.

Nous détachons les liens de notre prisonnier et le regardons courir vers ses amis. Les portières de la voiture de tête s'ouvrent et trois avatars en émergent. Rapidement, les maraudeurs prennent place dans les véhicules derrière, qui font demi-tour et disparaissent dans un nuage de poussière.

Mini Negan me sert un dernier avertissement avant que son *walkie-talkie* ne se trouve hors de portée :

– Ce n'est pas fini, Stargrrrl. Tu vas avoir affaire à moi, je te le garantis.

Ouais, ouais, ouais. Ils disent toujours ça.

Chapitre 3-12

Il n'y a plus que Sam à l'écran. Il se frotte nerveusement la nuque et toussote deux fois. Ses yeux fuient la caméra web haute définition.

Après notre confrontation épique avec les maraudeurs, il a fait atterrir *Thorondor* près du bunker. Thrùd nous a rejoints. Personne ne croyait que mon bluff allait fonctionner, mais nous avons notre réputation à notre avantage. De plus, il aurait été fort probable que notre jet soit équipé de canons au plasma. D'ailleurs, Sam et Elliot ont trouvé l'idée bonne et ils se sont mis en tête de récupérer quelques-unes de ces armes extraterrestres pour notre appareil, qui n'a présentement aucune arme offensive.

Sans compter qu'avec ce qui s'en vient dans la *Ligue*, nous allons avoir besoin de fusils. De gros fusils.

Nous nous sommes séparés en quatre groupes : Sam2dePique et Dragonflable ont pris la voie des airs pour suivre le convoi à distance et s'assurer qu'il ne reviendrait pas de sitôt ; Sully et Togram ont patrouillé le nord de la ville, ShanYiLi et Mhoryn ont pris le sud tandis que Thrùd et Stargrrrl ont sécurisé l'entrée du chaudron, où nous avons installé des pièges, des mines antipersonnel et quelques senseurs pour nous avertir de la présence d'intrus.

Lorsque nous nous sommes retrouvés, il était tard (près de minuit), mais le chaudron était maintenant

sous notre contrôle. À bord de *Thorondor*, Sam2dePique nous a ramenés à notre base principale, dont l'existence est encore secrète. Si les maraudeurs croient nous surprendre en revenant à notre nouveau bunker, ils ne trouveront personne : nous aurons encore l'avantage.

La mission accomplie, nous nous sommes déconnectés des serveurs de la *Ligue* et de Skype en nous souhaitant à tous bonne nuit.

Il ne reste plus que Sam et moi qui *skypons* toujours.

Moi : Pis ? Qu'est-ce qu'il y avait de si important que tu ne pouvais pas me dire par texto ?

Il hésite.

Sam : Heu... Ben... Tsé... Comment dire...

Moi : Prends une grande respiration, Samuel. C'est pas comme si ta mère avait décidé de devenir végane et de lâcher son boulot pour que vous fassiez le tour du monde sur un voilier sans connexion internet.

À travers les pixels, Sam me fixe, un sourire en coin.

Sam : Comment as-tu deviné ?

Il passe une main nerveuse dans ses cheveux en bataille. Normalement, ce geste reste sans effet, Sam n'arrivant ni à les peigner ni à les ébouriffer plus qu'ils ne le sont déjà. Cette fois, par contre, Sam replace quelques pointes du bout des doigts. Hum... Ça sent l'investissement dans la pâte coiffante.

Sam : En fait, c'est une bonne nouvelle. Je pense. Et... heu, je voulais que tu sois la première à l'apprendre. Je n'ai encore rien dit à Nico. Tu le connais.

Moi : Une vraie mémère, lui !

Sam : Donc...

Moi : Donc... ?

Sam : J'ai fait un *move*. Avec Daphnée, je veux dire.

Moi : Nooon !

Impossible ! Des dents ont dû pousser aux poules !
On doit être jeudi depuis mercredi dernier ! C'est tout simplement inconcevable.

Sam : Tu connais le proverbe ? Si internet Explorer est assez courageux pour me demander d'être mon fureteur par défaut, je devrais être assez brave pour demander à Daphnée de sortir avec moi !

Moi : *No way* ! Je ne te crois pas. Quand ça ? Dis-moi tout et n'omets aucun détail.

Mon intérêt le fait rire et semble lui enlever un poids de sur les épaules.

Samuel n'a jamais été doué avec les filles. Il est hyper gêné quand vient le temps de leur adresser la parole, à peine moins que Raj. Avant, il fallait que je joue à la coéquipière et l'aide en passant des messages subtils aux intéressées, parce que sinon, il ne faisait rien et d'autres gars plus courageux se manifestaient avant lui.

Ça fait des semaines – que dis-je ? Des mois ! – que Daphnée lui est tombée dans l'œil. Et c'était clair que c'était réciproque. Mais Daphnée étant Daphnée (*cute*, indépendante, sûre d'elle, dans la frange populaire supérieure de l'école), elle n'avait pas besoin de courir après un gars. Et Sam est du genre à passer inaperçu auprès des filles. Je ne sais pas pourquoi, mais elles ne

le remarquent jamais. Peut-être est-ce à cause de son vieux kangourou ?

1) Il est super cute.

Objectivement, je lui donne un 7 sur 10. Dans mon livre à moi, 7, c'est très fort. À 10, t'es un dieu ; 9, ton nom de famille est Hemsworth ; 8, on voit ta bette sur les couvertures des magazines. Et quand il se coiffe et qu'il s'habille un peu (sans même se mettre sur son trente-six), Sam peut être un 8 solide.

2) Il est full intéressant.

Impossible de s'ennuyer avec Sam. Peu de gens le savent, mais il est comme une encyclopédie vivante sur deux pattes de faits insolites. On fonctionne sur la même longueur d'onde, alors ça a toujours été facile de se trouver des points communs. Sam et moi, on pouvait passer nos vacances juste tous les deux à *chiller* dans le parc, à faire du *skate* et à regarder des films jusqu'à pas d'heure. Et en plus, c'est un cuisinier hors pair.

3) C'est le meilleur ami au monde.

Parce qu'avoir un meilleur ami qui adore cuisiner et qui t'invite pour tester ses nouvelles recettes, ça a ses avantages. C'est le genre de relation gagnant-gagnant où il apprend et où je mange.

Je ne devrais probablement pas dire ça, mais si j'avais à choisir parmi tous mes amis pour n'en garder qu'un seul, c'est lui que je choisirais. On s'est toujours tenus et protégés l'un l'autre. Il prendrait une balle pour moi... Peut-être pas une balle... disons, un virus. Genre une méchante gastro-entérite. C'est ça, l'amitié.

4) Il embrasse super bien.

C'est vrai. Je l'avoue. Il embrasse bien. Que ce soit arrivé « par accident » n'y change rien. J'ai beau ne pas avoir beaucoup d'expérience en la matière, je crois qu'il passe le test haut la main.

Ha ! Un baiser accidentel ! Les épisodes de ma vie sont aussi clichés que les scènes d'une comédie romantique hollywoodienne. Cupidon nous a joué un bon tour, car personne ne croirait au caractère fortuit de notre rencontre labiale, pas même Nico.

Pourtant, c'est exactement comme ça que c'est arrivé : Sam entrait dans la salle de bain alors que j'en sortais, nous avons tous deux perdu l'équilibre et nous sommes retrouvés lèvres contre lèvres. À *frencher*.

Le pire, c'est que ce soit arrivé le soir où il avait décidé (enfin !) d'aller parler à Daphnée.

Tu parles d'un foutu *timing* de m...

Avec un peu de recul, j'ai compris qu'on s'ennuyait surtout l'un de l'autre. Et peut-être même que j'étais un peu jalouse de l'attention qu'il portait à Daphnée lors du party, que j'aurais voulu qu'il passe un peu plus de temps avec moi. Notre relation n'a pas duré

longtemps. Je sais qu'il m'aime et je l'adore, mais on ne s'aime juste pas « comme ça ».

Il brette.

Sam : OK... OK, OK...

Moi : Crache !

Sam : Bon. Ça a été plutôt *weird* avec Daphnée à l'école, parce que je n'étais pas vraiment retourné la voir après le party. Mais elle non plus, elle a comme rien fait. Pis après une couple de jours, c'était devenu trop embarrassant d'aller lui expliquer... ce qui était arrivé... entre nous.

Moi : Ouain...

Sam : Bref, lundi, il y a eu une couple de photos d'elle qui sont apparues dans mon fil et, comme on venait de, genre, casser, toi pis moi...

Moi : C'est correct. Tu as ma bénédiction.

Sam : Trop généreuse, Votre Grandiosité. Bref, j'ai commencé par parler avec Marianne, sa *best*, qui m'a reproché de ne pas avoir appelé ou envoyé de texto à Daph. Je lui ai dit que je pensais que c'était Daphnée qui était supposée me texter, moi, parce que je n'avais pas son numéro. Et que, comme je n'avais pas de ses nouvelles, ben je pensais qu'elle avait changé d'idée.

Moi : T'es ben menteur !

Sam : C'est à moitié vrai. J'avais vraiment pas son numéro.

Moi : *Come on !* T'aurais tellement pu te débrouiller pour le trouver...

Sam : De toute façon, Marianne a fini par me donner le numéro du cell de Daphnée. Et toute la semaine, j'ai

voulu lui envoyer un texto, mais j'étais gêné. Tu le sais, comment c'est. *Anyway*, il y avait la *Ligue* et tout...

Découragée, je hoche la tête.

Moi : Franchement, Sam...

Sam : Bref, hier, je l'ai interceptée près de sa case. Elle était seule. En fait, non. Quand Marianne m'a vu, elle nous a laissés seuls et... Argh ! j'étais vraiment nerveux. Mes mains n'ont jamais été moites comme ça. Pis mon cœur se débattait.

C'est looong ! Le lendemain de notre baiser, c'est à peine si on s'est échangé trois mots parce qu'il était trop gêné, et là, j'aurais eu le temps de regarder les trois films du *Hobbit* et les trois autres du *Seigneur des anneaux* – les éditions longues, bien sûr ! – avant qu'il finisse son histoire. C'est ma faute. C'est moi qui ai insisté pour qu'il me raconte tout en détail. Moi et ma grande gueule...

Sam : Elle a refermé sa case et je me suis approché d'elle...

Moi : Comment elle a réagi ?

Je suis un peu nerveuse. Même en sachant d'avance la conclusion, je suis excitée pour lui. C'est pareil avec Jack Bauer : on sait qu'il s'en sort toujours, mais on est nerveux quand même. Après avoir autant défié la mort, il va finir par se prendre une balle à la fin d'un épisode.

Sam : Elle ne s'est pas sauvée, si c'est ce que tu veux savoir. Je crois qu'elle était contente de me voir. C'est drôle, parce qu'elle avait comme un nouveau look *hipster* : des jeans troués aux genoux, une chemise à

carreaux noire et blanche, une belle tuque grise. Elle portait aussi une paire de lunettes avec une énorme monture noire, mais il me semble qu'elle n'en a même pas besoin. Ça lui donnait un air intello vraiment *cute*. Elle m'a souri et a dit : « Salut. » Et, heu... il y a eu un effluve de son parfum. Aux pêches, je crois. Ça sentait vraiment bon.

Je ne peux m'empêcher de m'esclaffer.

Moi : OK ! Je retire ce que j'ai dit. Je veux pas tant de détails que ça.

Mon meilleur ami rit aussi avant de reprendre :

Sam : On a jasé un peu, de tout et de rien, et...

Moi : Et ?

Sam : Je l'ai invitée au cinéma. Pis elle a accepté ! Je te jure, Laurie, pendant la seconde et quart qui s'est écoulée avant qu'elle me réponde, je pensais qu'elle allait me dire non. Mon cœur a sauté un battement ! Faudrait que je demande à Yan c'est quoi son secret pour sortir avec plein de femmes, parce que je ne pense pas pouvoir survivre si c'est comme ça toutes les fois. Trop difficile sur la patate.

Moi : T'es juste une poule mouillée. Tu vas t'habituer. C'est tout ?

Sam : Non.

Il hésite. Son visage devient écarlate.

Sam : Elle m'a embrassé.

Ça fait drôle de parler de ça avec mon meilleur ami, surtout après qu'on se soit embrassés. J'ai l'impression de devoir approuver le choix de Sam et la performance de Daphnée.

Je sais, c'est absolument, complètement et totalement ri-di-cu-le.

Sam : Juste un petit bec sur la joue. Mais comme un peu sur le coin de la bouche. Tu sais, quand tu touches les lèvres par accident.

Moi : Non, je sais pas.

J'appuie ma réponse d'un doigt d'honneur.

Sam : C'est exactement ça qui est arrivé !

Il en est très fier.

Moi : Et heu... qu'est-ce qu'elle a dit pour nous ?

Sam : Heu... rien.

Moi : Comment ça, rien ?

Puis je comprends ce que ce rien implique.

Moi : Tu ne lui as pas dit !

Sam : Non. À quoi ça servirait ? Imagine, j'étais en train de la *cruiser* dans un party et la seconde d'après, j'embrassais ma meilleure amie que je n'avais pas vue depuis trois semaines.

Moi : Ouais, ben, c'est pas mal ça qui est arrivé, mon homme. Tu devrais lui dire la vérité avant qu'elle l'apprenne de quelqu'un d'autre, qu'on a *frenché*.

Sam : Techniquement, ce soir-là, c'était pas un *french*. Il n'y a pas eu de langue.

Moi : Détail, *man*. Je suis loin d'être certaine qu'elle va apprécier la nuance.

Il soupire avant de poursuivre.

Sam : J'y ai pensé et ça ferait juste compliquer les choses. C'est tellement mieux qu'elle ne sache jamais rien.

Moi : Pourquoi ? As-tu honte de moi ?

Il rougit, cherche la bonne réponse pour se défendre, bafouille.

Sam : Quoi ? Hein ? De quoi tu parles ? Ben sûr que non !

La question était chienne et ne servait qu'à le faire se sentir un peu *cheap*. C'était trop facile. Je n'ai pas pu résister. Je lui fais un clin d'œil.

Moi : Arrête, je te niaise. Je suis contente pour toi. Pour vrai. C'est un petit pas pour l'homme, mais un grand pas pour Samuel Brodeur !

Chapitre 3-13

Alors que j'enfile mon manteau, la secrétaire fait une annonce à l'interphone de l'école :

- Laurianne Barbeau, Margot Désilets-Falardeau, Elliot Morin et Charlotte Yi, vous êtes priés de vous présenter au bureau du directeur.

C'est Charlotte qui allume la première.

- Vous pensez que KPS nous a envoyé un chauffeur ?

- Un chauffeur de taxi, oui ! répond Elliot. Genre Uber.

Nous empruntons les escaliers et suivons le flot des élèves. Plusieurs membres de cette confrérie estudiantine, comme dirait monsieur Monette, allument leurs cellulaires, impatients de répondre aux textos et messages auxquels ils n'ont pas pu avoir accès pendant les classes ; d'autres se branchent sur leurs écouteurs tandis que certains scannent le couloir de leur téléphone, espérant voir apparaître un Pokémon légendaire de première ou de deuxième génération.

Divulgâcheur : il n'y en a pas. (J'ai déjà vérifié.)

La routine habituelle, quoi.

Charlotte a encore changé la couleur de sa teinture en fin de semaine. De mauve éclatant, ses cheveux sont maintenant d'un bleu riche et foncé, le même bleu que celui qu'utilise KPS. C'était tellement pas nécessaire. Son mauve était encore super beau. C'est à peine si on

voyait la racine de ses cheveux. Elle aurait pu garder sa couleur encore deux semaines.

Elle s'est mise sur son trente-six pour ce rendez-vous. C'est clair. Comme nous tous : Elliot a revêtu une chemise propre, Margot s'est réfugiée une demi-douzaine de fois dans les toilettes pour ajuster son maquillage ; même moi, j'ai enfilé mes plus beaux jeans.

Mais jamais je n'ai envisagé de me teindre les cheveux. Surtout pas avec une couleur aussi vive. C'est tellement un gros risque. Et si la couleur que j'ai choisie ne me va pas ? Et si je rate la coloration et que ça sort tout croche ? Et si j'en applique par accident sur ma peau, est-ce que je vais avoir l'air de Gamora jusqu'à la fin de mes jours ? Et si ? Et si ? Et si ? Urgh ! Dans ce domaine, j'aimerais avoir la confiance de Charlotte. Ça paraît si facile. Elle change plus souvent de couleur qu'il y a de mois dans l'année !

Alors que nous émergeons de la cage d'escalier, monsieur Monette nous intercepte :

– Ah, enfin, vous voilà ! Mais où étiez-vous donc ? nous dit-il, fébrile. Qu'importe ! Venez avec nous.

Je n'ai pas vu monsieur Monette aussi excité depuis sa rencontre avec le capitaine des pompiers.

À peine cinq minutes depuis que la cloche de la fin de journée a sonné et le hall est vide. Que dis-je, le hall ? La bâtisse au complet s'est vidée en moins de deux ! Il n'y a plus un élève à la ronde.

Depuis que le monde est monde et que Charlemagne les a inventées, à la fin de la journée, les

écoles se vident à un rythme spectaculaire. Ce désir de fuite doit être ancré au plus profond de nous, les élèves. Même moi, qui aime l'école, je suis en proie à ce phénomène. Dès que la cloche sonne, il me faut sortir d'ici. En courant s'il le faut ! Il n'y a pas un élève qui va traîner dans un établissement scolaire après les heures de classe à moins d'y être obligé.

Quelle n'est pas ma surprise en franchissant les portes de me retrouver au sein d'une foule. Il tombe une pluie froide dont seul le mois de novembre a le secret. Malgré cela, quelques dizaines d'élèves s'exposent aux intempéries. Mais pourquoi ?

Margot, Charlotte et moi sommes trop petites pour voir ce qui se passe devant. Elliot, lui, dépasse tout le monde d'une bonne tête.

– Je sais pas trop. Je vois un camion dans le débarcadère, nous dit-il.

– Allez, mesdemoiselles, avancez. Vous aussi, monsieur Morin, fait le directeur en nous incitant à traverser la foule.

Pendant une seconde, je me suis imaginé que cet attroupement était dû à un accident. Genre que le camion avait percuté notre taxi dans le stationnement de l'école. Ce qui aurait été juste trop classique comme coup de théâtre. Parce que, quand on ne sabote pas notre vie avec un acte manqué, le destin s'en occupe pour nous (pas que je croie à ce genre de sornettes).

En voyant ce qui nous attend, j'ai envie de donner une claque sur le bras d'Elliot, mais il est un peu trop

loin. Ça aurait l'air louche que je me déplace autant pour le frapper.

OK. C'est vrai, techniquement, c'est un camion. Mais c'est plutôt réducteur. C'est un peu comme dire que les couleurs limonade, saumon, pêche, gomme balloune, fuchsia, magenta, melon d'eau, corail, amarante, cerise, rouge, fraise, carmin, bois de rose, lavande, prune et aubergine, c'est du rose.

Faut pas trop en demander à Elliot, à ce que je vois.

Le « camion » est en fait une limousine Lincoln Navigator étirée. Un monstre parmi les monstres ! Surtout avec ce fini noir mat. C'est le genre de voiture dans laquelle roule le président des États-Unis – je doute cependant que notre véhicule soit blindé et muni de vitres pare-balles.

En nous voyant arriver, un homme vêtu d'un complet noir déploie un parapluie qu'il utilise pour nous protéger de la pluie et nous ouvre la portière de la voiture.

Ouais, ben, KPS ne fait pas les choses à moitié. Quand un studio dit qu'il va aller vous chercher à l'école, toi pis ta gang, c'est loin de passer inaperçu. En embarquant dans la voiture, j'aperçois Sarah-Jade parmi les élèves. Nos regards se croisent. Même si elle se retient, je sais qu'elle est folle d'envie. De rage, même.

Ça ne fait pas cinq minutes qu'on est à bord qu'Elliot se met à fouiner. Charlotte a beau lui dire de se contrôler, il ouvre tous les panneaux accessibles à la recherche de secrets. Il trouve un miniréfrigérateur

rempli de bouteilles d'eau importées, de jus biologiques aux noms imprononçables, de boissons énergétiques et de thés raffinés.

– C'est pas une des marques préférées de Kanye, ça ? dit-il.

– Pensez-vous que c'est la voiture personnelle de Lemieux ? demande Margot.

– *Oh, nice !* Tu penses que ça va le déranger si je lui pique une bouteille ? me demande-t-il.

Sans attendre ma réponse, il empoigne une boisson énergie et la lance à Margot, me tend une bouteille d'eau et offre un thé à Charlotte.

– Je bois pas de thé, fait sèchement Charlotte. Pis remets tout ça dans le frigo. On nous reconduit chez KPS, on n'est pas là pour faire la fête.

À contrecœur, Elliot s'exécute et se laisse mollement tomber dans l'un des sièges.

L'habitable sent le cuir véritable, pas la cuvette *cheap*. Les vitres teintées nous donnent l'impression d'être complètement isolés du trafic. C'est à peine si on entend le ronronnement du moteur lorsque le véhicule accélère.

– Je me demande combien ça consomme de litres aux cent kilomètres... pense Elliot à voix haute.

Je demande aux filles ce à quoi elles s'attendent de ce rendez-vous, mais tout comme moi, elles nagent en plein mystère. On s'entend qu'on va discuter de la proposition de KPS à propos d'une participation au tournoi de Séoul, mais même Charlotte, qui a fait des recherches sur ce genre d'entente, n'est pas en mesure

de nous donner un ordre de grandeur. C'est hautement confidentiel.

Soudain, un écran plat dissimulé à l'autre bout de la limousine s'allume. Trois postes s'y affichent en même temps : une chaîne de nouvelles en continu, le compte Twitch d'un joueur, le canal météo, le quatrième quart de l'écran reste noir. De la musique se met à jouer à tue-tête dans les haut-parleurs, les fenêtres s'abaissent et le toit ouvrant... s'ouvre, laissant entrer la pluie glaciale.

– Argh ! Elliot !!! crie Charlotte.

Elliot pèse sur tous les boutons de la manette qu'il tient dans sa main. Après une demi-douzaine de tentatives infructueuses, il réussit à éteindre la télévision et le système de son. Les fenêtres et le toit se referment aussi. Les yeux piteux, il murmure :

– Désolé...

La fenêtre à l'avant du véhicule nous séparant du chauffeur s'abaisse.

– Tout va bien, derrière ? demande l'homme. J'ai cru entendre un cri.

– Personne de mort... pour l'instant, répond Charlotte.

C'est à croire qu'elle sort de la douche tant elle s'est fait arroser.

– C'est très gentil d'être venu nous chercher, dit Margot.

– Je ne fais que mon travail, mademoiselle.

– Dites... C'est pas un peu gros comme véhicule ? que je demande.

Après tout, nous ne sommes que quatre. En se forçant un peu, je crois qu'une équipe de hockey au complet pourrait y entrer.

– Pas la peine de répondre, mon brave, fait Elliot sur un ton pompeux. Ce char convient parfaitement à nos besoins. Vous savez combien il consomme aux cent kilomètres ?

C'est fou comme Elliot et Charlotte me font penser à Sam et moi. Dans le genre de relation qu'ils entretiennent, je veux dire. Ils ont une grande complicité et passent tout leur temps ensemble, exactement comme mon meilleur ami et moi avant mon déracinement. À bien y penser, ils sont vraiment toujours ensemble. Sans exclure Margot, c'est comme s'ils se privilégiaient l'un l'autre depuis quelques jours. Ça doit être normal dans un groupe d'amis. Les affinités doivent bouger d'une semaine à l'autre. On est tous meilleurs amis, mais certains le sont parfois un peu plus.

Tout ça, c'est nouveau pour moi. J'étais habituée à un groupe de... deux. Une sorte de relation exclusive entre meilleurs amis. Peu importe qui pouvait s'ajouter, les liens entre Sam et moi étaient toujours les plus forts. Je ne crois pas que cela va changer, même s'il sort avec Daphnée. Une blonde n'est pas plus importante qu'une meilleure amie, quand même.

Enfin, la voiture s'arrête devant le siège social de KPS. Entrer dans le centre-ville en fin d'après-midi n'est vraiment pas de tout repos.

– Ça aurait été plus rapide en métro, fait Margot.

– Surtout moins humide, ajoute Charlotte.

– Vous voulez rire ? Je n’aurais pas manqué ça pour tout l’or du monde ! déclare Elliot, triomphant, en sortant du paquebot.

Nous nous dépêchons d’entrer dans l’antre de KPS, ce lieu mythique où a été créée et programmée *La Ligue des mercenaires*. Je fais une dizaine de pas dans le lobby et m’arrête, impressionnée.

L’immeuble d’une douzaine d’étages est entièrement vitré. Le lobby est gigantesque. On dirait une bulle de verre. À part pour les fenêtres, presque tout est blanc : les murs, les meubles, le plancher. Un blanc si lustré qu’on y aperçoit nos reflets. Chaque surface est propre et lisse et nous donne l’impression de nous trouver dans un palais des glaces – impression augmentée par la présence de milliers de lumières LED. Un puits central allant du rez-de-chaussée jusqu’au toit permet de voir l’ensemble des étages d’un seul regard.

Je me sens comme dans un rêve. Cet environnement me fait penser à un centre futuriste *hi-tech* ou au repaire dystopique d’un super-vilain, comme si j’avais embarqué dans une machine à voyager dans le temps et que l’on m’avait transportée deux siècles dans le futur.

Je sens que je vais ressortir d’ici grandie, d’une manière ou d’une autre. Ou que l’on va me révéler un secret !

Je ne peux m’empêcher de déclarer :

– Cet endroit est magnifique !

– Merci, me répond une voix féminine au travers de la pièce.

Une jeune femme traverse le lobby pour nous accueillir. Elle porte un tailleur couleur crème et un chemisier noir. Ses lunettes ont une monture quasi transparente accentuant ses yeux, et ses cheveux noirs sont noués en une tresse qui descend sur le côté gauche de sa tête. Chacun de ses pas claque sur le plancher. Elle a beau chausser des talons hauts, elle est aussi gracieuse qu'une ballerine du Bolchoï. L'apparence de cette femme est tellement sans défauts qu'on a l'impression d'être devant une androïde, pas une humaine.

Même si j'y mettais toute mon énergie, je ne serais jamais capable d'enfiler ce genre de souliers, encore moins de marcher sans me casser les deux chevilles.

Avec mes jeans prédéchirés et mes Converse usés, je détonne passablement. Cette femme me donne des complexes. J'aurais peut-être dû m'habiller plus chic.

– Bonjour et bienvenue. Je me nomme Marion Delanoy.

Lorsqu'elle sourit, toute la sévérité de son visage s'efface. Elle poursuit :

– Je suis heureuse que vous sachiez apprécier notre quartier général. Monsieur Lemieux en est très fier. C'est le premier immeuble de la ville qui est totalement indépendant énergétiquement. Un système géothermique régularise la température et des panneaux solaires ultra-performants intégrés à chacune des fenêtres fournissent l'électricité dont ont

besoin nos systèmes informatiques. Nous avons aussi des éoliennes sur le toit, que nous pouvons déployer en cas de nécessité. L'an dernier, l'immeuble a même dégagé un bénéfice énergétique que nous avons revendu pour une coquette somme – somme que nous avons ensuite versée à la Fondation Patrick Lemieux pour l'enfance.

– Que faites-vous pour refroidir tous les serveurs ? que je demande un peu trop subitement.

– Monsieur Lemieux souhaitait faire installer un système sous les fondations de l'édifice, qui aurait fourni toute l'énergie nécessaire à la climatisation, mais il semble que les conseillers municipaux deviennent rapidement nerveux lorsqu'ils entendent les mots « réacteur » et « nucléaire » dans la même phrase, dit-elle en nous guidant vers la réception.

Je n'arrive pas à déterminer si elle est sérieuse ou si c'est une blague. Un réacteur nucléaire... en plein cœur de la ville ? Naaaaaan. Elle doit blaguer. Je suis certaine qu'elle se moque de moi.

À mon ancienne école, on disait chaque année aux nouveaux qu'il y avait une piscine creusée sur le toit. Et chaque fois, il y en avait pour aller vérifier si c'était vrai.

– Les serveurs sont situés dans un lieu tenu secret, précise-t-elle en me faisant un clin d'œil. Où il fait naturellement très froid.

Le gardien de sécurité nous fait signer un registre électronique et nous remet à chacun un badge de visiteur, que nous accrochons chacun à nos vêtements.

– Ce badge contient une puce, nous indique Marion Delanoy. Il vous donnera accès à certaines zones, mais vous empêchera de vous aventurer dans des secteurs plus restreints. Assurez-vous de le porter en tout temps. Les agents de sécurité peuvent parfois être un peu paranoïaques.

Nous embarquons dans un ascenseur cylindrique vitré.

– Le domaine du jeu vidéo est extrêmement compétitif et l’espionnage industriel fait partie des défis avec lesquels nous devons composer, poursuit notre hôte. Sans aucun doute, certains de nos concurrents voudraient mettre la main sur notre plan directeur, nos lignes de code, voire carrément nous dérober l’intelligence artificielle qui a fait notre renommée et notre succès.

– Vous avez déjà été victimes d’espionnage par le passé ?

– Je ne suis pas en mesure de divulguer cette information, répond-elle.

Ça, c’est une réponse style CIA qui veut dire oui. Parce que si elle répondait non, cela impliquerait qu’ils n’ont jamais réussi à attraper d’espion (et que le studio se serait fait voler de l’information). Elle-même a dit que c’était un de leurs défis !

Tout comme le quartier général de KPS, l’ascenseur n’est que parois de verre. J’entre la dernière et me place directement devant la porte. Comme ça, j’aurai un peu moins le vertige. Margot, elle, s’étampe

le front contre la baie vitrée pour tout embrasser de la vue.

– Trop *cool* ! lâche-t-elle quand l'ascenseur prend son envol.

Non, pas *cool* du tout. Je ferme les yeux et prie pour ne pas faire pipi dans ma culotte. Lorsque nous nous immobilisons, j'ouvre les yeux sur le vide. Je tente de ravalier, mais toute la salive a disparu de ma bouche. Il n'y a qu'une mi-nus-cu-le paroi vitrée pour m'empêcher de tomber.

Soudainement, j'ai la tête qui tourne. Je suis incapable de bouger.

– Ça va, Laurianne ? me demande Charlotte.

Les mots restent coincés dans ma gorge, forment une boule qui m'étouffe. En faisant rapidement osciller ma tête de gauche à droite, j'arrive à faire comprendre que non, ça ne va pas du tout. J'ai peur. Celle-ci me paralyse totalement.

Madame Delanoy se rend compte de ma frayeur.

– Tu souffres de vertige ? Je suis désolée, j'aurais dû t'avertir, s'excuse-t-elle en m'entraînant par le bras. L'ascenseur tourne sur lui-même en se déplaçant. C'est une idée de monsieur Lemieux. Il a été conçu ainsi pour que les employés prennent conscience de l'environnement qui les entoure. Cela les force à sortir de leur bulle, à comprendre qu'ils font partie d'un tout, d'une famille.

Marcher au milieu d'un couloir me permet de reprendre mes sens peu à peu. Je déteste avoir le vertige. Ce sont des installations hyper sécuritaires,

il n'y a rien qui peut m'arriver, je le sais, et pourtant, chaque fois, une terreur irrationnelle s'empare de moi. C'est décidé : je prendrai les escaliers de secours pour redescendre.

– Est-ce qu'on va rencontrer Kilpatrick ? demande Elliot.

Il fait comme s'ils étaient copains-copains parce qu'il a joué dix secondes avec son idole. Tout le monde sait qu'en réalité, l'avatar de Lemieux est très brièvement apparu sur le serveur. Marion Delanoy, qui doit le côtoyer au quotidien, n'a probablement même pas cette familiarité avec son grand patron.

– Malheureusement, monsieur Lemieux ne pourra se joindre à vous. Il souhaitait vous rencontrer en personne pour vous féliciter, mais une affaire de dernière minute l'a forcé à se déplacer à l'étranger.

Marion, qui demande à ce que nous l'appelions par son prénom (pourquoi tous les adultes que nous rencontrons insistent toujours pour que nous les tutoyions ?), nous guide dans une salle de conférence où nous attendent deux hommes : maître Wachowski, un avocat à la tête blanche et à la poigne chaleureuse, ainsi que Maxime Peterson, un jeune homme début vingtaine, qui ne daigne même pas lever le nez de son téléphone surdimensionné pour nous saluer. Marion soupire en voyant qu'il a les pieds sur la table.

L'avocat nous explique que des représentants de KPS rencontrent en ce moment nos parents dans une autre pièce. Une copie de notre contrat leur est remise et ils peuvent poser toutes les questions qu'ils veulent.

Notre avocat prend tout de même quelques minutes pour nous résumer le contenu de cette offre :

– En gros, dit-il, le studio s'occupe de tout : transport, hôtel, nourriture, etc. De plus, un montant forfaitaire vous sera versé pour vos dépenses personnelles. Vous pourrez vous gâter un peu, si vous le désirez.

– Wow ! Pour vrai ? Génial ! nous exclamons-nous.

Ce que KPS nous offre est bien plus généreux que je ne l'avais imaginé.

– Et on peut garder le nom de notre équipe ? demande Charlotte.

Cette fois, c'est Marion qui répond.

– Bien sûr ! D'abord et avant tout, vous formez la Guilde des *noobs*. Mais on a pensé ajouter quelques petits détails...

– Qu'est-ce que vous voulez dire ? fait Elliot.

Marion affiche un sourire espiègle, comme si elle attendait ce moment depuis longtemps.

– Laissez-moi vous montrer.

Chapitre 3-14

Marion nous précède dans une autre salle dans laquelle une immense toile blanche a été déroulée. Plusieurs trépieds supportant des projecteurs sont installés devant et lui font face. Ignorant l'équipement, elle désigne plutôt une table où quatre piles de vêtements similaires sont disposées.

– Voici vos uniformes ! nous annonce-t-elle fièrement.

Il y a des t-shirts, des casquettes, des bandeaux, des vestes et même des pantalons ! Tous arborent le célèbre logo du studio, qui est identifiable entre mille.

Marion prend un premier t-shirt, le déplie et le tend à Margot. Au dos se trouve le nom de son avatar imprimé en caractères gras. Nos t-shirts ont tous été personnalisés, comme si nous étions des joueurs de hockey ou de football.

Puis, ça me frappe : depuis toujours, nous jouons par plaisir, pour nous amuser. L'enjeu est rarement important ; mais pour KPS et pour les spectateurs qui nous verront jouer à Séoul ou via internet, nous représenterons un nom, nous serons une équipe. Nous serons des athlètes. Des e-athlètes !

Et les uniformes ne sont même pas le clou de la rencontre ! Après nous avoir invités à les revêtir, Marion nous présente aux personnes qui sont avec nous dans la salle.

Il y a d'abord le coiffeur, Frédéric, un noir à la carrure de *bouncer* – il doit dépasser Elliot d'une bonne tête –, qui est vêtu d'un complet argenté absolument dément. On dirait une boule de disco ! Sa chemise de soie est savamment déboutonnée et ajustée pour accentuer ses pectoraux. Il tient une paire de ciseaux dorés dans sa main droite et la fait tournoyer de temps en temps. Après que la présentation de Marion, il lance :

– Charlotte ! J'adooooooooore cette couleur sur toi. C'est de toute beauté ! Qui a conçu cette merveille ?

– C'est moi, répond Charlotte, un peu gênée.

– Ouh ! *Baby, you are a goddess !* Viens ici et donne-m'en cinq !

Marion nous présente ensuite la maquilleuse, Camille, qui est plus discrète que son collègue. À tour de rôle, nous passons dans son fauteuil. En quelques minutes, elle nous prépare pour la séance de photos, accentuant certains traits, redonnant un peu de couleur à nos teints pâles, mettant un peu d'ombre sur nos paupières.

– De quoi ai-je l'air ? nous demande Elliot en pressant ses lèvres ensemble, sur lesquelles Camille vient d'appliquer un peu de *gloss*.

Elliot aime se faire pomponner. Il ne se fait pas prier lorsque Frédéric l'invite à passer sous ses ciseaux.

– *Oh myyyy !* murmure le coiffeur.

S'il s'était contenté de passer un fer plat dans les cheveux de Margot et d'ajouter quelques boudins dans la chevelure de Charlotte, Frédéric sort l'artillerie

lourde pour notre ami : il donne des coups de ciseaux, vaporise de l'eau sur sa chevelure, déploie brosse et séchoir, pour finir avec une pâte coiffante qui doit bien valoir la peau des fesses, à en juger la quantité infinitésimale qu'il utilise.

- Tu ne penses pas que c'est un peu... *too much* ?
l'interroge Elliot, adoptant le ton de Frédéric.

- Es-tu en train de juger mon travail, *bro* ?

- Non... c'est simplement que...

- Plus un mot ! ordonne Frédéric.

- ... je ne...

- Pshhh ! fait le coiffeur.

- ... suis pas habitué.

- Fais-moi confiance, jeune homme. Tu as l'air *marvelous*, déclare-t-il. Tout le monde va tomber en amour avec toi ! Les filles, les garçons. Hummm... ce que je donnerais pour avoir quinze ans de moins ! dit-il en s'éloignant de son œuvre.

Elliot nous fixe avec des yeux de merlan frit, en ne sachant trop comment réagir.

Charlotte, Margot et moi avons toutes trois une expression hébétée devant le nouveau look de notre compagnon. Depuis que je le connais, Elliot a une non-coupe de cheveux, le genre qui se faufile sans peine au travers des modes. Il ne sort jamais du lot. Or, avec ce que Frédéric vient de lui faire subir comme transformation, il a une tête de *badboy* intello génialement décoiffée.

Définitivement un 8,5 !

Enfin, nous passons devant la caméra de Marie-Ève, la photographe. Au rythme où l'objectif de son appareil s'ouvre et se referme, elle aura des téraoctets d'images à choisir et à traiter !

Je déteste qu'on me prenne en photo. Mille fois plus lorsque je suis consciente qu'un objectif est pointé sur moi. Il n'y a pas de photo moins naturelle. Et avec tout cet équipement installé devant nous, je l'avoue, je suis intimidée.

Nous n'avions aucune idée de ce qui nous attendait.

Marion nous explique qu'elle préfère toujours organiser des séances de photos à l'improviste, pour que le sujet n'ait pas trop le temps de stresser. Je suis loin d'être certaine que la manœuvre ait fonctionné dans mon cas.

Qui plus est, je n'aime pas mon sourire, qui me paraît toujours forcé et nul. Marie-Ève a beau m'inviter à sourire, je préfère adopter une expression sévère et sérieuse. On ne nous envoie pas à l'autre bout du monde pour nos beaux yeux, mais pour gagner. Je suis une guerrière, une amazone, je suis...

– Buuuuuuuurp !

Nous fixons tous Margot, qui tient une canette de boisson gazeuse dans la main. Elle vient de lâcher un rot absolument dément ! Étonnée par sa propre puissance, elle pointe un doigt vers Elliot et dit :

– Franchement, Elliott !

– Heille ! C'est même pas moi !

Tout le monde s'esclaffe. La photographe en profite pour saisir quelques clichés pendant qu'un fou rire me contamine.

Nous avons juste le temps de prendre une photo de groupe (ou douze mille) avant que Maxime, le gars qui était dans la salle de conférence avec l'avocat, ne débarque dans la pièce et n'interrompe la séance.

– Le party est terminé, *guys* ! C'est l'heure de se mettre au travail, dit-il en tapant dans ses mains.

Son arrivée jette une douche froide sur la bonne humeur de Marion, qui se renfrogne.

– Maxime Peterson va s'occuper de votre entraînement, dit-elle. Chacune de nos équipes a un *coach* dédié. Il sera aussi votre principal contact avec le studio. S'il y a quoi que ce soit, si vous avez des questions, c'est par lui que vous passerez.

C'est clair que Marion ne le porte pas dans son cœur. Moi non plus. Arrogant et hautain, Maxime m'est aussitôt antipathique. Tantôt, il nous ignorait, et là, on devrait le suivre comme des chiens de poche ? Pffff. Pour qui il se prend, lui ?

– Plus vite, plus vite ! lance Maxime en nous entraînant dans un long couloir.

Nous longeons le puits. Comme tout est vitré, il nous est possible d'espionner les départements de l'autre côté de l'immeuble. Plusieurs personnes travaillent encore malgré l'heure tardive. Plongés dans une lueur bleutée, les locaux inoccupés sont facilement identifiables.

– Je ne sais pas comment vous avez fait pour supporter Miss Parfaite aussi longtemps. Elle me tombe sur les nerfs, elle ! dit Maxime en glissant son badge sur une plaque noire.

Leur aversion est donc mutuelle.

Un déclic se fait entendre, la porte se déverrouille. Une fois à l'intérieur, un système de vérification automatisée détecte notre présence :

– Personnel non autorisé dans une zone restreinte, dit une voix robotique féminine à l'interphone.

Avant qu'elle puisse poursuivre, Maxime l'interrompt :

– Annulation de l'alerte, code de sécurité delta, maestro, zéro, huit, huit, quatre.

Wow. Il est arrogant même quand il s'adresse à un ordinateur. Faut le faire !

– Mes amis m'appellent Max. Mais vous pouvez m'appeler Maxime.

C'est une blague ? Ça ne semble pas le déranger d'être le seul à la rire.

Je décoche un regard interrogateur à mes amis. Ils sont tout aussi perdus que moi. Qu'est-ce que ce gars-là fait ici ?

Maxime déblatère et s'écoute parler bien plus qu'il ne s'adresse à nous. Dans sa tête, il a un plan pour nous mettre sur la carte, pour faire de nous de vraies vedettes. « Rien de moins que des stars ! » dit-il avec des étoiles dans les yeux. Nous sommes supposés travailler main dans la main pour polir notre image et nos stratégies de jeu. Le département des relations

publiques a déjà été avisé qu'il agira aussi à titre de directeur créatif et de gérant, et que lui seul aura le dernier mot sur chacune des publications de nos réseaux sociaux.

- Vous allez être plus populaires que les Kardashian, que Dan Bilzerian, que PewDiePie !

Puis, il se met à enligner les clichés sportifs : l'entraînement commence dès maintenant, oubliez tout ce que vous savez, tout se joue entre les deux oreilles, bla-bla-bla.

- Maintenant ! J'ai besoin de vous voir jouer pour pouvoir vous reconstruire à neuf.

Nous arrivons dans un local où KPS teste ses jeux. Une dizaine de stations sont installées. Selon Maxime, ce sont les machines les plus performantes sur lesquelles nos doigts auront l'occasion de jouer. Pour une fois, je suis encline à le croire.

Nous prenons place côte à côte tandis qu'il s'installe à un poste de contrôle au fond de la salle. De cette façon, il peut voir ce qui se passe avec chacun de nos avatars. Sur un dernier écran est affichée une vue d'ensemble de la zone de combat. Il peut se promener à vol d'oiseau dans celle-ci pour garder un œil sur les mouvements de l'équipe ou ceux de nos ennemis.

Je me connecte aux serveurs de la *Ligue* et retrouve Stargrrrl. Lorsque la partie s'engage, un classique contre-la-montre pour prendre le contrôle d'une position, je vois Maxime poser ses pieds sur la table devant lui et sortir son téléphone. Je soupire.

Ce gars-là est une vraie *joke*.

C'est à peine s'il lève les yeux de son cell pendant les trois minutes que dure la partie. Nous l'emportons haut la main contre l'intelligence artificielle de KPS.

– Mouais... fait-il. Pas mal. Je vais augmenter la difficulté. On va voir ce que vous avez dans le ventre.

Cette fois-ci, il nous faut défendre un objectif en mouvement. En quelques secondes, j'organise l'équipe. Tout le monde prend sa position et la défend bien. Pas une seule fois l'ordinateur ne parvient à nous défaire. Pourtant...

– C'était bordélique, dit Maxime platement. Margot, *man*, à quoi tu penses ?

– Qu'est-ce que tu veux dire ? demande-t-elle.

– Sérieux ? T'as pas d'idée ?

Il soupire.

Bien sûr, le match était serré. Bien sûr, on a parfois perdu un peu de terrain, mais on s'est regroupés et on a quand même repoussé l'ennemi. C'était ça la mission, non ? Avant que je puisse lui demander de s'expliquer, Maxime lance un nouveau match.

– Encore !

On dirait qu'il joue un rôle. Qu'il se prend pour Morpheus ou monsieur Miyagi, genre.

OK, bonhomme : à mon tour de jouer. Un coup d'œil rapide m'assure qu'il a toujours les yeux rivés sur son téléphone intelligent. Je réduis un peu la taille de la fenêtre de jeu et ouvre un fureteur. Rapidement, pour qu'il ne remarque pas que mon attention est divisée, je cherche, trouve et *hacke* tous ses comptes de réseaux sociaux.

Maxime bâille bruyamment.

On l'ennuie, ou quoi ?

Je glane rapidement ses publications. Rien d'intéressant, banalités, des photos et des vidéos que tout le monde a déjà partagées. Ça ne ressemble pas au fil d'un gamer, ni même d'un producteur de contenu viral. Et il dit vouloir nous mettre sur la carte ? Les photos de profil de ses comptes me confirment que j'ai affaire à la bonne personne, mais ses *likes* et partages m'indiquent que ce gars-là est une arnaque.

Stargrrrl se fait tuer et réapparaît aussitôt.

- Eh bien, ça, c'était un *move* de con !

- Va chier ! que je réplique.

- Quoi ? fait-il, relevant enfin la tête de son téléphone.

Peut-être qu'il me manque une info. Peut-être qu'il y a quelque chose de formidable dans ce gars-là et que, malgré sa présence merdique sur les réseaux sociaux, il va vraiment livrer la marchandise. Sinon, pourquoi Patrick Lemieux l'aurait-il engagé pour nous *coacher* ?

Ça prend tout mon petit change pour lui donner le bénéfice du doute. Je serre les dents et retourne mon attention vers la partie qui se déroule sur mon moniteur.

Pendant une bonne heure, il nous met dans des situations impossibles, mais nous nous en sortons la plupart du temps. Sur les vingt et une parties jouées, nous en remportons quinze. Une excellente moyenne au bâton, je trouve.

Maxime ne nous a pas félicités une seule fois. Par contre, il n'a pas manqué de souligner à gros traits les fois où on s'est fait battre.

– ... vraiment, quels joueurs de merde on m'a refilés, que je l'entends dire dans sa barbe. Je peux pas croire qu'ils ont gagné ! Foutus *noobs* de mes deux. On me fait perdre mon temps.

Je suis au bord de l'explosion. Ce n'est plus du petit change que ça prend pour me retenir, mais mon compte d'épargne au grand complet, ainsi que les REER de mon père.

Calme-toi, Laurie, et ravale. Si tu te fâches, tu peux dire adieu à la commandite et au tournoi en Corée. Pense à ce qui est vraiment important. Pense à tes amis.

OK. Je prends une grande inspiration. Ce Maxime n'est qu'une mouche dans mon pare-brise. Je dois être en mesure de mettre mon focus sur la route devant moi.

Dernière partie.

Notre mission, cette fois-ci : éliminer l'équipe ennemie. Facile... en temps normal. Mais ce n'est pas une équipe de quatre avatars que nous devons affronter – si ce n'était que ça, nous aurions été victorieux en moins d'une minute. C'est toute une armée que Maxime a programmée contre nous !

Dès qu'on tire un mercenaire, il en apparaît trois nouveaux. C'est à peine si nous avons le temps de recharger nos armes. Ces ennemis semblent sans peur. Même si leur camp subit un massacre, ils courent en

direction de nos avatars. Aussi virtuelle soit-elle, la mort n'existe pas pour eux.

Il y a de l'action comme jamais ! Tout ce que j'entends, c'est le son des détonations des armes. Ça pétarade de partout. Les balles sifflent. Les murs explosent sous les tirs.

Margot : Je perds du terrain ! J'ai besoin de renfort.

Charlotte : Tiens bon, je m'en viens !

Moi : Non, Charlotte. Reste où tu es. Elliot, va donner un coup de main à Margot ! Je m'occupe de ta position.

À ce rythme, il devient difficile de suivre le jeu. En un clin d'œil, tant de choses se produisent : des tirs nous frôlent, des ennemis tombent, des grenades que l'on évite ; nos mercenaires se déplacent, se cachent, prennent l'équipe adverse par surprise, retournent dans l'ombre. Nous bougeons comme des ninjas, rapides et invisibles.

Nous empoignons des mitrailleuses automatiques pour maximiser les dégâts, mais ce n'est pas assez : nos ennemis nous cernent dangereusement. À court de munitions, Stargrrrl se débarrasse de sa mitraillette et choisit un revolver. Mhoryn vide ses derniers chargeurs, tandis que Togram fait feu avec un pistolet mitrailleur Beretta 93A Ronin dans chaque main. Ce sont des pistolets automatiques ayant une capacité de vingt-quatre balles ! Margot fait des ravages dans les rangs ennemis.

À côté d'elle, ShanYiLi combat au corps-à-corps les avatars qui s'approchent de trop près. Armée de

deux matraques en acier qui tintent sur le crâne de nos ennemis, elle avance, perçant une brèche.

Ainsi à découvert, nos points de vie baissent dangereusement. Lorsque Togram court pour aller donner un coup de main à ShanYiLi, un des soldats ennemis la prend pour cible. Mhoryn et Stargrrrl sont trop éloignés pour réagir, et ShanYiLi se démène déjà avec trois soldats, frappant le premier d'un coup de pied au visage, se servant du second comme bouclier humain et finissant le dernier d'une série de coups de matraque.

Togram tombe sous les balles.

Un instant plus tard, un soldat plaque ShanYiLi dans le dos et l'envoie valser par terre. Trop occupée, je ne vois pas la suite du combat, mais elle est rapidement mise hors-jeu, elle aussi.

Mhoryn et Stargrrrl ont beau combattre dos à dos, frapper d'un côté, tirer de l'autre, assommer un mercenaire pour le désarmer, ceux-ci sont tout simplement trop nombreux.

– Je savais bien qu'il allait nous sortir un lapin de sa manche, nous dit Elliot en retirant ses écouteurs.

Cette partie était truquée. Je n'ai jamais vu un affrontement aussi disproportionné ! À deux, trois, voire cinq contre un, on en serait sortis gagnants. J'en suis sûre. Mais ça ? Ce n'était pas du jeu ! Le match n'était pas encore commencé que nous étions assurés de le perdre.

– Des amateurs... maugrée Maxime. Toi, la jaune, ça ne te tentait pas de couvrir Margot ? Ben non, au lieu

de ça, tu vas te planter au milieu des soldats comme une sauvage !

Quoi ? OK. Tournoi ou pas, il vient de franchir la ligne. On explose tous en même temps, manifestant notre indignation.

– Pardon ? Quoi ?

– Je lui ai demandé, reprend Maxime, pourquoi elle n'est pas restée en arrière pour couvrir l'autre idiot qui s'est fait descendre comme une débile.

– Eille ! Parle-lui pas comme ça ! s'insurge Elliot.

– Je vais lui parler comme ça me tente ! À cause d'elle...

Je ne le laisse pas finir sa phrase.

– Tu nous insultes, tu nous traites de tous les noms, pis j'imagine qu'il faudrait se mettre à genoux et te remercier ? C'était truqué, ton match. Toute la soirée, tu nous as mis en désavantage.

– La petite fille trouvait ça trop dur ? fait-il avec une voix d'enfant. Veux-tu que je becque bobo ?

– Ton test à la Kobayashi Maru visait juste à nous écraser, à nous humilier. La vérité, c'est que tu n'y connais rien. Tu essaies de camoufler ton incompétence par une attitude de merde.

– Je pourrais te battre dans mon sommeil ! me crie-t-il, postillonnant sur ses moniteurs.

– Ouais. J'aimerais bien te voir essayer. On n'a plus rien à faire ici.

En me levant, je renverse ma chaise, mais ne me donne même pas la peine de la replacer sur ses roulettes.

– Rassois-toi ou... ou... je te débarque de l'équipe !
gueule Maxime.

Il peut bien me débarquer de toutes les équipes
qu'il veut, la vérité, c'est que c'est lui qui n'a plus
d'équipe à entraîner.

Chapitre 3-15

Pire. Journée. *EVER* !

Notre rêve de voir Séoul vient probablement de partir en fumée. Au revoir Corée, au revoir tournoi de la *Ligue*, au revoir contrat de commandite avec KPS.

Dire que nous sommes déçus est un euphémisme.

Le seul souvenir qu'il nous restera de cette aventure est ce t-shirt KPS que nous avons encore sur le dos en sortant de leur Q.G.

Comme Marion, l'adjointe si sympathique aux yeux de personnage de manga, était introuvable, nous avons simplement récupéré nos affaires et avons quitté KPS, le visage encore tout maquillé. Un taxi nous a ramenés chez nous : pas question d'embarquer dans leur immense voiture, cette fois. KPS nous aurait offert un hélicoptère que nous aurions refusé. Pendant le trajet, pour faire semblant de ne pas être affectée, j'ai ravalé mes larmes.

Tout a été ruiné à cause de cet imbécile de Maxime !
Un vrai con à la puissance mille !

De retour à l'appartement, je m'enferme dans ma chambre sans dire un mot à mon père, qui ne comprend pas trop ce qui vient d'arriver. Impossible de retenir mes larmes plus longtemps ; celles-ci se mettent à couler sur mes joues. J'arrache ce t-shirt maudit et le jette en boule au fond de mon garde-robe.

Bon débarras !

Mon ordi me donne la nausée. Je n'ai pas envie de jouer à quoi que ce soit, surtout pas à la *Ligue* – si je ne me retenais pas, je désinstallerais ce jeu de mon ordi –, pas envie de regarder un épisode d'une série, de lire. Rien.

J'enfile mon pyjama et me faufile sous les couvertures. Pendant quelques minutes, je fixe le mur et sanglote. Trop paresseuse pour m'étirer le bras, je m'essuie les yeux et me mouche dans mes draps.

Yark ! C'était peut-être pas une si bonne idée que ça. Je vais devoir les mettre au lavage demain.

Je glisse mon bras entre le mur et le matelas. Cachée dans le coin, là où personne ne peut la voir, se trouve une photo, un portrait de ma mère. Le papier est abîmé, froissé par l'usure et les becs que je lui donne tous les soirs avant de m'endormir.

Je ne sais pas pourquoi je garde cette image si secrète. Il n'y a pas à en avoir honte. Je n'ai pas honte. Bien que j'aie une tonne de photos d'elle dans mon ordi, j'ai un attachement particulier à celle-ci, à ce bout de papier. C'est impossible à expliquer. C'est mon trésor à moi. À moi seule. Mon précieux. De garder cette image loin des yeux étrangers, c'est comme si ça la protégeait.

À la vue du visage souriant de maman, un sanglot me traverse la gorge.

Elle me manque tellement !

– Salut...

C'est à peine audible, moins bruyant qu'un chuchotement, à peine un souffle. Le ton qu'on adopte pour

une conversation secrète. Comme ça, je sais que ma voix ne traversera pas le mur de ma chambre, et que même si la NSA me surveille et qu'elle a activé le micro sur mon téléphone ou celui qui est intégré à la caméra web de mon ordinateur depuis un de leurs bureaux secrets, ni mon père ni les services de renseignements américains n'entendront ce que je lui dis. Ce que je murmure ici, c'est entre elle et moi et personne d'autre :

– Tu sais pourquoi ma vie est si poche, maman ?

Je ne suis pas folle. Ce n'est qu'une photo. Je ne m'attends pas à ce que cette image s'anime et me réconforte, comme elles le font dans *Harry Potter*. Mais parfois... parfois, j'aimerais bien que ce soit le cas. Ce serait moins douloureux.

Je tiens la photo collée contre mon cœur quand une alerte résonne dans le haut-parleur de mon ordi.

Même si je ne l'utilise pas, il y a toujours un programme qui roule sur cet ordi. Bien sûr, je dois lui accorder quelques heures de pause par jour pour ne pas brûler ses microprocesseurs, mais, souvent, il est allumé pendant la nuit. Je n'ai même plus conscience du ronronnement du ventilateur.

Présentement, une partie du processeur analyse des signaux en provenance des étoiles pour y détecter la présence de technologie extraterrestre. On dirait de la science-fiction, mais ce n'est que ma modeste contribution au programme SETI. Honnêtement, même si c'était la NASA qui venait de m'envoyer un message pour me dire que mon ordi venait de

découvrir une civilisation autour de KIC 8462852, je n'en aurais rien à cirer.

Ding !

Cette fois, c'est mon cell.

Je soupire lourdement.

C'est pas possible ! Je ne peux pas avoir un moment à moi toute seule ?

La clochette de mon téléphone tinte à nouveau. Sans même regarder qui me texte, je l'éteins. De toute façon, c'est sûrement Sam. Je lui parlerai demain. Il comprendra.

Argh ! Après cette journée de merde, le comble, ce serait que Zach m'envoie des textos pour m'embêter.

C'est maintenant la sonnerie caractéristique de Skype qui se fait entendre !

Non, mais sérieusement ! Il n'y a pas moyen de pleurer en paix ? Ma patience est à bout. J'espère que c'est vraiment, vraiment important, parce que celui ou celle qui m'appelle va savoir ma façon de penser.

Je rabats mes draps et vais cliquer sur le bouton vert.

– Quoi ? que je fais à la caméra.

– Bonsoir, Laurianne.

Ce visage. Je dois dormir. Ouais. Je dors et je suis en train de rêver, parce qu'il y a exactement zéro virgule zéro chance pour que Patrick Lemieux m'appelle sur Skype. Stupéfaite, je cligne des yeux, me pince.

– Ça va ? Je t'attrape à un mauvais moment ?

Je maximise la grandeur de la fenêtre de la conversation. Je m'approche du moniteur afin de

m'assurer que ce n'est pas un truquage. L'homme m'observe sans bouger. Patrick Lemieux est assis dans ce qui semble être un jet privé. Une femme entre partiellement dans le cadre, lui remet une bouteille d'eau de la même marque que celles qu'a trouvées Elliot dans la Lincoln Navigator.

- Heu, oui... je veux dire, non. Heu... Bonsoir, monsieur Kilp... Lemieux.

Mon bafouillage le fait sourire.

- Appelle-moi Patrick, dit-il pour me mettre à l'aise. Marion vient de communiquer avec moi. Elle m'a raconté ce qui est arrivé, après avoir visionné l'enregistrement des caméras de surveillance du local des tests de jeux. Je tiens à t'assurer que Maxime ne sera plus un problème.

- Je suis désolée de vous dire ça, mais ça n'y changera rien. Personne dans l'équipe ne le veut comme *coach*.

- Je me suis mal exprimé : Maxime ne collabore plus avec KPS. Si j'avais supervisé son embauche... Enfin. Avec des si, on mettrait internet dans une clé USB, n'est-ce pas ? Bref, je tiens personnellement à m'excuser pour ce qui vous est arrivé. Et je te prierais de transmettre mes excuses aux autres membres de l'équipe.

- Il me semble que c'est moi qui devrais m'excuser.

- Ah bon ? Pourquoi ?

- Eh bien, pour vous avoir fait perdre votre temps. On est partis plutôt brusquement. Avec vos chandails

sur notre dos en plus. Je pourrais aller porter le mien cette semaine, genre après les cours.

Il n'y a plus une seule molécule d'oxygène dans mes poumons.

– Je refuse tes excuses, car j'aurais agi exactement comme vous dans cette situation. Ça aurait probablement été pire. J'étais plutôt impulsif, à ton âge. Entre nous, dit-il en s'approchant de la caméra, si j'avais été là, je lui aurais garroché ma manette par la tête. Mais ne le répète à personne. Mes avocats n'aiment pas quand je suis trop franc.

Sa réponse me soulage.

– C'était peut-être une erreur de vous assigner un *coach*. J'ai vu les enregistrements des pratiques : vous lui avez botté le cul, à mon intelligence artificielle !

Ces mots sont comme de la musique à mes oreilles. Personne ne va me croire quand je vais leur raconter cet échange totalement irréel. Elliot va tellement être jaloux !

– Si mon information est exacte, tu t'occupes déjà du volet entraînement. Je vais vous laisser trouver la personne qui sera votre...

– Chaperon ? que je dis un peu trop rapidement.

– Plutôt gardien, précise-t-il, un sourire en coin. Ou gérant, si tu préfères. Naturellement, elle doit être disponible pendant la compétition.

– Vous voulez... tu veux dire qu'elle viendrait avec nous en Corée ?

– C'est ce que les gérants d'équipe font, non ?

Je suis si surprise que je ne sais pas quoi répondre.

– Discutes-en avec ton équipe. Je t’ai envoyé les coordonnées de Marion par courriel. Tu lui feras part de votre décision.

– OK. D’accord. Merci, monsieur Lemieux.

– Une dernière chose : Zoé Ducharme donne une conférence demain soir. Si ça vous tente, je serais heureux de vous offrir des laissez-passer à toi et tes amis.

– C’est trop, je peux pas accepter.

– Sois pas ridicule, voyons. Marion va t’envoyer les détails demain matin.

Patrick (je ne peux pas croire que je suis en train de l’appeler par son prénom !) appuie sur un bouton et coupe son micro. Pendant quelques secondes, il discute avec une personne hors champ. Puis il réactive son micro :

– Laurianne, je dois y aller. J’ai un nouveau feu à éteindre. J’espère qu’on se reverra bientôt.

Avant même que j’aie pu le remercier un million de fois pour cette chance inouïe, il interrompt la communication. Je fixe mon écran, encore sous le choc.

Wow.

Woowow.

Wooooooooooooooooooooooooow !

C’est. Le. Meilleur. Jour. De. Toute. Ma. Vie !

Chapitre 3-16

Elliot ne me croit pas. En fait, il ne veut pas me croire, mais il sait que je dis la vérité. Et quand il en vient enfin à accepter la réalité, il n'en revient tout simplement pas. Un peu plus et il m'accompagnait dans les toilettes des filles pour avoir des détails sur notre conversation. À lui seul, il est plus gossant que tous les élèves gossants de la semaine dernière mis ensemble !

– Je suis à un degré de séparation de Patrick Lemieux.

Charlotte roule les yeux chaque fois qu'il dit ça. Si ça continue, ceux-ci vont rester coincés au plus profond de son crâne.

– Non mais, sérieux ! Et tu dis qu'il était dans son jet privé ?

– Je sais pas si c'était « son » jet privé, mais ça avait l'air d'« un » jet privé. C'était peut-être un autobus vraiment luxueux.

– Pfff ! Non. Impossible. Il y a juste les *losers* qui prennent l'autobus.

Margot, Charlotte et moi nous regardons, un peu insultées. Surtout que nous quatre *losers* sommes en ce moment même dans un autobus de la ville.

– Vous savez ce que je veux dire, dit-il un peu mal à l'aise, en balayant le sujet.

– Ouais ouais, fait Margot.

La conférence se tient dans une salle de théâtre d'un quartier huppé de la ville, plus à l'ouest. Je ne m'étais jamais doutée qu'il pouvait exister autant de disparités entre deux secteurs si proches l'un de l'autre.

Je pensais que ce serait enfin ma chance de prendre le métro, mais la ligne qu'on aurait dû prendre est en panne (encore), ce qui explique la quantité phénoménale de gens dans l'autobus.

Sérieusement, je commence à croire que je ne vais jamais embarquer dans ce métro. Après plus de deux mois passés en ville, je n'ai toujours pas aperçu l'ombre de l'enseigne d'une bouche de métro. C'est à croire que c'est une légende entretenue par les habitants de la métropole. Quelqu'un est arrivé avec cette idée de train souterrain et ça a fait rire tout le monde tant c'était ridicule. Et l'histoire était tellement drôle qu'on n'a pas pu s'empêcher de la raconter encore et encore. Un jour, on s'est dit que ce serait une bonne blague à faire aux gens des régions. Pareil avec les touristes qui viennent visiter la province, qui croient qu'on habite dans des igloos, qu'on se déplace avec des chiens de traîneaux tant il y a de la neige, et que l'hiver, on ferme tout simplement les villes parce qu'elles sont paralysées par des montagnes de glace et on se réfugie sous la terre, comme dans un roman de Jules Verne.

– La « ville souterraine », c'est pas juste un surnom, m'informe Charlotte. Avec le métro, on peut vraiment se promener d'un immeuble à l'autre sur plusieurs kilomètres sans avoir à mettre le nez dehors.

Vraiment ? Je dois sérieusement prendre le temps d'explorer cette ville !

Avec plus d'une heure à tuer avant le début de la conférence, nous nous arrêtons dans un resto. De l'extérieur, l'endroit a l'air miteux, mais faisant une confiance aveugle aux recommandations de Yelp quand vient le temps de trouver un resto, Margot insiste pour qu'on y mange.

Le décor est tout droit sorti de ce que les années 1980 ont produit de pire. On dirait qu'un filtre *vintage* vient de me tomber sur les yeux. Le serveur qui nous accueille a une barbe imposante, mais minutieusement peignée, ses moustaches sont relevées en guidon, il a les cheveux lichés vers l'arrière, les côtés de la tête rasés, une chemise à manches courtes ornées de fleurs, des lunettes à monture rose... et ses bras musclés sont tatoués des poignets jusqu'aux épaules.

Bien qu'il ne soit absolument pas mon genre (et beaucoup trop vieux !), je ne peux m'empêcher d'avoir les jambes qui flageolent.

Cette réaction de mon corps est absolument involontaire et un peu dérangement. Ça ne m'arrivait pas, avant... On dirait qu'on a activé un interrupteur dans mon dos à mon insu. *Weird*.

Le resto n'a que des burgers au menu (qu'on appelle ici « sandwiches chauds »), et il y en a plus de trente : certains avec des boulettes de pois chiches et du fromage halloumi grillé, d'autres servis avec un œuf miroir, et plusieurs avec des ingrédients dont nous ignorions l'existence.

Je me rabats sur une valeur sûre : le bacon.

Quelques minutes plus tard, le serveur m'apporte une bête : un énoorme burger garni de bacon, de bacon et d'encore plus de bacon (il ne peut jamais y avoir trop de bacon !), transpercé d'une brochette de bois tant il menacerait de s'effondrer sans. C'est Sam qui serait jaloux.

– Ça aurait été *cool* que Lemieux nous envoie son chauffeur, dit Elliot, qui avait retrouvé sa non-coupe de cheveux ce matin.

J'ai l'impression qu'il a tenté de reproduire le chef-d'œuvre de Frédéric, mais Elliot n'a ni ses produits ni son coup de peigne.

– KPS n'est pas un service de taxi, lui reproche Charlotte. Il n'a pas à nous traîner d'un bord et de l'autre de la ville. Mais... c'est vrai que ça aurait été vraiment chouette pareil ! ajoute-t-elle en lui lançant un clin d'œil.

Nous discutons aussi de qui pourrait être notre gérant. Nous nous doutons bien que nos parents voudront garder un œil sur leur progéniture, mais avant même que nous puissions passer leurs candidatures en revue, Charlotte lance :

– L'idéal, ce serait Guillaume.

Mais oui ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

– Tellement ! fait Elliot.

– Ben... Et La Grotte ? souligne Margot.

Merde. Elle a un point. Guillaume ne peut pas abandonner son magasin. Et je ne pense pas que la suggestion d'Elliot (« Eh, Guillaume, t'as l'air crevé.

Il me semble que tu aurais besoin de vacances. Ça te dirait de nous accompagner en Corée ? ») le pousse à fermer boutique. Va falloir dormir là-dessus et se creuser les méninges. Comme on n'a pas à fournir à KPS le nom de notre candidat tout de suite, ça nous laisse le temps de trouver une stratégie infaillible pour convaincre Guillaume.

Le théâtre est à deux ou trois coins de rue du resto. Plus nous nous rapprochons et plus il y a de gens sur le trottoir. Nous nous fauflons et passons à la table d'accréditation.

Patrick Lemieux n'a pas menti : nos noms se trouvent réellement sur la liste d'invités. La dame à la table nous remet à chacun un cordon auquel est attachée une énorme enveloppe de plastique dans laquelle a été glissée notre accréditation.

Avec ses cheveux couleur lavande, Zoé Ducharme est facilement reconnaissable. Avant de fonder sa propre boîte de production, la designer a travaillé avec les plus grands studios de jeux vidéo, qui se l'arrachaient. Elle détient des diplômes en ingénierie informatique et en design graphique de deux des plus prestigieuses universités du monde. À dix-sept ans, elle travaillait à Silicon Valley ; à vingt ans, elle était nommée vice-présidente d'une grosse compagnie américaine de jeux vidéo. Quelques années plus tard, elle est revenue en ville pour travailler avec KPS, entre autres choses. Elle est intelligente et a un talent artistique fou ! Elle diffuse ses œuvres régulièrement sur son blogue et elles sont juste trop belles. Je

donnerais n'importe quoi pour avoir une de ses toiles dans ma chambre. En plus, elle a un look d'enfer. Et elle n'a pas encore trente ans ! Elle est totalement mon idole.

Zoé vient nous saluer en souriant.

– Pat m'a *e mailée* pour m'avertir de votre éventuelle présence à la conférence. Je suis contente que vous ayez pu vous déplacer, nous dit-elle, un peu à court de souffle.

Zoé jette un coup d'œil à son téléphone et tape rapidement une réponse au texto qu'elle vient de recevoir.

– Désolée, c'est un peu la folie, ce soir. Vous devriez venir à mon studio, on serait plus confortables pour jaser.

Je me pince. Non, je ne rêve pas.

– On est en pédago ce vendredi, propose Margot.

– Super ! Vers dix heures, ça vous va ?

Elle s'excuse, nous serre la main et repart aussitôt saluer un couple qui vient d'entrer, avant même de confirmer le rendez-vous.

– Je ne vais plus jamais laver ma main droite, que je dis, en admiration.

Des lumières clignotantes rouges et bleues à l'extérieur du théâtre attirent notre attention. Deux policiers en uniforme entrent. Ils sont interceptés par un homme, probablement un des organisateurs de la soirée ou un responsable du théâtre, ainsi que par Zoé. Un policier lui tend une feuille.

– Pas encore ! s'exclame-t-elle après l'avoir lue.

Zoé argumente avec l'un des policiers, mais ils sont trop loin pour que je distingue la teneur de la conversation.

Elliot se penche vers moi et me demande ce qui se passe.

– Aucune idée.

– Est-ce qu'ils sont en train de l'arrêter ? demande Margot.

Zoé semble en furie. Je m'approche pour entendre leur échange.

– On n'a pas le choix, Zoé. Mes mains sont liées, fait l'organisateur.

– C'est encore un faux appel, Georges. Comme toutes les autres fois ! Ce sont encore ces gros morons qui veulent foutre ma vie en l'air !

Puis, se tournant vers le policier :

– Faites entrer vos maîtres-chiens. Inspectez tout, vous ne trouverez rien. Il n'y a jamais rien. Ils n'ont pas assez de couilles pour mettre leurs menaces à exécution. Mais que ce soit bien clair : après, je monte sur scène. Ce n'est pas vrai que je vais baisser les bras devant ces trolls, dit-elle sur un ton déterminé.

D'autres policiers font leur entrée dans le théâtre et indiquent aux gens de sortir. Une voix se fait entendre dans les haut-parleurs :

– Mesdames et messieurs, nous vous demandons de sortir calmement de l'immeuble, en utilisant la sortie située la plus près de vous. Merci de votre compréhension.

– Ben là ! fait Margot, déçue.

Une demi-douzaine d'autopatrouilles sont déjà sur place. Les agents évacuent la salle et dirigent tout le monde hors du périmètre de sécurité. D'autres voitures arrivent sur les lieux pour bloquer la circulation et rediriger le trafic.

– Qu'est-ce qui se passe ? demande Charlotte à un patrouilleur.

– Restez pas ici, les jeunes ! On libère la place, s'il vous plaît ! dit-il fermement.

Nous sommes témoins d'un branle-bas de combat. De nouvelles autopatrouilles viennent s'ajouter aux premières, de même que des ambulances et des camions de pompiers, toutes sirènes hurlantes. Trois fourgonnettes de grands médias se greffent au cirque.

Une lumière vive s'allume derrière nous. Une journaliste court dans notre direction, suivie de près par son caméraman. Le spot nous aveugle. La journaliste nous ignore et intercepte plutôt Zoé Ducharme.

– La police a ordonné l'évacuation du théâtre où vous deviez donner une conférence. Il semble que vous seriez à nouveau victime de menaces, dit-elle en tendant son micro.

– Oui. Ça commence à être routinier pour moi, répond Zoé. Comme les trolls qui me harcèlent savent qu'ils ne me font pas peur et que je ne plierai pas, ils ont envoyé leurs menaces directement à la police.

– Est-ce que votre conférence va être annulée ?

– Absolument pas ! Je place toute ma confiance dans le travail des policiers. Dès qu'ils auront terminé

d'inspecter les lieux et qu'ils confirmeront qu'il n'y a aucun engin explosif, je vais monter sur scène. Les responsables de ces actes nous haïssent parce que nous osons parler, dénoncer et exiger une transformation de l'industrie. Laissez-moi vous dire une chose : je ne me tairai pas. Les trolls ne gagneront pas.

Chapitre 3-17

À : sam.brodie@mail.com
De : laurie@mail.com
Date : Mercredi, 18 novembre, 17 h 23
Objet :

Salut,
Coudonc, es-tu perdu dans la brume ? Je n'ai pas eu de tes nouvelles depuis samedi dernier. J'ai tellement de choses à te raconter !

Commençons par aujourd'hui.

Je t'avais dit que mon prof de maths souhaitait que je fasse du tutorat. Eh bien, ça commençait cette semaine. Ce midi, pour être exacte. Je fais ça sur l'heure du lunch dans un des cubicules de la bibliothèque.

Tu ne devineras jamais qui s'est pointé : Zach !

Ouaip.

Lui-même en personne.

Depuis deux semaines, il n'arrête pas de me tourner autour. Disons que je n'avais pas envie qu'il vienne m'écœurer là alors que je dois aider un élève à se préparer pour son prochain exam de maths.

Je lui ai demandé plutôt sèchement ce qu'il voulait, parce que j'attendais quelqu'un. Et il m'a répondu que c'était lui, mon rendez-vous.

Non, mais ! Tu imagines ?

« Très drôle », que je lui ai dit.

J'allais le pousser en dehors du petit local et refermer la porte, quand il m'a dit que c'était lui que je devais aider en maths.

Ça n'avait aucun sens. Mon cerveau refusait de traiter cette information. Cinq secondes ont dû s'écouler avant qu'il ne dégèle.

F#&! que je me suis dit (je pense que je l'ai peut-être dit pour vrai). Il n'y aurait pas pu y avoir quelqu'un d'autre, n'importe qui d'autre (sauf tu-sais-qui) ? Monsieur Savard vient officiellement de prendre la première position des profs que je déteste le plus.*

Zach m'a même montré le courriel qu'il avait imprimé où le prof lui disait que c'était moi qui allais l'aider. J'avais les mains liées. Avoir su.

Paix intérieure... que je me suis dit. Paix intérieure... Trouve la paix intérieure...

Aussi bien s'y mettre si on veut que ça finisse.

J'ai indiqué à Zach de s'asseoir devant moi, mais il a plutôt tiré la chaise à mes côtés.

On a commencé par analyser son dernier examen : il y avait plein de questions où il n'avait rien répondu, et les autres étaient un ramassis de gros n'importe quoi. C'est à se demander s'il s'était donné la peine de lire les questions.

Je te le dis : impossible qu'il soit con à ce point. Il a dû le faire exprès. (À moins qu'il soit vraiment doué en matière de connerie.)

Pendant que je lui expliquais de la théorie, des notions qu'il a dû apprendre l'an dernier, j'ai senti ses yeux se balader sur mon corps. Il le faisait seulement quand il croyait que je ne le voyais pas. Laisse-moi te dire que la paix intérieure a pris le bord bien assez vite ! À un moment donné, j'en ai eu juste assez : j'ai enfilé mon kangourou.

Finalement, l'heure est passée plutôt rapidement. Quand il se concentre, Zach n'est pas si con que ça. J'étais quand même super contente que la cloche sonne.

Ma rencontre avec Zach n'est rien comparée à ce qui s'en vient. Tu ne me croiras jamais !

OK. Pense à la situation la plus improbable qui soit et augmente le facteur d'improbabilité par vingt-sept virgule six.

As-tu quelque chose en tête ? *Nope* : c'est pas ça !

KPS a envoyé une méga limousine (du genre de celles utilisées par le S.H.I.E.L.D.) pour nous prendre à l'école lundi, la gang et moi. Nous avons eu droit à une séance de photos et ils nous ont donné des uniformes absolument géniaux. (Regarde les photos en pièces jointes.)

Aussi, on est passés à deux doigts de perdre le contrat de commandites. Mais KPS n'allait pas nous laisser tomber.

Je t'épargne les détails. Je n'ai pas le goût de tout taper ça ici. Je te raconterai tout au téléphone, ce sera plus simple.

Et le clou, car après tout ça, il y a un clou...

(suspense)

;-)

Patrick. Lemieux. M'a. *Skypée!*

Sans blague!

Et moi, je lui ai répondu en pyjama. La honte, *man*.

Mais je veux absolument savoir comment s'est déroulée ta sortie au cinoche avec Daphnée, hier. Après, je te raconte la suite.

Laurie
xxx

À: laurie@mail.com
De: sam.brodie@mail.com
Date: Mercredi, 18 novembre, 18 h 52
Objet: Tu ne mets pas de titre à tes courriels?

Salut Laurie,

Par où commencer? Sûrement par:
« *Whaaaaaat?* »

Il n'y a qu'à toi à qui ça arrive, ce genre de revirement! C'est pas juste. ☹ La prochaine

fois que Kilpatrick te *skype*, tu m'ajoutes à la conversation. Tut tut tut ! Pas la peine de discuter : tu m'ajoutes, un point, c'est tout.

Chanceuse.

Je suis tellement jaloux.

Par où commencer, donc ? Ah oui ! Je sais.

Lundi, j'ai demandé à Daph quel film elle voulait aller voir, mais elle, elle m'a demandé ce que ça me tentait, à moi, d'aller voir.

Il y avait une présentation spéciale de *Mad Max: Fury Road* en format IMAX 3D, avec deux minutes treize de séquences inédites. Fallait absolument que je voie ça !

Quand j'ai dit ça à Nico, il m'a averti qu'une fille qui te répond « c'est pas important, on peut faire/voir ce que tu veux » ou « c'est comme tu veux, ça ne me dérange pas », ça veut dire exactement l'inverse.

Comment ça se fait que Nico sait ça et pas moi ? C'est pourtant moi qui ai une blonde, pas lui !

(Pfiou ! C'est compliqué, les filles ! Il me semble que t'as jamais été comme ça, toi. Fait que c'est quoi, l'affaire ?)

Bref, une chance que Nico m'a averti, parce que j'ai texté Marianne pour savoir quel genre de film intéressait Daph, et l'édition spéciale de *Mad Max: Fury Road* en format IMAX 3D avec deux minutes treize de séquences inédites n'en faisait pas partie.

Selon Marianne, Daphnée suit ben gros les films qui se ramassent aux Oscars. J'en ai donc déduit que le mieux serait d'aller voir un film où ça braille parce que tout le monde vit dans la misère et que l'acteur principal, on ne le reconnaît pas parce qu'il porte une prothèse sur le pif ou dans la yeule. Tu sais, « ce » genre de film.

C'était plate, t'as même pas idée !
Je me suis presque endormi au milieu (ce qui aurait probablement signifié ma mort avec Daphnée).

À un moment donné (pendant un des bouts un peu plus plates), j'ai pensé l'embrasser, mais je n'ai pas osé. De un, tu me connais, je suis bien trop pissou ; de deux, Daphnée était vraiment absorbée par l'histoire. Je ne suis pas certain qu'elle aurait apprécié. Je réagirais probablement comme elle si elle me faisait le coup pendant *Rogue One*.

Naturellement, c'est ma mère qui nous a fait un *lift*. En chemin pour aller la reconduire chez elle, Daphnée était assise avec moi en arrière et elle m'a pris la main tout le long. J'avais tellement la main moite ! C'était un peu dégueu. Mais je ne voulais pas la lâcher pour m'essuyer.

Rendu chez elle, j'ai sorti mon arsenal de galanteries : je me suis précipité pour lui ouvrir la porte de la voiture et la reconduire jusqu'au pas de sa maison.

Sérieux, la première chose que je fais dans deux ans, c'est d'aller m'inscrire pour passer mon permis de conduire. Il n'y a rien de plus poche que d'avoir ta mère qui t'attend dans la voiture alors

que tout ce que tu souhaites faire, c'est embrasser la belle fille devant toi sur le perron.

Tu sais comme ma mère peut être scèneuse, je suis certaine qu'elle nous observait. Je me suis dit : « De la marde, Sam. Fais un homme de toi. »

Daphnée s'est tournée vers moi. J'ai comme eu un frisson. Fallait pas que je rate ma chance.

Surtout qu'elle a attendu plus d'un mois, à cause de tu-sais-quoi. J'ai pris mon courage à deux mains et je me suis penché vers elle.

Laurie.

Laurie, Laurie, Laurie.

C'était comme dans un film. Elle a fermé les yeux à moitié pendant notre baiser.

Pis là, ma mère a klaxonné.

Ça te ruine un *french* assez vite merci.

Bon. Rassure-moi. C'est quoi la suite de tes (més)aventures ?

L'incroyable Sam ;-)

xxx

À: sam.brodie@mail.com
De: laurie@mail.com
Date: Mercredi, 18 novembre, 20 h 01
Objet: Non, pourquoi ?

Wow!

Daphnée doit vraiment t'intéresser si tu acceptes de passer deux heures avec elle à regarder un film catastrophe où la seule catastrophe, c'est le film ! Je pense qu'à ta place, j'aurais prétexté une excuse pour sortir de la salle, genre :

a) mon chat vient de me texter, il ne se sent pas bien ;

b) je crois que je viens de perdre la vue ;

c) je viens de me souvenir, je suis allergique à la noirceur.

Et subtilement, je me serais faufilée dans l'autre salle pour regarder *Mad Max: Fury Road* version IMAX 3D avec deux minutes treize de séquences inédites.

Je te rassure tout de suite : tout va bien, rien de fâcheux ne nous est arrivé.

Bon. Ceci étant dit, tu as sûrement vu ça passer sur FB : il y a eu un appel à la bombe dans un théâtre hier soir, pendant la conférence de Zoé Ducharme. J'y étais. Avec Margot, Charlotte et Elliot.

C'était fou !

Au début, on n'avait aucune idée de ce qui se passait. La police a évacué la salle et on nous a rassemblés de l'autre côté de la rue. Et ensuite, les pompiers ont débarqué, avec les ambulanciers et les reporters de la télé. Un peu plus et le SWAT s'invitait !

La police a ratissé l'immeuble avec des maîtres-chiens et ils n'ont (évidemment) rien trouvé. Une autre des nombreuses menaces que subit Zoé Ducharme.

Je te le dis, Sam : cette fille-là est une force de la nature. Avec tout ce qui lui arrive, elle ne baisse pas les bras. Elle est restée sur place et a insisté pour donner sa conférence quand les forces de l'ordre nous ont donné la permission de pénétrer dans le théâtre.

Elle devait parler de la technologie qu'elle est en train de développer, mais avec ce qui est arrivé, le sujet a dérapé à propos de l'hostilité que certains joueurs ont envers les filles. Chaque fois qu'elle interpelle un designer sur Twitter parce qu'il fout pratiquement à poil un personnage féminin sans raison, elle reçoit des insultes. Le problème, comme elle dit, c'est qu'elle en vient à trouver ça normal. La plupart des attaques ne la font plus réagir. Les plus sérieuses sont rapportées à la police, mais elle est trop occupée ailleurs pour y donner suite. Et le gouvernement commence à peine à prendre conscience du problème.

Tu sais ce qui m'a le plus choquée ? C'est quand elle a dit que l'opinion des femmes n'est pas la bienvenue. Et pas que dans l'industrie ! Elle a tellement raison. La situation est pire sur le Net que dans la vraie vie. On nous fait passer pour

des frustrées, des folles, des grosses salopes ou des mal baisées qui ne connaissent rien à rien et qui devraient retourner dans leur cuisine. Même dans la *Ligue*, ça peut parfois être toxique. *Anyway...*

Scoop : vendredi, on s'en va visiter le labo de Zoé. Voilà un autre des avantages d'être amie avec le grand patron de KPS ! Si tu peux, ce serait bien que tu nous accompagnes.

A+

L.

xxx

PS : Tu l'appelles Daph ?

À : laurie@mail.com

De : sam.brodie@mail.com

Date : Mercredi, 18 novembre, 20 h 59

Objet : Pour rien.

Bouhouhou !

Je peux pas. J'ai de l'école, moi, vendredi. ☹
Par contre, toi, tu pourrais venir la semaine prochaine. Il y a une soirée de danse à l'école.

Je pourrais te présenter ma blonde. ;-)

Ciao !

Sam

Chapitre 3-18

– Sam devait pas être là ? lance Charlotte.

– Non. Il m’a envoyé un texto tantôt. Daphnée est chez lui. On y va juste nous quatre.

– Et Mylène ?

– Non plus. Elle travaille dans un restaurant les jeudis et vendredis soirs. En plus, Elliot avait un rendez-vous chez l’orthodontiste pour ajuster ses broches, je crois. Et Émile n’était pas sur internet. Je lui ai envoyé un message et je n’ai pas eu de réponse. Mais bon. Quatre, c’est mieux que rien.

– C’est quoi le plan pour notre mission ? demande Nico.

Depuis notre prise du chaudron il y a une semaine, je surveille les forums de discussions pour essayer de me tenir à jour dans les actualités. Tellement de choses se sont passées dans les derniers jours ! Nous avons pris du retard sur nos adversaires.

L’information est encore fragmentaire, c’est un vrai fouillis dans les forums. Même les journalistes spécialisés ont de la difficulté à y voir clair. J’imagine que ça doit ressembler à la vraie guerre...

Ceux qui ont l’info la plus juteuse, ce sont les chefs des plus grosses alliances. Ils ont des espions qui compilent toute l’info et qui leur rédigent des rapports. Moi aussi, j’ai des informateurs. J’ai chatté avec plusieurs connaissances pour essayer de comprendre

ce qui se passait autour d'eux, pour savoir comment ils géraient tous ces changements. HarleenQ92, une gamer plutôt active et avec qui je m'entends bien m'a dit qu'elle a bien failli y passer, il y a quelques jours, quand elle est tombée sur une fourmilière d'androïdes.

– Qu'est-ce qu'elle veut dire par « fourmilière » ? demande Nico.

– Je sais pas trop. Peut-être une base ou quelque chose. J'ai pensé qu'on pourrait aller y jeter un coup d'œil. Elle m'a donné les coordonnées de sa position. Qu'en dites-vous ?

– OK ! répondent-ils.

– Margot, tu t'occupes de nous y conduire ?

– *Shotgun*, fait Nico.

Sérieux, encore ? Qu'est-ce qu'on en à foutre que son avatar soit assis dans le siège du passager ? C'est quoi cette obsession qu'ont les gars à vouloir s'asseoir près du pilote ?

Je roule des yeux.

– Je t'ai vu ! me dit-il en pointant sa caméra.

Togram met les moteurs en marche et dirige *Thorondor* sur la piste. Notre jet décolle à la verticale. Depuis qu'on l'a trouvé, Sam n'a toujours pas utilisé la pleine longueur de la piste. C'est à se demander pourquoi elle a été construite.

– Ça se pilote comme un charme ! s'exclame Margot. Pas surprenant que Sam tripe autant sur son joujou.

– Fais attention de ne pas le briser, OK ?

C'est la première fois que quelqu'un d'autre que Sam pilote *Thorondor*. Même si Margot est une grande pilote, au moins aussi douée que Sam, je suis un peu nerveuse.

En utilisant les coordonnées que HarleenQ92 m'a transmises, Margot met le cap sur notre destination, une ville située au nord de notre position. À vol d'oiseau, ça nous prendra moins de cinq minutes. Ça nous aurait pris une journée pour nous y rendre par la terre ferme ; et au moins une semaine sans véhicule. Et ça, c'est sans compter toutes les mauvaises rencontres sur la route...

L'époque où Stargrrrl faisait ses premiers pas dans la *Ligue* me paraît bien lointaine. Mon avatar en a fait, du chemin ! Il n'y a pas qu'elle qui ait amassé des points d'expérience, moi aussi, j'ai énormément appris. Ma façon de jouer a beaucoup évolué depuis que je l'ai créée.

Sam2dePique n'étant pas avec nous, nous n'avons pas pu utiliser son bracelet électronique, ce qui explique que Margot doit faire atterrir *Thorondor* un peu à l'extérieur de la ville. Espérons que personne ne nous ait aperçus.

Dès que nos avatars sortent du jet, la porte-cargo se referme et se verrouille.

- Je pense que c'est la première fois que je joue entouré d'autant de filles, observe Nico alors que nous marchons vers la ville. D'habitude, je joue avec Sam, des amis ou mon cousin. Laurie, t'es pas mal la seule fille avec qui je joue. C'est rare que je sois en minorité.

– Et ça te dérange ? demande Charlotte.

– Non ! Vous êtes *cool* ! C'est comme jouer avec des gars.

On hausse les yeux, découragées.

– Peut-être que c'est toi qui joues comme une fille, lui fait remarquer Margot, ce qui nous fait toutes rire.

– Exactement ! qu'il dit. Ce dont je me suis rendu compte, c'est qu'il n'y a pas de différence. Tu sais, il y en a qui capotent quand ils croisent des filles. Genre : « C'est pas une vraie gamer », « La fille va ralentir le groupe » ou « Elle veut juste de l'attention » ; mais c'est faux.

On croirait que Nico vient d'être frappé par un éclair et qu'il a eu une illumination. Pour lui, c'est une découverte, une révélation. Des fois, il est pas vite vite, mais il est pas méchant. Il a plus de classe et de respect que la plupart des joueurs que j'ai croisés, tous jeux confondus. Et je ne l'ai jamais vu insulter une fille juste parce qu'elle avait des seins ! Mais c'est un gars et il n'a aucune idée de ce que nous, les filles, on doit subir quotidiennement parce que nous sommes des filles.

Avoir un vagin ne diminue en rien nos compétences sur un clavier. Le nombre d'avatars qu'on a butés individuellement chacune prouve que ce discours ne tient pas la route. Le talent, c'est le talent. Ça n'a rien à voir avec le fait que les gars ont un chromosome Y et pas nous.

Mon cell vibre. Je l'extirpe de mon pantalon en gardant un œil sur mon écran.

Salut

Le numéro m'est inconnu. Je hausse les épaules et dépose le téléphone sur mon pupitre.

Nos avatars marchent à quelques mètres les uns des autres pour éviter de se faire descendre par une grenade ou d'une seule rafale de mitraillette. Aux aguets, nous nous dirigeons vers les coordonnées que nous a fournies HarleenQ92.

Le secteur est totalement silencieux. Il n'y a aucun mouvement par ici. Si un ED-209 se déplaçait dans le coin, nous le saurions. Ces machines font tout un boucan !

Par prudence, notre avancée est lente. Tous les immeubles sont des refuges potentiels pour des francs-tireurs. Togram marche devant Stargrrrl. Ensemble, nous longeons le côté droit de la rue, tandis que ShanYiLi et Sully sont sur la gauche. Cette configuration nous permet de nous couvrir les uns les autres, d'observer les rez-de-chaussée ainsi que les étages supérieurs.

Ding. Nouveau texto.

Sans lever mes doigts de ma souris et de mon clavier, je jette un coup d'œil à mon cell. Pur réflexe, car je l'ai configuré pour que mes textos ne s'affichent pas sur mon écran lorsqu'il est verrouillé. On ne sait jamais quel genre de message peut apparaître et comment celui-ci pourrait être interprété par une personne indiscreète.

Je glisse un doigt sur l'écran et tape rapidement mon code d'activation.

Salut Laurianne

As-tu eu mon cadeau ?

- a) Qui est en train de me texter ?
- b) Cadeau ? Quel cadeau ?
- c) Qui me texte ?

Heu... On se connaît ?

Argh. J'aurais dû éteindre mon cell. Ce n'est jamais une bonne idée de se laisser distraire en plein moment de tension.

- Ça va, Laurie ? me demande Charlotte.

- Ouais, y'a un inconnu qui me texte.

- Pas un autre prince héritier qui veut que tu l'aides à déplacer vingt-trois millions de dollars de la Côte-d'Ivoire jusqu'à ton compte de banque ? J'ai tellement envie d'en *troller* un ! J'ai jamais de *spam* sur mon cell ou mon Skype, moi...

- Aucune idée. Je viens de lui demander son nom. Si c'est le cas, je lui donne ton numéro, OK ?

Hé hé hé !

Ding.

C'est Zach

Je m'étouffe en voyant les neuf caractères s'afficher. Il est ben tache, lui ! Et d'abord, comment a-t-il fait pour mettre la main sur mon numéro ? Urgh. Il n'y a vraiment rien de privé (dit la *hacker*...).

- C'est Zach. Donnez-moi une seconde, je m'en débarrasse.

- Zach ? Celui de l'école ? demande Margot.

- Quel Zach ? fait écho Nico.

- Tu te souviens du frère de Pierre-Emmanuel ?

- Avec la tresse méga *weird* ?

- Non, ça, c'est William, le chum de Sarah-Jade. Zach, c'est l'autre.

- Ah ouais, je vois ! Qu'est-ce qu'il te veut, Laurie ?

- Je sais pas trop. Mais il m'énervé. Il m'a texté une affaire à propos d'un cadeau.

- Quel cadeau ?

- Aucune idée, que je réponds en pesant sur ENVOYER.

Qu'est-ce que tu me veux, Zach ?

Savoir comment ça allait, si t'avais eu le paquet que je t'ai laissé...

De quel paquet tu parles ?

Je t'ai laissé une boîte de chocolats au-dessus de ta case aujourd'hui.

Pour te remercier.

Tu ne l'as pas eue ? Merde. Ça veut dire que quelqu'un l'a piquée.

Rien vu de ça.

T'as pas à me donner de cadeau.

Là, Zach, tu me déranges.
J'suis en pleine mission sur la *Ligue*.

Ciao.

Claire, polie, ferme. J'espère qu'il va comprendre le message.

– Je sais pas comment tu fais pour le supporter, dit Margot.

– Honnêtement, moi non plus. Il a autant d'esprit qu'un crapet-soleil en rut et les habiletés sociales d'un gorille.

– C'est chien pour les gorilles, ajoute Charlotte, ce qui nous fait bien rire.

– Ouain. Tu ne le portes pas dans ton cœur.

– C'est un idiot. Est-ce que je t'ai déjà raconté notre première rencontre ? Je l'ai croisé aux casiers et il m'a inspectée de haut en bas et de bas en haut, comme un

morceau de viande. Je te jure ! Juste à y penser, ça me lève le cœur.

Beurk !

– Sais-tu pourquoi il te colle ?

– Je sais pas ! que je lance, exaspérée. On dirait qu'il s'est chicané avec Sarah-Jade pis qu'il se cherche une nouvelle amie.

Revenons à nos moutons, ou plutôt à cette fourmilière d'androïdes extraterrestres que HarleenQ92 a déniché au péril de sa vie virtuelle. Si ses renseignements sont exacts, on ne doit plus être bien loin.

– Ne bougez plus... que je murmure.

J'ai cru entendre un bruit. Stargrrrl avance aussi silencieusement que possible jusqu'à l'intersection suivante. Je m'assure qu'elle reste bien à couvert derrière les murs. Elle s'accroupit, voire rampe au sol.

Avant de regarder dans la rue transversale, je clique sur mon inventaire, fais défiler les différents articles jusqu'à ce que je trouve ce que je cherche : un minuscule miroir. Stargrrrl le tient dans sa main et le passe de l'autre côté du mur, juste assez pour examiner la zone devant elle. Comme la surface est petite, je ne détecte pas grand-chose. Mais alors que je le tourne un peu... Bingo !

Un androïde s'éloigne dans la rue. Les grincements de ses articulations se font plus sonores. Peut-être l'avons-nous surpris en plein milieu d'une ronde. Lui ne nous a pas vus.

Je pianote dans le clavardage Skype pour décrire à mes trois camarades ce sur quoi nous venons

de tomber. C'est plus sûr ainsi : les détecteurs des androïdes sont performants et si nous faisons trop de bruit, nous devrons probablement combattre tout un bataillon de comme lui.

Au tournoi, quand j'ai demandé à Sarah-Jade de tirer sur le vaisseau et que tous les androïdes ont été désactivés au même moment, je n'ai pas saisi toutes les implications de son action. Ça m'a pris un bon moment avant d'en arriver à analyser cette partie de l'enregistrement. Ça n'avait pas l'air si important, mais à force de regarder la séquence encore et encore (et encore !), il s'est fait un déclic dans mon esprit. C'était mon eureka à moi.

– Les androïdes fonctionnent sur le principe d'une intelligence collective.

– Tu veux dire comme les Borg ? demande Nico.

– Ou les Doryphores ? ajoute Margot.

– Exactement !

Essentiellement, ils sont, au sens informatique, des drones : des robots sans individualité, sans pilote unique, sans libre arbitre. Ce sont des esclaves, de simples pions dans leur réseau extraterrestre. Au premier regard, ils peuvent paraître supérieurs (et effrayants), mais ils ne le sont pas. Connaissant KPS, je me doute que les machines profiteront d'une mise à niveau bien vite. Lorsque ce sera le cas, elles reviendront mieux blindées et plus difficiles à abattre.

Leur principal défaut réside justement dans cet esprit de ruche qui les gouverne : l'organisme qui les contrôle, malgré sa toute-puissance, est surchargé

d'information. Il doit s'occuper de centaines, voire de milliers de machines à la fois !

D'après mon analyse, une façon de vaincre un essaim de robots serait de surcharger son centre de données. Plus il y aurait de joueurs à affronter, plus leurs manœuvres deviendraient erratiques, et donc moins performantes. Enfin, c'est une théorie. Une bonne théorie, je trouve.

– L'autre option, plus simple celle-là, serait de détruire l'organisme supérieur : le serveur. Ou de brouiller le signal de leur ansible, le dispositif de communication supraluminique...

– Supra quoi ? demande Nico.

– Luminique. Ça veut dire plus rapide que la lumière. Instantané, si tu veux.

– Pourquoi tu dis pas juste instantané, dans ce cas-là ?

– Parce que le terme exact, c'est supraluminique. Je reprends : ...brouiller leur dispositif de communication supraluminique qui relie chacun des drones à son entité-pilote. J'ai peut-être une idée pour ça.

Tant bien que mal, nous parvenons à prendre l'androïde en filature et à le suivre jusqu'à sa fourmilière. Du moins, je l'espère.

– On dirait qu'il est entré dans cet immeuble, chuchote Charlotte. Qu'est-ce que tu proposes ?

– On se sépare en deux groupes. Margot et toi, vous prenez les étages pairs ; Nico et moi, on s'occupe des impairs, que je répons.

– Pourquoi je ne reste pas en équipe avec Charlotte ? se plaint Nico.

– Parce que j’ai pas envie que tu te perdes, et j’ajoute un clin d’œil à la caméra.

L’immeuble est vieux et plutôt laid. Il date d’une époque où l’urbanisme était un luxe. Il fallait avant tout que ce soit fonctionnel et que la surface soit rentabilisée. On construisait des cubes ou des blocs rectangulaires, rien qui ne passerait à la postérité. Toutes les villes ont ce genre d’horribles immeubles – même les virtuelles, à ce que je constate.

Le premier étage que nous inspectons est vide, sombre, labyrinthique. Il est facile de s’y perdre tant les couloirs se ressemblent. J’ai bien fait de prendre Nico avec moi.

Les lumières ne fonctionnent pas. Il nous faut allumer nos lampes-torche et les fixer à nos fusils. Ça a le désavantage d’annoncer notre arrivée...

Je grogne intérieurement.

Nous passons à l’étage supérieur. Charlotte et Margot me confirment qu’elles n’ont rien trouvé, elles non plus. Trois fois encore, le scénario se répète... avant que nous retrouvions la trace de l’androïde.

Nous restons à bonne distance. Le robot disparaît dans un couloir à l’éclairage blafard.

– Cible en vue, que j’informe mes sœurs d’armes.

– OK. On vous rejoint dans un instant, me répond Charlotte sur Skype.

Quelqu’un – quelque chose – alimente cet étage en énergie. Les néons opérationnels sont allumés, enfin

les rares qui fonctionnent encore. La plupart clignent de manière intermittente, rendant l'atmosphère un peu plus inquiétante.

Lorsque le couloir bifurque, je sors le petit miroir de mon inventaire et répète la manœuvre effectuée plus tôt à l'extérieur. Deux mètres plus loin, le couloir débouche sur une grande salle. L'androïde a rejoint cinq de ses congénères. L'un d'eux est affairé à une station de travail, tandis que trois autres font le plein de munitions... Je crois. Enfin, peut-être. C'est difficile à dire avec ce petit miroir.

– Qu'est-ce que tu vois ? chuchote Nico.

– Chut...

– Laisse-moi voir, fait-il en approchant son avatar.

– Arrête, Nico.

– Je vois pas d'ici, dit-il en cherchant à passer la tête de Sully de l'autre coin du mur.

Sully s'appuie sur Stargrrrl pour jeter un coup d'œil aux androïdes. Déjà en déséquilibre, Stargrrrl tombe au sol et emporte avec elle son compagnon. Ainsi affalés dans le couloir devant une demi-douzaine de robots tueurs, on ressemble à Laurel et Hardy. En beaucoup moins comiques.

Hu'tegh !

Ben quoi ? C'est Elliot qui a insisté pour m'apprendre quelques mots de klingon.

Prêtes à tirer, les machines se retournent dans notre direction. Dans cette position, il nous est impossible de faire un tir de barrage digne de ce nom.

Quand on joue aussi souvent que moi, on développe des trucs pour être plus rapide, plus efficace. Les accros de *League of Legends* passent des heures à s'entraîner afin d'être en mesure de cliquer plus rapidement. Ils doivent ainsi maximiser le nombre d'actions par minute. Si les joueurs « normaux » doivent réaliser entre cinquante et cent actions par minute, les pros sont capables d'atteindre trois cents clics, ce qui fait toute la différence dans une partie.

Dans un jeu de tir comme la *Ligue*, le nombre de clics n'a pas d'importance ; par contre, les raccourcis clavier peuvent vous sauver la vie.

Deux boutons de clavier pressés en même temps me munissent d'une grenade assourdissante. Ce type de grenade, qui ne fait pas tant de dégâts matériels, vise à déstabiliser momentanément l'adversaire en produisant une lumière vive et un bruit fracassant. Surtout quand le joueur a un casque d'écoute sur les oreilles avec le son au maximum et qu'il joue dans une pièce un peu sombre. J'espère qu'elle aura un effet similaire sur les androïdes et que le flash de lumière surchargera leurs récepteurs visuels.

BANG !

Les robots perdent l'équilibre, ont de la difficulté à viser. Les balles transpercent les murs, font exploser les néons au plafond. Des morceaux de verre et de plâtre tombent sur la tête de nos avatars – sans leur enlever de points de vie, fort heureusement.

Sully et Stargrrrl plongent chacun dans un local adjacent, d'où ils tentent de défendre le couloir en

empêchant les androïdes d'approcher. Les robots sont trop confiants, ou inconscients ; en moins de temps qu'il ne le faut pour crier *Call of Duty – Infinite Warfare*, les corps de trois des leurs obstruent le sol, détruits par nos efforts, à Nico et à moi.

Nico a beau avoir le pire sens de l'orientation de l'histoire de l'humanité (et être une sacrée mémère), il est quand même un super bon tireur. Il a de l'instinct, je dois le reconnaître.

– Charlotte, Margot ! On est coincés. Besoin de renforts au plus vite ! que je dis à la caméra.

Avec Togram et ShanYiLi à nos côtés, nous pourrions nous débarrasser rapidement des dernières machines.

Mais c'est bien long avant qu'elles se pointent ! Qu'est-ce qu'elles font ?

À l'écran, les deux filles semblent aussi occupées que nous. Avec tous ces tirs, je n'arrive pas à comprendre ce qu'elles me répondent.

Nico crie dans son micro :

– Attention !

Sully plaque Stargrrrl à l'intérieur de la pièce. Le cadre de porte où mon avatar se protégeait a été pulvérisé par le tir d'un androïde qui tente de nous prendre à revers.

Merde. Et moi qui suis supposée toujours avoir un plan B. Nous voilà dans de beaux draps.

– Merci !

– Faut qu'on lève les voiles, et vite ! dit Nico.

Il a tellement raison !

ShanYiLi et Togram ne pourront venir nous aider : l'essaim d'androïdes est bien plus imposant que je ne l'imaginais ! Les filles sont aux prises avec leur propre groupe de robots.

Nous devons battre en retraite.

– On annule la mission. On dégage et on se retrouve à l'extérieur ! que je crie à mes camarades.

Margot me confirme aussitôt l'ordre, ce qui me rassure.

Lorsque toute l'équipe sera disponible, nous reviendrons nous occuper de ces machines.

Pour l'instant, il me faut trouver un nouveau plan de sortie. Le couloir est bloqué et les androïdes se rapprochent. J'ai une idée ! Enfin.

Stargrrrl se retourne et vise le mur au fond du bureau. Une rafale est suffisante pour faire éclater les plaques de gypse. Elle plonge dans la brèche créée dans le mur, suivie par Sully qui a vite compris la manœuvre.

Les androïdes ne tardent pas à réagir : j'entends leurs pas métalliques qui se rapprochent. Le vent a tourné : de chasseurs, nous sommes devenues les proies.

Sully et Stargrrrl fuient comme deux *noobs*. Les balles sifflent, frôlent nos avatars.

Sully tire par-dessus l'aveuglette vers les robots, mais ça ne semble pas les ralentir outre mesure.

Une cage d'escalier ! Si on parvient à l'atteindre avec un peu d'avance, elle nous permettra de brouiller la piste et de perdre ces traqueurs.

Dans ma tête, j'analyse différents scénarios :

Option numéro 1 : Nous dévalons l'escalier. Par miracle, nous arrivons au rez-de-chaussée, nous retrouvons ShanYiLi et Togram au jet et décampons.

Probabilité de réussite : 23,5 % (et encore, je suis généreuse !).

Option numéro 2 : Nous ouvrons la porte pour faire diversion, mais nous nous planquons plutôt sur l'étage. Les robots voient la porte qui se referme et croient que nous avons pris l'escalier. Les androïdes passent sans nous apercevoir. Nous revenons sur nos pas et trouvons une sortie alternative. Nous retrouvons ShanYiLi et Togram au jet et décampons.

Probabilité de réussite : Moins de 5 %.

Option numéro 3 : Nous escaladons l'escalier à toute vitesse pour nous réfugier vers le toit, tendons un piège aux machines, trouvons un escalier ou une échelle et glissons jusqu'au sol, indemnes. Nous retrouvons ShanYiLi et Togram au jet et décampons.

Probabilité de réussite : 35 % maaaaximum.

Option numéro 4 : Heu... j'ai pas d'autre idée.

Grimper sur le toit va à l'encontre du bon sens, mais ça reste l'option avec le meilleur taux de survie. On monte pour mieux redescendre.

– On est dehors, m'informe Charlotte.

Parfait.

Charlotte continue de parler, mais son image gèle et le son de sa voix est entrecoupé.

Foutu Skype !

Avant qu'on ne l'atteigne, la porte devant nous s'ouvre en trombe, arrachée de ses gonds par un autre androïde. C'est comme s'ils avaient une réserve infinie de robots et que le serveur en générât de nouveaux juste pour nous faire ch... capoter.

Ma pensée est interrompue par les robots derrière nous qui ouvrent le feu et blessent Sully. Alors que son avatar s'effondre au sol, Nico geint dans son micro comme si la balle lui avait réellement transpercé la jambe. Stargrrrl fait demi-tour : il faut sauver le mercenaire Sully.

En premier lieu, on doit riposter. D'un même mouvement, nos avatars tirent dans les genoux des machines derrière nous, ce qui les fait tomber. Nous vidons ensuite nos chargeurs sur leur crâne. Leurs microprocesseurs ne résistent pas à notre assaut commun. Les robots sont pris de tremblements, animés de fragments de commandes contradictoires, avant de s'immobiliser complètement.

On dirait qu'on vient chacun de rouler un 20 naturel ! On devait avoir quelque chose comme $2,5 \times 10^{-4}$ pour cent de chance de réussite (Sam insisterait pour que je dise 0,25 %, parce que c'est plus clair selon lui), probablement moins (parce qu'il y avait trois androïdes, donc Nico et moi, on a roulé au moins deux 20 chacun, à cinq pour cent le dé 20... Ouh ! Ça devient plus complexe sans calculatrice, je sais qu'il y a un 6,25 à quelque part, mais je n'arrive pas à visualiser l'exposant, c'est dix à la moins cinq ou moins six ?). Peu importe ! Les dieux des probabilités étaient avec nous.

Mouahaha !

Enfin une bonne nouvelle. Le hic, c'est qu'entre la cage d'escalier et nous se trouve un androïde rutilant, armé d'un fusil mitrailleur rempli de dizaines de balles. C'est un duel comme ceux du Far West, à l'exception que l'arme de Stargrrrl est vide...

Gloups.

Stargrrrl n'aura jamais le temps de recharger son arme et de descendre cette boîte de conserve ambulante avant qu'elle ne fasse feu. À répétition. Sur elle.

Je souhaiterais pouvoir faire comme Néo et figer les balles dans les airs par le seul moyen de ma pensée. Ça, ce serait vraiment *cool*.

Alors que je crois la dernière heure de Stargrrrl venue, une explosion ravage le plafond et une masse sombre atterrit à un mètre de moi alors que l'androïde tire une longue rafale. Curieusement, les balles ne m'atteignent pas ! Elles frappent un mur invisible et disparaissent dans de petites explosions bleutées. Le robot s'acharne néanmoins et vide son chargeur jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'une série de clic, clic, clic, clic, clic, indiquant qu'il est à court de munitions.

La masse se relève. C'est un avatar ! Il ne cherche même pas à se mettre à couvert. Il jette un regard derrière lui et nous fait un clin d'œil. Puis, ramenant son attention sur l'androïde, il pointe sur lui un fusil que je n'ai jamais vu auparavant. Et tire. L'arme libère des espèces de traits énergétiques qui frappent l'un après l'autre l'androïde. Touché au thorax, celui-ci fait

un, puis deux pas vers l'arrière, se redresse, recharge son arme... mais la riposte ne vient pas. Le geste est interrompu.

À la place, nous entendons un vrombissement électrique suivi d'un grand crash. Le corps de l'androïde tressaute. Ses bras retombent à ses côtés. Sa tête s'incline vers le bas.

Une lame énergétique lui transperce le bassin. Lentement, la lame remonte, fendant l'androïde en deux en son centre, ne laissant sur son passage que du métal en fusion. Les deux moitiés de robot s'écartent l'une de l'autre et glissent au sol dans un fracas métallique.

Debout derrière les fractions d'androïde se tient un second avatar. Son visage est caché par un grand capuchon noir. Il est armé d'une faux, dont la lame n'est que pure énergie.

Ça, c'est ce que j'appelle un coup de théâtre !

Chapitre 3-19

– C’est toi, Stargrrrl ? me demande l’avatar qui a réalisé un super atterrissage de superhéros.

– Ouais...

Mon cerveau *lague*, incapable d’analyser proprement ce qui vient de se produire. Je récapitule : alors que Stargrrrl et Sully sont dans une situation désespérée, deux joueurs apparaissent de nulle part ; l’un d’eux passe une « faux laser » au travers d’un androïde, comme s’il n’était qu’une vulgaire brique de beurre, tandis que l’autre arrête les balles en plein vol. Comment ont-ils fait ça ?

– Ouah ! T’es pas la plus facile à trouver, dis donc. Attention, tout le monde : cible atteinte. Je confirme : notre cible est atteinte.

Attends, attends, attends. Est-ce qu’il a bien dit « cible » ? OK. Ils viennent de sauver notre peau, ce qui est plutôt gentil pour des inconnus, mais je n’aime être la cible de personne. Être une cible me rend nerveuse. Et quand je suis nerveuse, je deviens un peu paranoïaque.

Stargrrrl met le joueur le plus près d’elle en joue, défendant Sully, qui est toujours allongé au sol. Avant que je puisse demander des explications, le premier avatar rengaine son arme futuriste et lève les bras en l’air.

– Wôôôôô ! Wôô, wôô, du calme ! On ne te veut pas de mal.

– Exactement ce que dirait un joueur qui veut nous éliminer pour qu'on lui fasse confiance, que je lui fais remarquer.

– Heuuuu... Si on voulait vous éliminer tous les deux, pourquoi est-ce qu'on serait venus vous sauver ?

Bon point.

– Ton ami a besoin d'aide, dit-il en voyant la quantité de pixels rouges s'échappant de la jambe de Sully.

– Mon ami est en parfaite santé, que je répons.

Sully fixe Stargrrrl, tandis que Nico roule des yeux dans l'écran. J'avoue, ce n'est pas ma meilleure réponse. Je lui fais signe de se taire une minute.

– Qui êtes-vous ?

– Je suis Éloi. Voici Justin. Victor et Thierry ont sauvé tes deux autres compagnes, en bas. Et il y a David et Simon qui surveillent le périmètre et assurent nos arrières.

– Argh ! Nos pseudos, *man* ! T'as encore oublié d'utiliser nos pseudos !

– Ben là ! Tu veux vraiment que je recommence et que je t'appelle Pimoro ?

– Laisse faire, se plaint Justin. T'as déjà dit mon nom...

– On est des chasseurs de primes ! reprend fièrement Éloi. Ben... c'est ce qu'on faisait avant l'arrivée de ces hordes de robots il y a deux semaines. Oh ! Je dois t'avouer, j'ai regardé votre finale genre une

douzaine de fois. C'était intense ! Ayayaye que j'aurais aimé être là. Pew pew ! Pew pew ! Pew pew ! Ha ha ha ! Ça avait l'air trop *nice* !

Je tente de ramener la conversation dans la bonne direction :

- Et quelqu'un vous a engagés pour me... nous retrouver ?

- Absolument. Avec une belle somme rondelette en récompense. Les Chevaliers du code livrent toujours la marchandise. *Ke ching* !

- C'est pas ça, notre nom, Éloi, fait l'avatar à la faux.

- Ce ne sera certainement pas Bad config. De un, c'est poche, et de deux, c'est pas parce que tu remplaces plein de lettres par des chiffres que ça devient magiquement plus intéressant.

Je souris en coin. J'imagine facilement la proposition. Ce n'est pas de « Bad config », mais probablement de « B4d K0nf1g » dont il est question (parce qu'un k à la place d'un c, ça fait toujours plus sérieux).

Une troisième voix se mêle à la discussion :

- Je pensais qu'on s'était entendus sur Les maîtres de la prime !

- Lâche-nous avec ça, ta suggestion a été rejetée au premier tour.

- Je ne me souviens pas de ça, moi, grommelle la voix.

- T'as toujours pas dit pourquoi ça ne pouvait pas être B4d K0nf1g ? C'est bon, B4d K0nf1g. Pas vrai ? fait-il en me regardant.

Je n'ai pas le temps de répondre qu'Éloi réagit :

– C'est nul !

– C'est toi qui es nul !

Eux, des chasseurs de primes ? C'est pas sérieux. Ces deux-là ont l'air de deux chiots qui se chicanent ! Pendant que les deux avatars se crêpent les cheveux à propos du nom de leur équipe, je fais discrètement signe à Nico que c'est peut-être le moment idéal pour prendre la poudre d'escampette. Stargrrrl aide Sully à se relever. Ce dernier a de la difficulté à tenir debout et doit passer un bras autour des épaules de ma mercenaire. Son état est stable, mais contrairement à ce que j'ai dit plus tôt, il a sérieusement besoin de soins médicaux. Dès qu'on sera revenus à bord de *Thorondor*, nous pourrons le soigner avec l'un de nos nombreux *med kits*.

– OK, nous, on va y aller, fait Nico, ce qui tire Bidule 1 et Bidule 2 de leur dispute.

– Hey ! Attends ! Je ne t'ai même pas dit qui nous avait engagés. Je pense que ça va t'intéresser.

Éloi fait une pause.

– Ce sont les Forces de défense terrestres ! dit Justin.

– C'est moi qui devais le dire ! se plaint Éloi.

– Ben... tu disais plus rien. Je pensais que tu avais un blanc.

– On appelle ça « une pause dramatique » ! J'entretenais le suspense.

Découragé, son avatar se tape dans le front, ce qui nous tire un rire à Nico et à moi.

- Urgh. Je suis entouré d'incapables, murmure Éloi.
Le mercenaire d'Éloi vient se planter devant Stargrrrl.

- Tiens, voilà un *med kit* pour ton ami.

Devoir quelque chose à cette bande de clowns n'est pas dans mes plans. Ça commence par un *med kit*, mais bien vite, on est pris à devoir effectuer une mission-suicide avec eux. Poliment, je décline son offre, lui expliquant qu'on peut très bien se débrouiller sans leur aide.

- Ah ha hahaha haha ha ! se force à rire Éloi. Vous aviez vraiment l'air de bien vous débrouiller il y a deux minutes, ironise-t-il. Pas vrai, Justin ?

- C'est pas faux, répond celui-ci en faisant tournoyer son arme, espérant peut-être nous impressionner.

Ça marche. Son arme énergétique bourdonne dans le couloir à la manière d'un sabre laser. Je dois l'avouer, la façon dont il a disposé de cet androïde était plutôt remarquable. Ça devrait se retrouver dans le top 10 des meilleurs *kills* de la semaine sur YouTube.

- Alors... comment nous as-tu trouvés, au juste ?

Ils ne semblent pas faire partie des maraudeurs, car nous serions déjà morts. J'essaie d'en apprendre plus sur eux... et de gagner un peu de temps. Pendant qu'Éloi me répond, j'écris discrètement un message à Margot pour lui demander leur statut, car le Skype de Charlotte est kaput, son image est toujours gelée. Je ne pense pas que le problème soit de mon côté, car la communication avec Nico et Margot est numéro un.

– Comme je disais, t’es pas la plus facile à trouver. Ça fait, quoi, une dizaine de jours qu’on la traque ?

– Huit, précise Justin.

– Tu ne t’es pas *loggée* souvent cette semaine, pas vrai ? Ça a compliqué notre travail. On a été chanceux.

– Et on a eu un informateur, ajoute Bidule 2.

Je ne crois pas une seule seconde qu’un des membres de Prop3rgol aurait divulgué notre position. C’est tout simplement impossible qu’il y ait un traître parmi nos rangs ! J’essaie d’aller à la pêche.

– Qui ?

– C’est pas dans mes habitudes de divulguer le nom de mes sources, me répond Éloi.

Va falloir que je raffine mes techniques.

– Ta mission, c’est de nous retrouver, ou tu dois nous amener à tes clients ?

J’entends des clics dans mes écouteurs. Éloi doit être en train d’ouvrir un document sur son ordinateur. Il lit :

– Bla bla bla... « Ordre de trouver et de convaincre Stargrrrl et tout autre associé... Escorter ladite Stargrrrl aux autorités de la FDT. » C’est pas mal ça.

– Faque... on repart avec vous ?

– Exact.

– Sinon, vous n’obtenez pas la récompense ?

– Tout aussi exact...

Comme ce n’est pas un ordre d’assassinat ou un mandat d’arrêt, il doit nous convaincre de le suivre. Voilà mon seul levier pour en apprendre plus sur celui qui nous a vendus.

– Dans ce cas, dis-moi qui t’a indiqué où me trouver.

Éloi soupire, y pense une seconde, puis répond :

– Bon, OK. Honnêtement, c’est arrivé un peu par accident. Un de mes gars était en train de jouer dans *Sanctuarium* quand il a entendu un jeune dire que son frère avait rejoint l’équipe de cette fille absolument *badass*. Il lui a dit genre : « Qui ? » Et l’autre a demandé : « Tu as vu le match de l’extension ? » Alors mon ami a dit : « Celui avec Kilpatrick ? Ouais. » Et le jeune a fait, genre : « En plein celui-là. » Et mon gars a dit : « *Nice !* » Puis comme le jeune n’avait pas répondu à la question, il lui a demandé : « Alors, c’est qui la tueuse ? » Et il a dit : « Stargrrrl. » Et mon gars a fait : « *No way, man !* », parce que c’était le même nom que celui de la fille qu’on devait retrouver.

Argh ! C’est le petit frère d’Émile qui nous a balancés ! Je peux pas y croire. Il ne va tellement jamais rejoindre notre équipe, lui !

– Alors quand vous êtes apparus avec votre jet à la petite maison dans la vallée, on avait déjà un avatar qui surveillait la place. Après, ce n’était qu’une question de temps. Et nous voici. Comme je disais, on livre toujours la marchandise.

– Ça devrait être ça, notre nom : Les Livreurs de marchandise, s’aventure Bidule 2.

– Ça ne vaut même pas la peine que je réponde à ça, soupire Éloi.

Éloi nous apprend que depuis l’apparition subite des robots envahisseurs de l’espace, la vie dans la *Ligue* change plus vite qu’on ne peut l’imaginer. De grandes

alliances s'effritent, des territoires changent de main et une nouvelle super-armée a fait son apparition.

– Ce n'est pas une rumeur. La FDT existe pour vrai. Et elle recrute !

Leur nouvel équipement (pistolaser, faux énergétique et bien plus) est, selon eux, la preuve de ce qu'ils avancent. Qui d'autre aurait les moyens de créer ce genre d'armes ?

– Alors, ces armes... commence Nico.

– ... ont été développées grâce à une technologie extraterrestre !

Éloi prend un ton sérieux :

– La FDT va avoir besoin de toute l'aide qu'elle pourra trouver.

– Et pour quelle raison ?

– Vous n'avez pas entendu les rumeurs ? nous demande Justin.

Nico et moi hochons la tête à l'écran, avant de répondre non.

– Des histoires de malades... fait Justin.

– Plus malades que des robots envahisseurs de l'espace ? demande Nico.

– Justement, ça les concerne. Une amie m'a dit qu'un ami lui a raconté que quelqu'un disait qu'il avait vu de ses yeux que les robots kidnappaient les avatars.

Ce qui est hautement improbable.

De un, les androïdes nous ont habitués à un *modus operandi* beaucoup moins raffiné, soit tirer sur tout ce qui bouge sans poser de questions. Pour autant que

j'en sache, ils ne parlent pas ! De deux, si un avatar se faisait kidnapper, ça se saurait. *Come on !*

– C'est n'importe quoi, ta théorie, Justin ! s'exclame Éloi.

– Je fais juste rapporter la nouvelle, se défend Justin.

– Oh non... souffle Éloi. Justin, va chercher les autres, on se rejoint à l'arrière.

Aussitôt, Pimoro, l'avatar de Justin, s'élance dans la cage d'escalier.

– Qu'est-ce qui se passe ? demande Nico.

– Mes gars viennent de voir un déploiement un peu au nord d'ici. Des robots. Beaucoup de robots. Je devais vous convaincre de revenir avec moi, mais ça va être trop risqué. Ils sont trop nombreux. On est mieux de se séparer. Nous, on va créer une diversion pour vous donner le temps, à ton amie et à toi, de vous sauver.

L'avatar d'Éloi retire le gantelet qu'il porte à sa main gauche et me le tend. En l'observant de près, je me rends compte à quel point son design est inspiré de celui de nos ennemis mécaniques. C'est de ce morceau d'équipement qu'a émergé le bouclier énergétique qui a pu stopper net toutes les balles. Selon Éloi, absolument rien ne peut le traverser.

– Prends-le.

– Quoi ? Non !

– C'est pas un cadeau que je te fais. Si c'était juste de moi, je le garderais, mais quelqu'un de très haut placé dans la FDT souhaite que tu joignes ses rangs. Je

t'ai transféré mes coordonnées sur l'IRC. J'attends de
tes nouvelles.

Chapitre 3-20

– Tu es certain que c’est ici ?

– Doutes-tu de mon sens de l’orientation ? Sache, ô Charlotte, que je suis le produit de dizaines de milliers d’années d’évolution, répond pompeusement Elliot. Mes ancêtres n’ont pas passé tout ce temps à chasser le mammouth pour que je me perde aujourd’hui ! Cela est rigoureusement impossible.

– Pffff ! fait Charlotte, peu convaincue.

– En plus, Google Maps ne ment pas, dit-il en montrant le plan qu’il a imprimé.

L’adresse est la bonne. C’est ici, dans ce vieil immeuble décrépit, que doit être situé le studio de Zoé Ducharme. Le quartier est peu rassurant : cul-de-sac miteux, voie ferrée attenante, usines désaffectées et terrains vacants. Il y a une odeur de poussière sale qui flotte ici. On se croirait dans *Z-héros*. Cet endroit est complètement à l’opposé de l’image hyper léchée de Zoé.

– Donne-moi ça, dit Charlotte en lui arrachant le papier des mains.

– Femme de peu de foi ! la nargue Elliot.

Elle le tourne et le retourne plusieurs fois avant de conclure :

– On dirait que c’est bien ici, les filles.

– Heu, pardon ?

– Tu ne t’attends pas à ce que je dise « les gars », quand même.

– Pourquoi pas ? Le masculin l’emporte. C’est une règle de base, quand même, dit-il en l’imitant.

– On est en démocratie, c’est trois filles contre un gars. Le féminin l’emporte. C’est une règle de base.

Charlotte conclut (et remporte) son argument en tirant la langue.

– Elle a raison, dit fermement Margot en se dirigeant vers la porte.

Elliot n’a pas à me demander où je me situe dans la joute, le sourire que je lui lance en dit long.

Cet endroit aurait besoin d’un sacré coup de peinture. Je m’explique mal que Zoé y ait son laboratoire. La plupart des néons sont brûlés ou grésillent comme le ferait une abeille – une grosse abeille ! Il doit y avoir du plomb dans la peinture, de la moisissure dans le système d’aération et de l’amiante dans les murs. C’est un décor parfait pour des jeux apocalyptiques !

Instinctivement, je me couvre la bouche de mon chandail.

Nous empruntons des escaliers en béton (qui ne semblent heureusement pas menacer de s’écrouler sous nos pas). Le studio-laboratoire de Zoé Ducharme se trouve au sixième étage de la bâtisse. On arrive essoufflés devant une lourde porte coulissante. En l’absence de sonnette, Charlotte frappe trois fois sur la porte de métal. Quelques secondes plus tard, un bruit sec se fait entendre, puis Zoé nous ouvre la porte, un

tournevis à la main. Lorsqu'elle referme la porte, elle glisse le tournevis au travers de deux anneaux d'acier horizontaux se superposant. Drôle de loquet !

– Bienvenue dans mon antre ! dit-elle en guise de salutation.

Un énorme bouvier bernois vient aussi nous accueillir. Il promène sa grosse truffe sur nous avant de s'asseoir directement sur les pieds de Margot, pour ensuite placer sa tête sous ses mains afin qu'elle le caresse.

– Dites bonjour à Wozniak. C'est mon gros toutou, dit Zoé en s'adressant au chien. Oui, t'es mon gros toutou !

Satisfait d'être un gros toutou, le chien se laisse glisser au sol et roule sur le dos, offrant son ventre à gratter.

– On dirait qu'il t'a adoptée, dit Zoé à Margot.

Le studio de Zoé n'a rien à voir avec le reste de l'immeuble. D'immenses fenêtres sur les faces sud et ouest baignent l'espace d'une belle lumière naturelle. Un petit salon a été aménagé dans l'entrée, probablement pour accueillir les rares visiteurs. Dans le laboratoire, de vastes tables recouvertes de matériel informatique sont alignées. Tout au fond, je peux apercevoir un lit à moitié caché par un rideau.

La gang et moi lui posons une tonne de questions sur son parcours, sur les projets auxquels elle a collaboré et à propos des compagnies qui l'ont embauchée. Zoé est très généreuse et répond à chacune de nos questions, sans se censurer.

– C’est fou, ce qui est arrivé lors de la conférence ! dit Elliot.

– Fou, oui. Le milieu a toujours été réticent à accepter les femmes. Quand j’ai commencé, il y en avait encore peu. Nous étions rares et menaçantes. Même si c’est moins rare aujourd’hui de croiser des filles dans la profession, on dirait que notre présence et notre désir de nous faire respecter ont suscité une réaction violente chez certains hommes. Vous savez sûrement de quoi je parle, les filles...

Charlotte, Margot et moi hochons la tête en guise d’approbation. Nous ne savons que trop de quoi elle parle. Chaque fois que nous nous connectons, nous subissons des insultes.

– C’est de pire en pire. Je reçois des menaces sur Twitter pratiquement tous les jours. Je vous épargne les détails. J’ai beau les bloquer, ceux qui m’envoient ces messages haineux se créent un, deux, dix nouveaux faux comptes pour continuer de me harceler. C’est sans fin.

Après, elle se fait accuser d’être contre la liberté d’expression. Ben oui, parce que se faire traiter de vache, ça doit contribuer au débat ! Il y a des gens qui pensent encore que ça vient avec le territoire, que si on n’est pas capable de prendre une insulte – une blague ! – sur internet, on devrait se déconnecter et retourner à nos poupées.

Pendant un moment, Zoé plie sous le poids du fardeau qu’elle doit affronter, mais elle se reprend

aussitôt. Son visage s'illumine lorsque vient le temps de nous montrer ce sur quoi elle travaille.

– Qui veut y aller en premier ? demande-t-elle.

Alors que je vais proposer Margot, Charlotte lance mon nom.

– Ça ne fera pas mal, me rassure Zoé.

La designer va chercher une table roulante et ramasse divers équipements dans son labo, dont un ordi portable. Elle attache ses cheveux couleur lavande puis me remet ce qui ressemble à une paire de lunettes de piscine. Le plastique est clair et des microprocesseurs sont incrustés dans la monture. Une demi-douzaine de câbles relie ces lunettes à l'ordinateur.

Zoé m'aide à les ajuster et insère des écouteurs dans mes oreilles. Puis, elle me remet une paire de gants, eux aussi reliés à l'ordinateur. Ces gants, qui montent jusqu'à la moitié de mes avant-bras, me font penser au gantelet qu'Éloi m'a donné. J'espère presque voir un bouclier énergétique en émerger.

– Les fils sont un peu encombrants, que je fais remarquer en bougeant les bras.

– Je sais, c'est un prototype. Éventuellement, tout ça sera sans fil. Pour le moment, on a encore des *bugs* avec le fort débit d'information à traiter.

Zoé tape une série de touches sur son portable, puis me fait un signe de la tête : tout est prêt.

Pourtant, rien n'a changé. Je m'attends à... je ne sais pas à quoi je dois m'attendre.

– Est-ce que ça fonctionne ? que je demande.

La designer me fait signe que oui. Derrière moi se trouve un grand tableau noir où elle m'invite à faire un dessin à la craie. Je m'en approche en faisant de mon mieux pour ne pas marcher sur les fils.

Je suis nulle pour dessiner. Margot aurait dû y aller avant moi. Craie en main, je trace une marguerite. Hyper basique, la fleur : un gros trait pour la tige et une série de pétales arrondis. J'ai autant de talent en dessin qu'un enfant de cinq ans. Pour que ce soit joli, je remplis son bouton de craie blanche, ce qui fait rire mes amis.

– Ce n'est pas tant sur les jeux que je travaille que sur un nouveau système de console de réalité augmentée.

Zoé pèse sur une touche de son clavier.

– OK. Regarde ton dessin à nouveau.

– Woah !

Le tableau noir a disparu, mais mon « dessin », lui, est toujours là. Il flotte dans les airs, à l'endroit exact où je l'ai dessiné.

– Comment...

– Les gants que tu portes sont tactiles. Ce que tu as ressenti en prenant la craie n'était qu'une impulsion électrique modifiant la texture de la fibre. Ton cerveau croyait prendre une craie, mais la craie faisait partie du programme, tout comme le tableau. Les lunettes interprètent constamment l'angle de ta tête, sa direction, et produisent une image tridimensionnelle.

C'est de la sorcellerie ! J'étais tellement convaincue qu'il y avait un tableau, tellement convaincue de

prendre une craie entre mes doigts que j'ai de la difficulté à y croire.

Dans mon étonnement, je n'ai pas remarqué que Zoé a elle aussi enfilé gants et lunettes.

– La réalité augmentée. Voilà l'avenir ! dit-elle. Pourquoi s'encombrer d'un ordinateur physique quand on peut l'avoir au bout de nos doigts ? Les écrans de télévision deviendraient ainsi obsolètes. Avec ma console, je peux produire la taille d'écran qui me tente, aussi gros que celui d'un cinéparc, si ça me plaît. Les jeux vidéo ne seraient plus limités à un téléphone ou à un moniteur, ils pourraient déborder dans le monde réel !

À l'aide de son gant, Zoé, qui s'est équipée de gants tactiles et de lunettes virtuelles, fait apparaître un pinceau et une palette de couleur. Elle peint dans l'espace. Non, elle peint l'espace, faisant apparaître une forme humaine composée de traits lumineux.

C'est dément ! Je tourne autour de sa sculpture lumineuse, tends la main pour toucher à la lumière. Mes doigts disparaissent dans l'éclat.

– J'ai fini de programmer ça tard hier soir, dit Zoé en m'indiquant un plat recouvert d'une cloche de service en aluminium. Retire-la cloche et dis-moi ce que tu en penses.

Avant de toucher au couvercle, je me retourne vers la designer :

– Est-ce que c'est... réel ?

– Le plat et la cloche le sont, rigole-t-elle.

C'est étrange parce que j'ai l'impression d'avoir l'air ridicule de m'extasier devant des choses qui n'existent que dans le verre de mes lunettes et que moi seule peux voir. Je donne un petit coup à la pièce de métal pour m'assurer qu'elle est bien réelle et que Zoé ne se fout pas de ma gueule juste pour faire rire mes amis. Les images générées par l'équipement de Zoé sont si texturées, si parfaites, que je ne sais plus ce qui est vrai ou pas.

Je retire doucement la cloche et la pose sur la table.

L'assiette contient des braises ardentes qui rougeoient. J'approche la main, mais il n'y a aucune sensation de chaleur. Même si mon cerveau me dit de prendre garde, je touche les morceaux de charbon, les tourne du bout du doigt. Excitées par l'oxygène, quelques flammes s'en dégagent. Ils crépitent. Pour un bref instant, je sens l'odeur du feu, mais ce n'est que mon cerveau qui me joue des tours. Je plonge la main eu peu plus loin dans le bol.

– C'est tellement *weird*...

Je sursaute et retire ma main des braises, car j'ai senti quelque chose. Je fixe l'assiette de feu : on croirait que les charbons bougent. Ils gonflent comme si quelque chose se cachait sous eux. Deux d'entre eux tombent de l'assiette et roulent à mes pieds. Instinctivement, je fais un pas en arrière pour éviter de me faire brûler.

Une forme animale apparaît dans les braises. Sa tête toujours sous les charbons, ses pattes griffues prennent appui sur le rebord de l'assiette et tirent

afin de l'extirper de l'ancre. La bête a de la difficulté à se tenir sur l'assiette tant elle est massive. Comment faisait-elle pour s'y cacher ?

Tout son corps est recouvert d'écailles incandescentes. Hors du feu, celles-ci noircissent. Puis, l'animal étend ses ailes et relève la tête. Un dragon ! Il réagit à ma présence, rugit, puis crache un trait de feu.

Je ne peux m'empêcher de pousser un cri de frayeur. Je recule pour me protéger, mais m'enfarge dans les câbles qui sont reliés aux gants et tombe par terre...

Chapitre 3-21

Les filles ont décidé que c'en était assez et qu'il me fallait absolument prendre le métro. Après tout, cela fait presque trois mois que je suis en ville ! Je vais probablement être autant impressionnée par ce train souterrain que nous l'avons été par l'équipement de réalité augmentée de Zoé Ducharme.

J'ai grandi à la campagne, moi. C'est peut-être commun en ville, mais pas dans mon village. Par contre, je ne m'énerve pas dès que je vois un cheval ou une vache. Il y avait plus de moutons dans les fermes avoisinantes qu'il y avait d'enfants à l'école primaire. Charlotte et Margot ont peut-être pris le métro des centaines de fois, mais moi, j'ai conduit des tracteurs avant l'âge de cinq ans. Alors, han !

Je vais peut-être juste pas leur dire que je n'ai pas pris d'escalier mécanique avant d'avoir douze ans, parce qu'elles vont sûrement se payer ma gueule. Encore une fois.

Elliot ne nous a pas accompagnées. Il nous a saluées et a pris l'autobus. Apparemment, il a déjà « quelque chose à faire ».

Yeah, right.

Il a souvent « quelque chose » de prévu à l'horaire, Elliot. Comme les samedis matins, par exemple : je voulais nous inscrire à des entraînements de *La Ligue*

des mercenaires le samedi matin, mais môssieur Elliot n'est pas disponible.

– Il est jamais libre le samedi matin, fait Margot.

– Savez-vous pourquoi ? que je demande.

– Il fait du ménage. En tout cas, c'est ce qu'il m'a dit.

Bizarre. Il nous cache « quelque chose ».

Nous marchons jusqu'à la station de métro la plus près.

– C'est fermé, que je déplore en poussant sur la porte, qui ne bouge pas d'un centimètre.

– Pousse plus fort ! dit Charlotte.

On croirait que la porte pivotante est coincée, mais elle s'ouvre enfin lorsqu'une femme sort de la station et pousse de toutes ses forces sur son autre moitié. Un vent d'enfer me frappe le visage et m'empêche d'avancer.

Nous nous enfonçons ensuite dans les entrailles de la ville. Nous empruntons un premier escalier mécanique, puis un second, encore plus long que le premier.

C'est un bunker antinucléaire, ma parole !

Honnêtement, je m'attendais à avoir une crise de claustrophobie. L'idée de m'enfoncer ainsi à des dizaines et des dizaines de mètres sous la terre, avec du ciment partout autour, me faisait un peu capoter. Mais c'est si grand !

Lorsque nous arrivons en bas de l'escalier, un vacarme se fait entendre. Charlotte et Margot courent.

– Vite ! Dépêche-toi ! me crient-elles.

Je dévale les dernières marches quatre à quatre et me précipite à leur suite dans le wagon bleu de tête. Une demi-seconde après, les portes se referment. Ouf. Je saisis une barre de métal alors que je sens la rame accélérer. Une ou deux minutes plus tard, le train ralentit et arrête à une nouvelle station.

– C’est tout ?

Margot et Charlotte rient.

C’est bien moins impressionnant que je ne me l’étais imaginé. Dans ma tête, il y avait quelque chose de magique à ce mode de transport. Un peu de la plateforme 9 $\frac{3}{4}$, disons.

Le train repart. Je perds l’équilibre et tombe à la renverse sur une passagère derrière moi. Naturellement, Margot a réussi à immortaliser le moment avec son cell. Je peine à me relever des cuisses de la pauvre dame, à qui je me confonds en excuses. La honte ! Les filles se bidonnent encore plus, sachant qu’elles ont la preuve dans un fichier. Leur fou rire me gagne et une demi-douzaine de stations plus loin (genre pas plus de dix minutes plus tard), nous débarquons enfin du train.

J’ai survécu à mon premier voyage en métro !

Tout en nous guidant au travers des galeries et des couloirs, Charlotte me donne un cours d’histoire sur la ville souterraine. Après avoir marché pendant une quinzaine de minutes dans des couloirs comportant plusieurs petits commerces (travailler sous terre toute la journée, ouache !), nous sortons enfin à l’extérieur. Un coin de rue plus loin, nous entrons dans un

restaurant, celui des parents de Charlotte, où sa mère nous sert d'immenses soupes remplies de légumes, de tranches de bœuf et de bouillon.

Margot photographie son bol.

– Pour mon Instagram, justifie-t-elle.

L'heure de la vengeance a sonné. Mouahaha ! Je saisis mon cell et prends tour à tour ma serviette de papier, la salière et la bouteille de sauce Sriracha en photo en agrémentant le tout de mes plus belles grimaces.

– C'est pour mon LinkedIn, que je dis en l'imitant.

Mon bol de soupe est si gros qu'il m'est absolument impossible de le terminer. Déçue, je regarde le restant de bouillon et les quelques nouilles qui y flottent.

– C'était si bon... que je fais.

Sérieux, ne pas être en mesure de vider ce bol, je ressens ça comme un échec. Un petit échec. Tiens, j'ai une idée : peut-être qu'en...

– Buuurp !

– Franchement, Laurie !

– Désolée, que je dis, pas du tout désolée.

Ah non, finalement : il n'y a vraiment plus de place dans mon estomac.

Comme je vais retourner chez Sam la semaine prochaine pour la danse à l'école, je propose aux filles d'aller faire les boutiques du centre-ville.

– Je veux me trouver un nouveau top ou quelque chose.

– Est-ce qu'il y a quelque chose dont tu voudrais nous parler ? fait Charlotte.

– Heu... non. Pourquoi tu me demandes ça ?

– T'es certaine qu'il n'y aurait pas un amoureux secret qui t'attend dans ton village ? renchérit Margot.

– Ha. Ha, ha ! que je me force à rire. Absolument pas.

– À moins que tu veuilles te mettre belle pour reconquérir le cœur de Sam ? relance la première.

– Ben non. Il sort avec Daphnée. La fille qu'il *cruisait*... avant que... Ben, avant, là. Vous savez... *avant*.

– Ouais, ouais, qu'elles font avec un sourire en coin. Malgré moi, je rougis.

– C'est juste une soirée de danse un peu chic. C'est tout.

– Pis tu veux te mettre *chic*, c'est tout, dit Margot.

On pouffe de rire à sa répartie. On a le rire facile aujourd'hui. J'en ai mal aux joues.

Nous passons une partie de l'après-midi à flâner, à jaser de tout et de rien, à lécher les vitrines des boutiques aux vêtements trop chers. Charlotte pousse l'audace jusqu'à entrer dans certaines d'entre elles pour essayer quelques morceaux.

En voyant le prix sur les étiquettes, je m'étouffe.

– Cent douze dollars pour un chemisier ben banal et totalement informe !

Qui a les moyens de s'acheter ce genre de guenilles hors de prix ? Ça n'a aucun sens !

Mon commentaire ne plaît pas à la vendeuse, qui me fait de gros yeux. Je lui retourne sa grimace.

Dans une autre boutique, Margot essaie deux ou trois morceaux, mais dès qu'elle sort de la cabine,

Charlotte et moi crions « *Nope!* », parce que ça ne lui va pas du tout.

Décidément, magasiner avec Charlotte et Margot ne ressemble en rien aux séances expéditives que je me tapais avec Sam. Faut dire qu'on déconne plus qu'on cherche. Charlotte se déguise et prend des expressions de mannequin tandis que Margot immortalise le tout dans son cell. Puis elles inversent les rôles (je me prête au jeu aussi) jusqu'à ce que la carte mémoire du téléphone de Margot soit pleine !

– Schnoutte ! Va falloir que j'en efface.

Après deux heures de magasinage, les vêtements commencent à tous se ressembler. Je ne fais plus la différence entre un pantalon noir et un autre pantalon noir, qui sont « totalement différents, voyons ! » selon Charlotte. Les sièges près des cabines exercent de plus en plus leur pouvoir d'attraction sur moi.

– On en fait une dernière, les filles ! On va dans celle-là ! dit Margot en me tirant par le bras. C'est une boutique britannique. C'est super beau, ce qu'ils font !

Les filles me tendent rapidement quelques morceaux pris dans un étalage en solde et me poussent vers les cabines d'essayage.

Urgh. Qu'est-ce qu'elles ont choisi ?

– Pouhahaha ! que je m'exclame. Une robe ? Dans tes rêves, Charlotte !

– Mets-la pis laisse-nous juger du résultat, dit-elle de l'autre côté du rideau.

Au moins, c'est kaki et pas bleu. Y a-t-il quelque chose de plus ridicule qu'une robe bleue ? Autant en

finir tout de suite, que je me dis en sortant de la cabine, prête à y retourner dans l'instant.

– *Oh. My. God!* dit Margot.

– Sérieux : wow ! fait Charlotte. C'est ça que tu veux, ajoute-t-elle en m'aidant à fermer la fermeture éclair dans le dos.

Je m'observe dans le miroir. C'est une robe à bretelles avec corsage ajusté, qui descend jusqu'aux genoux. Deux poches ont été cousues devant et il y a un ourlet fendu de quelques centimètres sur les côtés. J'ai le haut du dos et les épaules dénudées.

Je sais pas. Je me sens... nue. Un peu.

– C'est vrai qu'elle tombe bien, par contre, que je dis en lissant le tissu.

– Elle est géniale ! crient-elles en chœur.

Les filles me tordent le bras. Faut dire que la robe n'est vraiment pas chère.

– En plus, j'ai une paire de bottes ma-la-de pour aller avec ça, je te la prête pour ta soirée, ajoute Charlotte.

OK. Je me rends à leurs arguments. J'ajouterai une robe à ma garde-robe.

Je reviens seule chez moi, car Charlotte est retournée aider ses parents au restaurant, tandis que Margot voulait aller bouquiner un peu. Je l'aurais suivie, mais je suis juste trop crevée pour passer une minute de plus dans un magasin, quel qu'il soit.

En fin d'après-midi, le métro est bondé de gens tout aussi fatigués que moi après leur journée de travail. Certains sont absorbés par la lecture d'un

roman, d'autres jouent ou textent sur leur cell. Tous aspirent à arriver au plus vite à destination pour pouvoir rentrer chez eux.

Après tout, on n'est jamais mieux qu'à cette adresse : 127.0.0.1 !

Il n'y a aucune place assise, alors j'attrape une barre un peu graisseuse (ark) pour éviter de me donner en spectacle à nouveau aujourd'hui. Mon regard se perd par la vitre. Les lumières qui défilent dans le couloir et la vibration du train m'hypnotisent, m'endorment un peu.

Des gens sortent, d'autres pénètrent dans le wagon. Quelqu'un se colle dans mon dos. J'essaie de me faire petite, de laisser un peu d'espace aux autres passagers.

Un souffle chaud se fait sentir.

C'est un peu trop proche, bonhomme.

Je me secoue les épaules pour réaffirmer ma bulle personnelle. Je fais mon gros possible pour ne pas prendre plus d'espace que nécessaire, ce serait apprécié si les autres faisaient de même.

Le train freine, un corps se presse sur moi. Trop. Comme j'essaie de me redresser et de le repousser, une main agrippe un de mes seins.

- Eille!!!

Je donne un coup de coude, mais frappe le vide. L'homme est sorti du métro et a disparu dans la foule.

Chapitre 3-22

Une seconde.

Cet homme n'a laissé sa main sur moi qu'une seule minuscule seconde. Et pourtant, je n'arrive pas à me sortir ce moment de la tête. Je suis prise dans cet instant depuis une demi-heure.

L'endroit où il m'a touchée me brûle. Je me sens toute croche.

J'essaie de revoir le moment, de comprendre. Ce n'est pas comme si c'était moi qui avais perdu l'équilibre et qu'il avait posé sa main là accidentellement pour me retenir.

Non, Laurie. Arrête de culpabiliser. Tu n'as rien fait.

Rien de rien.

Ce. N'est. Pas. Ma. Faute.

Le fil des événements se déroule à nouveau dans ma tête. Cette fois, j'ai l'impression de voir la réflexion de l'homme dans la vitre, de le voir... sourire.

Argh !

Ce n'est pas possible !

Je cours jusqu'à l'appartement, parce que je ne veux pas que les gens me voient pleurer. Je monte l'escalier à toute vitesse. Le cœur veut me sortir de la poitrine.

La lumière qui filtre par les rideaux du salon m'indique que mon père est déjà arrivé.

Reprends-toi, Laurie.

Je prends une grande respiration. Puis une autre. Essuie mes yeux. Retrouve mon sang-froid.

Je ferme la porte doucement derrière moi, espère pouvoir me rendre directement à ma chambre sans croiser mon père, mais il sort de la cuisine et vient à ma rencontre.

Depuis quelques semaines, ils sont débordés à son bureau. Les heures supplémentaires se sont accumulées. J'ai souvent soupé seule parce que papa devait travailler jusqu'à tard le soir (du vrai travail, pas des rencontres intimes avec une collègue sexy comme on en voit dans *Mad Men*). Je ne suis sûrement pas unique dans cette situation.

– Salut, ma grande !

Le travail a bien avancé au bureau et tout le monde a pu s'en aller à une heure raisonnable. Quoi de mieux pour terminer la semaine ? Papa me raconte rapidement quelques-unes des embûches auxquelles ils ont fait face. Ce sont les détails habituels : gros client, gros contrat, exigences ridicules, un client qui ne comprend rien à rien, mais l'équipe qui se démène et trouve une solution qui impressionne le client. Un récit épique moderne, quoi !

– Ça te dirait qu'on se commande quelque chose pour le souper ? Ce que tu veux ! C'est moi qui invite ! dit-il en souriant. Je t'ai déjà dit que j'étais fier de ma grande fille ? poursuit-il en voulant me faire un câlin.

En essayant d'être aussi naturelle que possible, je me retourne pour accrocher mon manteau et me

défiler de son geste tendre. Excuse-moi, papa. Je ne peux juste pas...

– Ça va ?

Je réponds presque non, mais le mot ne parvient pas franchir mes lèvres. Alors, je joue mon joker, mon deux frimé, mon atout :

– Ben oui. Juste trop de magasinage avec les filles, que je réponds en lui montrant mon achat, et en retenant un sanglot. Pizza avec *smoked meat* ? que je propose.

Je suis une bonne menteuse. Il n’y voit que du feu.

Dans la salle de bain, je verrouille la porte et actionne le ventilateur. Dans le miroir, tout est normal. Presque. Le problème est à l’intérieur. Une boule dans ma gorge. Un nœud dans mon estomac. Une blessure invisible. Je me sens comme si un marteau m’avait fracassée en mille morceaux. Un sanglot m’étrangle, les larmes coulent. Je braille ma vie aussi silencieusement que possible. Mon chandail est mouillé, complètement trempé par une vague de sueurs froides.

Sois forte, Laurianne. Il n’a pas à savoir. Ça lui ferait trop mal. Tu peux passer au travers.

Pour ne pas avoir l’air d’un raton, je me lave le visage et fais disparaître toutes les traces de mascara. L’eau froide dont je m’asperge le visage réussit à camoufler les larmes. Puis, je file dans ma chambre pour changer de t-shirt.

La pizza a un goût amer. J’avale quelques pointes de peine et de misère et, prétextant la fatigue, j’embrasse rapidement mon père sur une joue avant de me

réfugier dans ma chambre, en prenant soin de refermer la porte derrière moi. Ici, c'est mon château, mon repaire, ma Forteresse de la solitude. Personne ne peut m'atteindre. Entre les quatre murs de ma chambre, j'oublie un peu les monstres qui errent dans la ville. Je leur préfère ceux qui hantent mes jeux.

Mon ordi sort de son sommeil léger. Les moniteurs s'allument à tour de rôle. Ce soir, ce sera *Z-héros*.

Stargrrrl apparaît sur la route déserte, dans un décor post-apocalyptique. La brise remue les feuilles dans les arbres. Celles-ci dansent, animées d'un même mouvement. Parfois, des oiseaux chantent.

D'un clic, j'ouvre l'inventaire personnel de mon avatar, contenu dans son sac à dos. Comme armes, Stargrrrl a un revolver et deux chargeurs, une hache et un poignard. Je place le poignard dans sa botte, vérifie que son revolver est chargé et le rengaine. La hache, c'est moins précis, mais ça a l'avantage d'être silencieux.

J'observe l'habillement de mon avatar : des jeans sales, un chandail déchiré, souillé par le sang, la sueur et la boue. J'approche la caméra de son visage. Il est sale.

Je sursaute lorsque mon père cogne à la porte de ma chambre.

– Laurie ?

– Quoi ? que je réponds en gardant la porte fermée.

– Je vais aller prendre un verre avec Yan. Je serai de retour dans... deux heures, mettons ?

– OK. Dis-lui bonjour pour moi.

– D’ac !

Avant qu’il fasse un pas, j’ouvre la porte.

– Papa ?

– Oui, ma chouette ?

Je le serre dans mes bras, sans rien dire.

Stargrrrl est vraiment toute seule. Il n’y a aucun autre joueur pour la déranger, aucun zed pour la dévorer dans cette partie de la carte. Mes vivres sont à leur plus bas. Voilà donc ma mission prioritaire : manger. Me refaire des forces.

Les programmeurs devraient vraiment penser à intégrer un facteur d’endurance aux personnages. Stargrrrl court sur la route depuis une dizaine de minutes avec son sac sur le dos, elle file à une vitesse inimaginable, et pourtant, elle n’est pas fatiguée. De telles prouesses, ce n’est pas réaliste.

La route me conduit à une ville de banlieue. Une ville fantôme. La plupart des maisons sont en piètre état, les voitures ont été incendiées ou leurs pneus sont crevés. Sans personne pour les entretenir, les terrains sont maintenant recouverts d’herbes hautes.

Chercher des vivres est une tâche longue et ennuyante. Les maisons ont déjà été vidées par d’autres avatars, mais on a tout de même espoir de trouver un garde-manger bien garni de boîtes de conserve. Alors on les examine toutes systématiquement.

Les deux premières maisons que j’inspecte ne recèlent aucun trésor. Dans la troisième, je trouve une conserve de bouffe à chat. Personnellement, je

n'en ai jamais mangé. Mais si la civilisation en venait à sombrer, j'ose croire que je ne lèverais pas le nez sur une telle source d'énergie. Stargrrrl l'enfouit dans son sac et sort de la maison.

Plus loin au milieu de la route se trouve un corps. Stargrrrl empoigne sa hache. Je reste à l'affût. Des zeds rôdent peut-être par ici. J'observe les alentours pour être bien certaine qu'aucun mort-vivant ne marche en ma direction.

De mon clavier, je monte le volume dans mes écouteurs. Il n'y a aucun râle, aucun cri. C'est bon signe.

Stargrrrl s'approche et inspecte la scène. C'est la dépouille d'un homme, plutôt bâti, noir. Il est étendu sur le ventre et a toujours son sac à dos sur lui. Le corps ne présente pas de trace de morsure évidente, donc il ne se relèvera probablement pas. Son sac ne contient que peu de choses : des bandages, de l'eau, une conserve de thon. Stargrrrl ajoute le tout à son inventaire avant de le retourner sur le ventre.

Urgh.

La flaque de sang, encore rouge, n'a pas coagulé, ce qui signifie qu'il n'est pas mort depuis longtemps. Un coup de couteau à l'abdomen lui a été fatal. Ce jeu n'est pas l'un des plus faciles : un rien peut tuer notre avatar. Une simple chute peut provoquer sa fin. Faut pas s'étonner de devoir repartir à zéro aussi souvent !

L'avatar est encore équipé de lunettes de ski, qui protègent des éclaboussures de sang contaminé. Je les ajoute à ma collection. Stargrrrl avait brisé les siennes

très tôt et je n'en ai jamais retrouvé d'autres. Elle les enfila. *Nice.*

Des lunettes, mais pas d'armes. Je m'en doutais. Les armes sont les premiers articles à disparaître des nouveaux cadavres. On peut toujours faire du troc avec le matériel excédentaire. Mais même en excédent, une arme de plus n'est jamais de trop (à moins de dépasser la limite de poids permise).

Soudain, je me rends compte que les oiseaux ont cessé de chanter. Je dégaina mon revolver et me retourne. Assis sur une chaise installée sur le perron d'une maison, un avatar m'observe. En voyant l'arme, il lève les mains en l'air.

- Wô, wô, wô ! crie-t-il. Je suis un gentil.

Il n'a pas de sac, pas d'armes apparentes. Rien pour le démarquer à part une casquette rouge sur la tête qui lui cache un peu le visage.

- T'es ici toute seule ? demande-t-il.

- Oui. Toi ?

- Ouais...

Inutile de donner trop d'information. Tant que je n'en sais pas plus sur le gars, je vais le traiter comme une menace. Je baisse tout de même mon arme pour le mettre en confiance.

- Tu le connais ? que je lui demande.

- C'était mon ami. Pour être honnête, je suis plutôt mal pris. Je suis perdu et j'ai même plus de munitions.

Décision difficile. Si c'est un gentil, il aura effectivement besoin de munitions pour se défendre. Par

contre, s'il veut s'en prendre à moi pour me voler mon matériel, je lui en fournis pour me maîtriser...

Je soupire.

– Je peux bien te laisser un chargeur, dis-je en lui en tendant un.

– Nan. C'est inutile. J'ai un pistolet à barillet, dit-il en me montrant son Smith & Wesson. Ça te dérange si on fait un bout ensemble ? Juste le temps que je me refasse un peu.

Il n'a pas l'air si méchant. C'est délicat de se faire une idée seulement à partir d'une voix. Je ne suis pas un juge dans une émission de télé-réalité, ce n'est pas son potentiel artistique et commercial que je dois évaluer, mais ses réelles intentions. Est-ce que ce gars va se retourner contre mon avatar à la première occasion ?

La voix est douce. Il doit avoir dix-huit ou vingt ans, dans ces eaux-là. Parfois, les joueurs n'ont qu'un mot à dire pour qu'un signal d'alarme se mette à résonner dans ma tête. En ce moment, il n'y a pas de cloche qui tinte.

Sans baisser ma garde psychologique, je hausse les épaules.

– *Cool*. Moi, c'est IronBatManOfSteel. Tu peux m'appeler monsieur Iron ou juste Iron, ou Luke, si tu veux. C'est Luke, mon vrai nom.

Malheureusement, ça dérape rapidement. Alors qu'on explore une maison, il m'appelle depuis l'étage. Stargrrrl le retrouve couché sur un lit dans une des chambres.

– Hey, bébé, dit-il sur un ton douxereux.

Je sacre.

Pendant une journée ordinaire, j'aurais pu l'ignorer, voire en rire si ç'avait été une blague d'Elliot ; mais avec ce qui m'est arrivé dans le métro, c'est la goutte de trop.

Je sacre encore et sors de la maison.

- Quoi ? lance-t-il innocemment en me suivant. Ah, *come on*, c'était rien qu'une blague ! Capote pas, voyons !

- C'est pas drôle !

- Tu aurais dû venir te coller. On aurait pu se réchauffer. Tu sais que tu aurais aimé ça. Pourquoi tu me suis depuis tantôt, sinon ?

Quoi ?

- C'est pas moi qui te suis, c'est toi qui as insisté pour me suivre ! que je lui rappelle. Je pensais que tu étais quelqu'un de correct, mais visiblement t'es aussi *fucké* que tous les autres.

- Je *suis* un gars correct ! argumente-t-il.

Son avatar tourne autour du mien, veut me retenir, mais je lui attrape un bras et le pousse au sol.

- Tu sais quoi ? T'es rien qu'une foutue agace ! me crache Luke en se relevant. « Viens ici. Regarde-moi. Je suis tellement bonne ! » dit-il en essayant d'imiter une voix féminine. « J'ai des boules... Ouhhh ! »

Luke fait danser lascivement son avatar. J'imagine que dans sa tête, une fille est incapable de bouger autrement.

- T'es comme toutes les autres filles, crache-t-il. Arrête de nous faire perdre notre temps !

Un zed profite de notre dispute pour nous attaquer. Luke réussit à esquiver la charge, mais pousse le zed dans la direction de Stargrrrl, qui doit se débattre avec le monstre. Elle le retient et l'empêche de la mordre. Le zed grailonne au visage de mon avatar. En haute définition, c'est vraiment dégueulasse.

À quelques mètres de nous, l'avatar de Luke nous observe. Et le joueur rit de voir Stargrrrl se débattre ainsi.

- Vas-y ! Demande de l'aide, maintenant. Je le sais, comment tu opères. Tu te tiens avec de vrais gamers qui prennent tous les risques et ramassent le stock. Toi, tu colles, pis tu manipules pour qu'on te donne ta part. Quand vient le temps de se battre, oups ! la princesse est plus là, par contre. T'es juste un parasite qui veut de l'attention.

Luke baisse le pantalon de son avatar et celui-ci se met à donner des coups de bassin.

- C'est ça que tu veux, hein ? qu'il dit en riant.

Je vois rouge.

Stargrrrl pivote sur elle-même, puis effectue une roulade arrière, entraînant le zed avec elle. Mais en repoussant celui-ci des pieds, je le fais passer par-dessus ma tête. Le zed tournoie et se retrouve à genoux devant Luke, la bouche à la hauteur de son entrejambe.

Le sang gicle.

L'avatar se met à crier.

Luke gueule dans son micro de l'aider, d'enlever ce monstre, mais son avatar meurt et son micro coupe aussitôt. IronBatManOfSteel s'affaisse au sol, le zed

toujours en train de se repaître. Avant que celui-ci ne tourne son attention vers moi, je le finis d'un coup de hache.

Devant mon écran, j'éclate en sanglots à nouveau. J'arrache mon casque d'écoute et plonge mon visage dans mes mains.

Je ne sais pas si je suis contente que mon père ne soit pas là pour être témoin de ce qui arrive, ou si j'aurais voulu qu'il soit présent pour me consoler et me dire que tout va bien aller.

Entre deux pleurs, j'entends une voix qui sort des écouteurs sur mon bureau. À l'écran, un nouvel avatar se tient devant Stargrrrl. Il porte un casque de moto sur la tête.

- Es-tu correcte ? me demande-t-il, lorsque je remets mon casque d'écoute.

Super. Un autre con. Pourquoi est-ce qu'on ne me laisse pas toute seule ?

- Va-t'en ! que je crache.

Mais l'avatar ne part pas. En fait, il se rapproche du mien.

- Es-tu certaine que ça va ? Je... Ça fait un bon bout que tu pleures.

- J'ai juste eu une journée de merde, que je répons. Et ce... (je retiens une insulte) ce gars-là était juste la cerise sur le sundae. Si tu veux prendre mon stock, gêne-toi pas. Je m'en fous.

La voix du joueur est bizarrement modulée.

- C'était un voleur. Je l'observais quand tu es arrivée. C'est lui qui a buté l'autre avatar. Il venait de

le rencontrer. Coup de couteau. Couic. J'étais caché et... je vous ai observés. J'allais intervenir, mais... peu importe. Heu... tu veux qu'on s'assoie ? Ben, j'imagine que tu es déjà assise, mais, genre, virtuellement, tu voudrais t'asseoir pour jaser ? demande-t-il en retirant le casque de moto.

Il est drôle.

Habituellement, les joueurs ajustent les paramètres de leurs avatars pour les rendre plus menaçants, souvent plus vieux. Coupable : Stargrrrl fait quinze ans de plus que moi. On se dote d'attributs qu'on aimerait avoir dans la vraie vie : un corps athlétique, des muscles, une barbe ou une poitrine surdimensionnée (tout à la fois sur un même avatar, c'est plus rare, mais ça s'est déjà vu).

L'avatar devant moi est un vrai ado. Il n'est ni très grand ni très musclé. Ses cheveux retombent sur le côté de son visage, qui paraît innocent. Pas menaçant.

Peut-être qu'il est un de ces joueurs pacifistes ! C'est probablement la façon la plus difficile de passer au travers des missions, car presque tous les jeux exigent que l'on se batte, que l'on abatte nos ennemis ; mais plusieurs joueurs ont prouvé qu'il était faisable (mais pas facile) de compléter les jeux sans aucune violence. Ça demande seulement beaucoup d'imagination.

– Je suis Dolann, dit-il, en me tendant la main de son avatar.

– Stargrrrl.

Pas de sonnette d'alarme.

– Journée merdique, tu disais? dit Dolann en s'asseyant par terre.

– Ouais. On peut dire ça, que je réponds en prenant place à ses côtés.

Avec les deux cadavres devant nous, le tableau est surréaliste. Tout ce qu'il nous manque, c'est une tasse de thé.

L'idée me fait pouffer de rire. Sans savoir pourquoi je ris, Dolann glousse aussi.

– Quand la vie te fiche une gifle, ne t'en fais pas : souris et siffle... dit-il.

Je connais ces mots. J'ai déjà entendu cette phrase, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. On dirait quelque chose que mon père me dirait.

Dolann se met à chanter et à siffler :

– *Always look on the bright side of life*

Always look on the light side of life

If life seems jolly rotten

There's something you've forgotten

And that's to laugh and smile and dance and sing

Bien sûr ! Ça me revient. Je ris malgré moi de la chanson absurde. Je ne peux m'empêcher de siffler les quelques notes de la mélodie accrocheuse. On ne m'a peut-être pas clouée à une croix comme le pauvre Brian, mais ça illustre bien comment je me sens en ce moment.

Je ne dis rien de plus à Dolann à propos de ma journée merdique. Il a la décence de ne rien me demander.

Chapitre 3-23

De l'air !

Je suis en train de suffoquer. La gorge me brûle et j'étouffe. Assise carrée dans mon lit, j'halète. Je suis terrorisée.

Du feu me circule dans les poumons. Mon cœur pompe de l'acide dans mes veines. Chaque centimètre carré de mon corps me fait souffrir.

Serrant mon drap contre moi, je m'adosse contre le mur, fais tomber un livre de la tablette sur mon oreiller.

Il fait toujours noir. Mon cadran indique 3 h 27.

Je rêvais, voilà tout. J'ai fait un cauchemar. Un horrible cauchemar. Je suis sauvée. Ici, dans ma chambre, dans mon lit, je n'ai rien à craindre. Alors pourquoi je n'arrive pas à me débarrasser de cette sensation de terreur ?

Respire, Laurie. Respire.

Mes yeux grands ouverts cherchent la menace. Quelque chose a réveillé mon cerveau reptilien. Si je n'écoutais que lui, je prendrais mes jambes à mon cou. C'est ridicule. Je sais pertinemment qu'il n'y a rien de menaçant dans l'appartement, mais mon cœur bat toujours la chamade.

J'allume ma lampe de chevet. C'est moins pire. Un peu.

Dès que je vois une ombre, je la fixe comme si un monstre s'y cachait. Mes mains tremblent encore. Je sais ce qu'il me faut faire : tout d'abord, aller aux toilettes. Ma vessie va exploser !

Je cours sur la pointe des pieds, active l'interrupteur de la salle de bain. S'il y a une chose que j'ai apprise en regardant des films d'horreur, c'est qu'inévitablement, les méchants se cachent derrière le rideau de douche. Ne souhaitant pas que cette nuit se termine en *Psychose* inversé, je tire le rideau d'un coup vif.

Rien. Aucun tueur fou armé d'un hachoir à viande. Pas même une araignée. Soulagée, je replace le rideau sur la tringle.

Après avoir fait pipi, j'inspecte minutieusement chacune des pièces de la maison. J'allume toutes les lumières : salon, cuisine, escalier, porte extérieure, balcon arrière, réfrigérateur (j'en profite pour prendre une grosse cuillerée de yogourt grec à la lime à même le pot). Tout y passe.

Bien sûr, si un meurtrier ou un monstre se cache vraiment dans l'appartement, le trouver ne règlera pas le problème.

Par deux fois, je vérifie que les fenêtres sont bien fermées, les portes bien verrouillées, et que ces Roulés suisses sont encore frais. Mission accomplie.

À regret, j'éteints les lumières une par une, consciente de l'absurdité des gestes que je viens de poser. Pourtant, je fais attention de rester dans la

lumière, de ne pas mettre un pied dans la noirceur qui se referme sur l'appartement.

Avant de retourner me coucher, j'ouvre la porte de la chambre de mon père de quelques centimètres à peine. Entendre sa respiration profonde – OK : son ronflement – me sécurise et me tranquillise.

Je referme la porte de ma chambre. Une pression des fesses sur la poignée provoque un déclic, m'assurant que le pêne est bien enclenché dans la gâche.

Il n'y a plus que la lumière de mon garde-robe qui est allumée, qui agit comme veilleuse.

En me cachant sous mes couvertures, des bribes de mon cauchemar me reviennent et s'évanouissent lentement dans l'oubli. Il y a un moment, tout était clair, mais je n'arrive plus à mettre le doigt sur ce qui m'a...

Chapitre 3-24

– Et il s'est endormi en plein milieu du film !
s'exclame Daphnée.

– Pfff ! Même pas. Je me reposais les paupières,
c'est tout, réplique Sam.

Nico et moi, on se tord de rire. C'est hilarant.

– Et le petit filet de bave qui te coulait sur le
menton, c'est parce que tu te faisais sécher les dents,
peut-être ? ajoute Daphnée.

Honteux, Sam se cache le visage.

Je ne connais pas beaucoup Daphnée, mais je
commence à l'apprécier. Elle est vraiment comique !
On se côtoyait à cause de l'école, mais on n'était pas
vraiment amies à l'extérieur. Elle avait sa gang, j'avais
Sam.

– C'est correct, *babe*. La prochaine fois, on ira voir
un film de ton choix, dit-elle en lui donnant un bec sur
la joue.

Sam nous a invités à souper, Daphnée, Nico et
moi, avant la danse. Sa mère était bien contente de lui
laisser la maison et d'aller passer la soirée avec ses
copines. Le souper est un prétexte. Sam voudrait que
ça clique entre Daphnée et moi, qu'on devienne des
bests, mais je crois qu'il cherche surtout à en mettre
plein la vue à sa nouvelle blonde. Elle ignore encore
tout de ses talents culinaires.

S'il veut l'épater, je ne me plaindrai pas : ça fait longtemps que je n'ai pas eu droit à un festin signé Samuel Brodeur.

Pendant que Sam cuisine, nous en profitons pour faire un peu plus connaissance, Daphnée et moi.

La plupart des gens croient qu'il est impossible pour un gars et une fille d'être des meilleurs amis parce qu'inévitablement un intérêt physique et/ou romantique va se développer d'un côté ou de l'autre. Et généralement, chez les adultes, ça devient une source de jalousie, si je me fie à ce qu'on raconte dans les films et les téléseries.

Parenthèse : je reconnais que Sam et moi, on a vécu un petit quelque chose de particulier, mais c'était une erreur, et nous avons rapidement retrouvé la raison. Il n'y a pas eu mort d'homme.

Bref, Daphnée m'a l'air plutôt *cool* de ce côté. Probablement parce qu'avec les dizaines de kilomètres qui nous séparent, je suis loin d'être une menace à ses yeux. Et en plus, Sam et moi, ça remonte à loin, tout le monde sait ça !

La distance a été un bon test pour notre amitié, au début. Mais je sais que, plus que jamais, entre Sam et moi, c'est à la vie, à la mort. La connexion qui existe entre nous ne mourra jamais.

Ma nouvelle robe kaki et les bottes que Charlotte m'a prêtées ont stupéfié un peu tout le monde. J'avoue qu'en suivant les conseils beauté de Margot et de Charlotte, je ne ressemble en rien à la Laurianne qu'on

peut croiser de jour à l'école ou à La Grotte. Moi-même, je suis assez époustouflée.

Il n'y a que mes épaules dénudées qui me rendent encore un peu mal à l'aise.

Lorsque Sam nous appelle pour passer à table, je lisse pour une millièmè fois le tissu de ma robe et surprends Daphnée à rouler des yeux.

Je sais que je suis excessive dans mon lissage, mais je tiens à ce que la soirée soit parfaite pour mon ami.

Comme entrée, Sam a préparé un tartare de saumon au poivre et au citron vert. C'est coloré et joli comme tout. Il a disposé trois petites bouchées avec des croûtons maison dans nos assiettes, qu'il a recouvertes d'une branche de thym. La chair est moelleuse et parfaitement assaisonnée.

Daphnée complimente Sam sur la présentation, mais ne mange que la moitié d'une bouchée, car elle n'aime pas le poisson. Encore moins le poisson cru. Mais elle ne veut pas être impolie.

Je dois me retenir pour ne pas piger dans son assiette, car les bouchées sont divines ; Nico, lui, ne se gêne pas.

Sam retourne dans la cuisine pour préparer le plat principal : des magrets de canard accompagnés d'une réduction de bleuets, d'une salade printanière et des meilleures patates pilées de l'histoire de l'humanité (il met du cheddar extra fort vieilli quatre ans dedans).

Je ne sais pas comment il a fait, mais les patates ont la forme d'un *cupcake*. C'est dément !

Il nous sert aussi des bulles : un cidre sans alcool, que Daphnée refuse. J'imagine que les bulles doivent la faire roter.

Pour finir, nous avons droit à une crème brûlée à la lavande.

– *Man*, comment tu as fait ça ? demande Nico en cassant la croûte de sucre.

– Avec une torche. Petite, précise-t-il en voyant l'expression de Nico, qui pensait sûrement à un lance-flammes. Ma mère me l'a offerte il y a quelques semaines, mais c'est la première fois que j'ai la chance de l'utiliser. C'est pas tous les jours qu'on fait de la crème brûlée. Elle est correcte ? La tienne est pas trop brûlée, j'espère, demande-t-il à Daphnée, qui n'a encore une fois pris qu'une seule bouchée.

– Elle est parfaite. Mais... je ne mange jamais de dessert. Le sucre, ça fait engraisser.

Cette fois-ci, c'est moi qui roule des yeux.

Elle fait exprès, ou quoi ?

Le corps est une machine. On lui donne de l'énergie et il brûle cette énergie. Si on lui fournit trop d'énergie, il stocke l'excédent en gras. C'est mathématique. Si Daphnée se bouge un peu les fesses, elle ne prendra pas un seul gramme.

Comme dirait Elliot, on a tous mis la main à la roue pour ramasser la vaisselle sale et la faire disparaître dans le lave-vaisselle. En dix minutes, la cuisine était revenue à la normale. Madame B. ne pourra pas dire un mot contre son fils. C'est drôle, parce que si Sam est bordélique dans sa chambre, il est tout le contraire

quand il fait à manger. La cuisine est souvent plus propre après qu'avant son passage.

Lorsque Sam enlève son tablier, je constate que sa chemise est toute tachée d'éclaboussures de gras de canard.

– *Shit*, dit-il, quand je lui pointe les marques laissées par les gouttelettes sur le tissu.

– Ça paraît pas, fait Nico, en vrai gars.

Daphnée et moi insistons. Pas question qu'il se rende à la danse avec une chemise souillée.

– Préparez-vous, je vais aller choisir une chemise avec lui, que je dis en me rendant dans sa chambre.

Sam me surprend en sortant une chemise noire de son garde-robe. La texture est soyeuse et le tissu a un motif métallisé légèrement fuyant qui se révèle sous la lumière. Tiens ! C'est nouveau, ça. Il a même une cravate pour aller avec !

Ce n'est pas moche du tout.

– Commandées sur internet, se justifie-t-il.

Sam qui a de l'audace vestimentaire ? Je ne l'aurais jamais cru. Il est très élégant. Avant qu'il ne sorte de la chambre, j'en profite pour lui replacer quelques mèches de cheveux.

Je suis fier de mon Sam. Il est vraiment *cute*. Presque un homme.

Un emoji de bonhomme sourire résumerait parfaitement ma pensée.

Dans le couloir, Daphnée tape du pied. Elle a les bras croisés, la bouche pincée et elle nous lance un regard sévère.

– On va être en retard...

– On arrive ! que je dis.

Le gymnase de l'école a été transformé en piste de danse. Tout le monde est sur son trente-six. C'est beau à voir. Les filles sont en robe ; elles ont des boudins, des tresses complexes ou elles ont lissé leurs cheveux. Les gars, eux, ont sorti leur cravate. Quelques-uns sont même allés jusqu'à se louer un *smoking* avec le nœud papillon en prime.

Le DJ, qui, fort heureusement, n'est pas un des profs, ne fait jouer que de bonnes chansons. Ça fait toute la différence entre un party qui lève et un échec lamentable. Plusieurs de mes amis ne me reconnaissent pas dans mon attirail. Ça me fait rire de voir leurs visages surpris. Je reçois une avalanche de compliments.

Dois-je être flattée par leurs paroles ou frustrée que ça ne vienne que quand je porte une robe ?

Pendant au moins une heure, je danse comme une folle, alors que Daphnée, elle, ne lâche pas Sam d'une semelle. Ce qui se comprend : nouveau couple oblige, après tout. J'ai l'impression que Daphnée ne le laisserait même pas aller aux toilettes tout seul, tant elle est accaparante.

Près des toilettes, justement, Oli est en train de jaser avec Nico. Je vais rejoindre les deux garçons pour prendre une pause de déhanchements sur la piste de danse, et Éliane, Joanie et Mégane se joignent à nous. On me met à jour sur les potins de l'école. Les histoires se ressemblent tant que j'ai l'impression que les deux

écoles se sont copiées. C'est comme les univers de DC et de Marvel, mais transposés au secondaire : héros différents, mêmes scénarios ! Ou vice versa ?

Nico et moi décrivons le copieux repas que Sam nous a préparé. En guise de preuve de son appréciation, Nico lève un doigt en l'air avant d'émettre un rot, court, mais puissant.

Ça n'en prend pas plus pour faire rire tout le monde.

Oh, vraiment ? Ont-ils oublié que c'est ma spécialité ?

Ce qu'on a mangé n'était pas particulièrement propice à la production de gaz, mais je sais ce qui peut m'aider : la canette de Coke que tient Joanie. Je l'attrape et, sans lui demander la permission, en cale la moitié.

Les bulles de gaz carbonique font leur effet : une bombe ! Avec ça, je pourrais me classer parmi les meilleurs aux Championnats mondiaux d'éructation. La réverbération dans le couloir amplifie la puissance du son. C'est absolument fabuleux !

– T'as pas changé pour une cenne ! me dit Éliane, en se tordant.

– *Nope !*

Nico me donne un coup de coude : un couple est en train de s'embrasser près des toilettes. Quel endroit romantique pour un *french* ! Je reconnais Félix, qui est en train de chatouiller les amygdales d'une fille que je ne connais pas. Il a finalement cassé avec sa

blonde. Sacré Félix, ça n'aura pas été long avant qu'il la remplace !

– Ça ne te rappelle pas quelque chose ? me demande Nico.

N'ayant pas *frenché* Félix et n'ayant pas l'intention de le faire prochainement, je ne vois pas trop de quoi il parle.

– Voyons ! fait-il comme si c'était une évidence. C'est pareil à quand je vous ai surpris à vous embrasser, Sam et toi !

Ma vie est un mauvais *soap*, car c'est à ce moment précis que choisit Daphnée pour sortir des toilettes et surprendre notre conversation. Elle a tout entendu.

Meeeerde.

Foutu Nico ! Quelle mémère, celui-là. Qu'est-ce qui lui a pris de mentionner cet épisode ?

– C'est pas ce que tu penses, que j'essaie d'expliquer à Daphnée.

– Ah non ? Pourtant, ça semble assez clair que tu as embrassé mon chum.

Ce n'est sûrement pas le moment d'argumenter que ce n'était pas encore son chum à ce moment-là. D'ailleurs, le contexte n'aiderait probablement pas ma cause.

– C'était un accident, que je justifie.

– Ha, ha, ha ! rit-elle sardoniquement. Tu veux vraiment essayer de me faire croire que vous avez perdu l'équilibre et que vos bouches ont atterri l'une sur l'autre ? Franchement, Laurianne !

Ouain, c'est vrai que de la façon qu'elle le raconte, ça fait un peu louche. Pourtant, c'est exactement ça qui est arrivé ! C'était un pur accident ! Pourquoi est-ce que personne ne nous croit ? Urgh. Faudrait que je lui mime, mais je doute que même une reprise vidéo la convainque de quoi que ce soit.

Il n'y a aucun scénario où je ne passe pas pour une fille coupable. Changeons de tactique : défense préventive.

– Je m'excuse, Daphnée. C'était une erreur. Sam, c'est mon meilleur ami et il tient vraiment à toi. Ce qui est arrivé, c'est pas de sa faute.

Je ne sais pas trop pourquoi je dis ça, parce que ce qui m'arrive en ce moment, c'est entièrement de sa faute (et de celle de Nico qui a ouvert sa grande trappe). Si Sam avait été honnête avec Daphnée depuis le début, je ne serais pas ici en train d'essayer de sauver les meubles.

– Tu es une mauvaise influence. Sam a tellement changé depuis que tu es partie, t'as même pas idée. C'est pas un hasard si ça a cliqué entre lui et moi dès que tu as quitté le village.

Eille ! C'est moi qui l'encourageais à faire un *move* parce qu'il était trop gêné pour aller te parler. Mais ça, tu ne t'en es jamais rendu compte !

Je me retiens à deux mains pour ne rien dire.

Elle poursuit :

– Clairement, tu es et seras toujours entre lui et moi. Quand il m'a invitée à souper, je pensais qu'il allait me préparer un souper *full* romantique. Disons

que j'ai déchanté assez vite, merci. Tout ça, c'était pas pour moi, mais pour toi ! Et il faut tout le temps que tu sois le centre de l'attention avec tes histoires rocambolesques ! « J'ai fait ci. Il m'est arrivé ça ! Ma vie est donc exceptionnelle depuis que je suis en ville ! » C'est à croire que tu le fais exprès de te mettre les deux pieds dans des situations qui n'ont pas d'allure !

Wow. Je ne l'avais pas du tout vue venir, celle-là ! Et Sam qui voulait qu'on passe du temps ensemble tous les trois pour que j'apprenne à connaître sa blonde, on peut dire qu'il s'est mis le doigt dans l'œil jusqu'au coude.

– Et ta robe ! Vraiment ? Allo ? ajoute-t-elle en me dévisageant des pieds jusqu'à la tête.

Heu, quoi, ma robe ? Elle est super *cool*, ma robe !

– Tu es un boulet, Laurianne. Si tu tiens vraiment à Sam, laisse-le voler de ses propres ailes. Rends-lui service : retourne en ville et ne reviens plus jamais.

Chapitre 3-25

Argh. Je pensais que Daphnée serait en colère contre Sam, pas contre moi ! C'est lui qui n'a pas été transparent !

J'aurais dû insister...

Il paraît qu'on apprend de nos erreurs ; eh bien, c'est avec un diplôme sous le bras que je retourne en ville !

Sam aussi est dans de beaux draps, maintenant que Daphnée a appris notre « terrible » secret. Je mettrais ma main au feu que la nouvelle va faire le tour de mon ancienne école en moins de deux !

Pour les prochaines semaines, je vais probablement suivre le conseil de Daphnée et éviter de retourner au village. Je crois que ce sera mieux pour tout le monde. Et ça va donner la chance à Daphnée de se calmer, et à Sam de remettre son couple sur les rails.

Disons qu'après cette discussion, il y a comme eu un froid entre nous. Et quand je dis « nous », je ne pense pas qu'à Daphnée et moi : Sam était divisé entre sa blonde et sa meilleure amie (moi), Nico se sentait vraiment mal (avec raison), Oli s'est excusé d'avoir tant ri (on le comprend), Éliane était certaine que j'allais donner un coup de poing sur le nez à Daphnée (d'où me vient cette réputation ?), tandis que Mégane était fâchée que je ne lui aie pas raconté ce baiser plus tôt (heuu... *whaaat* ?).

La cerise sur le gâteau : je retournais dormir chez Sam. Ce. Qui. N'était. Absolument. Pas. *Weird*. Du. Tout.

Hashtag malaise.

Urgh...

Même si Sam m'a assuré qu'il allait tout arranger, j'ai choisi de prendre le premier autobus pour rentrer en ville ce matin. Ça n'aurait pas été sage, ni pour moi ni pour lui, que je reste une seconde de plus. Pas avec l'ouragan Daphnée qui faisait rage.

Ma vie peut être une telle montagne russe des fois ! Sur une échelle allant de *Green Lantern* à *Deadpool*, je serais satisfaite si elle ne ressemblait qu'à *Blade: Trinity*. Ordinaire, plutôt prévisible, comprenant un peu d'action, mais pas trop de rebondissements, et avec Ryan Reynolds dans le rôle de mon voisin *cute*.

Dans l'autobus, je m'assois près d'une fenêtre et dépose mon sac sur le siège directement à ma droite. Je voudrais boudier, mais malgré moi, la situation est si ridicule que je ris de manière incontrôlable.

C'est Sam qui est le plus à plaindre dans tout ça. Pauvre Sam.

Il n'est pas encore midi que je suis de retour à l'appartement. Je texte Charlotte (qui garde son neveu), puis Margot (qui magasine avec sa mère), puis Elliot (qui ne me répond pas).

Après plusieurs soupirs d'ennui, je me concocte un muffin anglais avec œuf, jambon, fromage suisse, laitue et tomate dans l'incroyable presse-sandwich de mon père. Je fais deux fois le tour des chaînes à la télévision, prends une douche, fais une brassée de

lavage et perds une heure sur Facebook puis une autre sur Reddit. Je décide finalement de me connecter à la *Ligue* pour aller tester ma théorie à propos des robots.

En apparaissant dans le hangar, je suis surprise de constater que *Thorondor* n'y est pas. Sam doit être devant son ordi, lui aussi. Mais mon coucou sur Skype et mon texto restent sans réponse. Ça ne lui ressemble pas. Il est peut-être frustré et attristé par ce qui est arrivé hier et il ne sait pas par où commencer pour arranger les choses...

Moi, quand il me faut trouver une solution à mes problèmes, je vais courir. Ça défoule, ça fait le ménage des idées et ça me fait des cuisses ; Sam, lui, allume son ordi et pratique ses prouesses de pilote. Il peut passer au travers de tous ses simulateurs de vol comme si c'était des exercices de méditation. Je miserais un dix dollars que c'est ce qu'il fait en ce moment même. Qu'il a pris *Thorondor* et qu'il se promène dans le ciel. Et qu'il réfléchit à ce qui est arrivé.

À chacun sa manière de trouver la paix intérieure.

Cette fois, je le laisse gérer ses problèmes seul. Pas question que j'aie m'ingérer davantage dans cette histoire. J'y suis déjà (beaucoup !) trop impliquée.

Stargrrrl est assise à une table de travail où se trouve la tête de l'androïde.

Sur papier, ma théorie a du sens. Plus j'y pense et plus je suis certaine qu'une entité X (robot ou extraterrestre, peu importe) contrôle un nombre prédéterminé d'androïdes et de ED-209, et qu'un relais distribue à une vitesse supraluminique les

instructions grâce à une ansible. Si je parviens à me connecter au réseau, je pourrai avoir la preuve de ce que j'avance.

Cela paraît si simple.

Le problème, c'est qu'on parle d'un réseau extraterrestre fictif situé à l'intérieur d'un jeu vidéo. Lemieux a sûrement chargé une équipe de programmeurs de KPS de développer un tel système.

Stargrrrl a beau être une guerrière, ses doigts sont aussi agiles que ceux d'une chirurgienne. Minutieusement, elle retire les plaques de blindage de la tête de l'androïde. Une seconde enveloppe protectrice entoure le cerveau positronique.

La quantité de composantes qu'on y trouve est rien de moins qu'impressionnante. Chaque zone me révèle une nouvelle couche de microprocesseurs.

Puisque sa source d'alimentation se trouve probablement dans son thorax (l'endroit le mieux protégé), la tête de l'androïde n'est en ce moment qu'un vulgaire presse-papier.

Je mets plus d'une heure simplement pour ouvrir la tête, l'examiner et essayer de trouver le bon endroit pour la rebrancher. C'est comme une autopsie, mais avec moins de sang.

Plusieurs câbles sont maintenant connectés à ce qui reste de l'androïde. J'estime à quatre-vingt-deux pour cent la probabilité que j'aie réussi à effectuer les bons branchements. Assise dans ma chambre devant mon moniteur, je prends une grande inspiration. Et

tape la commande pour *rebooter* mon Frankenstein de métal.

Une seconde passe. Puis deux. Trois. Bientôt dix.
Rien.

Eh merde... J'ai dû bousiller son cortex. Va falloir en capturer un nouv...

Des myriades de signaux lumineux se mettent subitement à voyager dans le cerveau positronique. Les yeux de l'androïde s'illuminent. Le système semble redémarrer : il produit des sons dignes d'un modem 56k se connectant à internet.

Malade !

La réactivation de la tête de l'androïde était la partie la plus difficile ; à partir de maintenant, c'est comme une promenade dans un parc : par essais et erreurs, j'arrive à dériver le signal et à l'exporter vers l'ordinateur de cette base.

Sur mon écran, le code défile sous mes yeux.

J'avais raison. J'avais raison ! Voilà le signal de l'ansible des robots envahisseurs venus de l'espace.
Ha ha !

Évidemment, le code est rédigé dans une langue extraterrestre, je n'y comprends absolument rien. Je déduis qu'une partie du code doit représenter les fonctions de l'androïde, et l'autre, le signal collectif. Toute la masse d'information serait échangée entre chacun des robots et le serveur central pour qu'ils soient à chaque instant conscients des actions des autres robots, de leurs positions et de celles de leurs

ennemis (les joueurs), des stratégies, des lieux de stockage des armes, des bases d'opérations, etc.

Les conséquences de ce choix de la part des concepteurs sont énormes !

Voilà pourquoi la *Ligue* est le meilleur jeu de tous les temps !

Il va me falloir travailler hors-ligne, car je n'ai pas les outils nécessaires dans le jeu pour déchiffrer ce code. Même si j'ai des programmes de *hacks* dans mon ordi, je vais avoir besoin d'un accès à la source. Il me *faut* le code.

Grâce à un gestionnaire de téléchargement, j'extrais les symboles qui passent dans le moniteur de la base et en fais une copie sur une clé – une vraie de vraie clé USB qui se trouve dans ma chambre.

C'est à ce moment précis qu'un signal d'alarme résonne dans la base. Automatiquement, un de mes moniteurs affiche des images en temps réel de l'extérieur du hangar. Dans le noir, je ne vois rien. Je change d'angle. Les voilà ! Trois avatars avancent à pas de loup, trois soldats presque invisibles dans leur équipement tactique viennent frapper à ma porte.

Oh, que j'ai une surprise pour vous, mes coquins !

Mes mitrailleuses-sentinelles émergent du sol, les visent et tirent. Le résultat est sans appel : les avatars n'ont aucune chance de s'en sortir. Ces tourelles m'ont coûté cher, mais elles valent chacun des crédits que j'ai dépensés.

Une seconde alarme retentit : un aéronef est en approche et atterrit juste en dehors du rayon d'action

de mes tourelles. Six silhouettes en descendent, dont deux androïdes armés de canon à plasma.

Je. Suis. Tellement. Faite.

Les scènes qui suivent, le piège que je tends en dissimulant Stargrrrl dans l'ombre, la diversion des bras mécaniques et le combat au corps à corps avec ce mercenaire désintégré par la boule de plasma tirée par son pote l'androïde, semblent passer en FAST FORWARD à l'écran. Stargrrrl, en déroute, court vers la falaise.

Notre base est compromise : seule, je n'ai aucune chance de survivre à cette attaque. Ce n'est que grâce au bouclier énergétique que m'a remis Éloi que je n'ai pas été désintégrée dans une boule de plasma. Ça me déprime d'avoir à abandonner notre hangar, mais la fuite est ma seule option.

Le fond du chaudron est noir, plus noir que la nuit même. Stargrrrl prend son élan et plonge dans le vide.

La falaise est haute de plusieurs centaines de mètres. En chute libre, le vent siffle à mes oreilles. J'attends aussi longtemps que possible avant de déployer le parachute du sac-harnais que j'ai fait enfiler à Stargrrrl avant de sortir du hangar. Plus j'attends, plus mes ennemis seront loin derrière. Si j'attends trop longtemps, Stargrrrl sera réduite en purée. Trois... Deux... Un !

L'ouverture du parachute est brutale. Je stabilise mon avatar et essaie de le diriger pour qu'il plane vers le bunker en bas. Je pourrai m'y réfugier. Ou plutôt

m'enfuir avec le Hummer que nous avons pris aux maraudeurs.

Stargrrrl est encore haut dans le ciel. J'ai mal évalué son altitude.

Un éclair bleu me rate de quelques mètres et poursuit sa course pour aller frapper le sol au loin. L'explosion illumine brièvement la vallée.

Frak!

En réorientant la caméra pour regarder derrière moi, je vois les silhouettes des avatars et des robots en haut de la falaise. Les androïdes ont-ils des lunettes de *sniper* intégrées à leurs yeux ? Parce que ce tir m'a vraiment frôlé de près. Mes ennemis prennent leur temps pour me viser. Je suis prisonnière entre le ciel et la terre, littéralement. Et le bunker est encore loin.

Allez, allez !

D'ici, l'éclair au bout du canon n'est pas plus gros qu'une tête d'épingle, tout juste une étincelle. Une étincelle qui rayonne intensément, une étincelle qui grossit rapidement et me fonce droit dessus !

Je ne pourrai pas l'éviter. Je largue mon parachute. Stargrrrl tombe dans le vide !

Une trentaine de mètres plus bas, une forêt de conifères amortit sa chute.

Je retiens mon souffle alors que Stargrrrl disparaît entre les branches.

Mon écran vire au noir et un message apparaît :
VOUS AVEZ PERDU CONNAISSANCE.

Chapitre 3-26

Ouch !

Ma première réaction est de sacrer contre les avatars, les joueurs, les robots, le jeu, la situation dans laquelle je me retrouve, et même contre Sam qui n'est jamais là quand j'ai besoin de lui. Je déballe tous les jurons en anglais et en français que je connais et en invente même quelques-uns.

À bout de (gros) mots, je crie après mon ordi :

– Aaaaaarghhhhh !!!

Heureusement que je suis seule dans l'appart. On me croirait folle.

Reprends-toi, Laurie. Pense à un plan B.

Plan B, plan B... Le hic, c'est que dix secondes ont passé et Stargrrrl est toujours inconsciente. J'ai besoin d'aide.

Le statut de Sam n'a pas changé : il est absent. Peut-être, mais je sais qu'il est connecté, alors j'inonde de messages son Skype, son cell et son courriel : « URGENT, base sous attaque, besoin de renfort immédiatement », accompagnés d'une carte marquée d'un X qui indique où Stargrrrl est tombée. Ce même message, je l'envoie à tous mes amis, à Charlotte, à Margot, à Nico, à Mylène, à Elliot et à Émile ainsi qu'à d'autres joueurs à qui je peux faire confiance.

Après ce qui semble être une éternité, Stargrrrl ouvre enfin les yeux. Tout autour d'elle, des branches

cassées gisent au sol. C'est un vrai miracle qu'elle soit encore vivante ! La chute aurait très bien pu lui être fatale... et l'a presque été, si j'en juge par tous les points de vie perdus. Elle est gravement blessée. Les points de vie continuent de s'échapper un à un. Elle perd du sang.

Stargrrrl parvient néanmoins à se relever.

Avant de penser à stabiliser son état, je dois la planquer. Pour l'instant, les arbres m'offrent une certaine protection. Mon avatar boite, s'accroche aux troncs, laissant derrière elle des traces rouges beaucoup trop visibles.

L'aéronef des androïdes est en approche. Lentement, il survole la forêt à basse altitude. Ses phares sont braqués au sol, ils traquent Stargrrrl. Probable que de nombreux robots soient aussi à ses trousses au sol, dans des véhicules sur roues.

Ding ! C'est mon cell. Sam !

Heure prévue d'arrivée : 7 minutes 15 secondes.

Quoi ? Mais où il est, nom de nom ? De l'autre côté de la planète ?

Je me planque derrière une souche déracinée. Les phares passent tout près de Stargrrrl, éclairent les environs avant de s'éloigner. J'entends l'appareil atterrir au loin. J'estime que mes ennemis doivent être à quelques centaines de mètres tout au plus.

Sept minutes (et quinze secondes) ! C'est beaucoup trop long. Stargrrrl ne survivra pas aussi longtemps, surtout si elle ne peut pas fuir à la course.

Bon. Première chose en premier, comme on dit : si je veux être en mesure de me défendre, je dois stabiliser son état, lui redonner des points de vie. J'applique tout ce que j'ai dans mon *med kit* : onguent, bandages, eau fraîche, médicaments et pomme.

L'hémorragie est contenue. Stargrrrl regagne même quelques points de vie, mais est encore très loin d'un minimum confortable. Une balle ou deux et ce sera la fin.

Si leur nombre n'a pas changé, il y a toujours deux androïdes et trois avatars ennemis qui me pourchassent.

On est *presque* à égalité, que je m'encourage.

Sauf qu'ils sont probablement munis de lunettes infrarouges, comme leurs copains que j'ai descendus plus tôt. Un camouflage de branches de sapin m'est donc parfaitement inutile.

Si je veux m'en sortir, il me faut les isoler, les attaquer un à la fois. Je commence par poser un piège sur ma souche : une bombe à fragmentation qui explosera si quelqu'un met le pied dans le rayon de son détecteur.

Je peux entendre chacun des androïdes, avec tous les craquements de leurs pas. Et visuellement, le mouvement des branches m'indique leurs positions. Bien.

Ils se séparent en deux groupes, probablement pour me coincer dans un tir croisé. En un sens, ça m'arrange : j'attaquerai chaque groupe un à la fois.

Allez, Sam. Dépêche-toi !

J'empoigne mon fusil de *sniper*. La vue est dégagée sur une bonne distance. Mais je m'assure de rester bien à l'abri derrière un tronc.

À une centaine de mètres de Stargrrrl, le premier groupe fait son apparition. Dès que j'ai le premier avatar dans ma ligne de mire, je clique sur ma souris. Le bruit déchire le ciel, la balle voyage à une vitesse supersonique et le frappe avant même qu'il n'entende la détonation.

Sans savoir si j'ai fait mouche, je change de position. Stargrrrl bouge plus lentement à cause de ses blessures. Il ne faut pas qu'elle se dévoile. Si je pouvais tous les abattre dans l'ombre, ça m'irait. Le serveur me confirme la mort de l'avatar.

Stargrrrl ne mourra pas ce soir. J'en fais le serment.

Ma détermination semble me procurer un léger avantage. Mes ennemis ont de la difficulté à évoluer dans cette forêt. Ils doivent souvent revenir sur leurs pas pour me suivre.

Je réussis à attirer un des deux groupes : je le ramène progressivement à l'endroit où Stargrrrl est tombée, là où elle saignait abondamment. Mes assaillants ont flairé ma présence. Ils sont sur une piste : la trace de sang frais que j'ai répandue tantôt. Ils sont à mes trousses comme des loups poursuivant

une proie blessée. Ils mordent à l'hameçon. Je dois avoir trouvé refuge par ici pour panser mes plaies, pas vrai ?

Nope !

La bombe arrache un bras au robot. Chanceux, l'avatar qui l'accompagne a été protégé de la pluie de shrapnels par le corps de l'androïde. Ce dernier, transformé en passoire, s'écroule au sol. Le premier s'en sort indemne. Une situation que j'entreprends de corriger aussitôt : je sors Stargrrrl de sa cachette et tire dans le dos du mercenaire. Satisfaite, je renvoie Stargrrrl dans l'ombre.

Plus que deux. Je commence à penser que Stargrrrl va s'en tirer.

Je garde espoir en me disant que Sam2dePique va arriver d'une minute à l'autre à bord de *Thorondor* pour me sortir de ma situation fâcheuse. Stargrrrl pourra recevoir un *boost* de points de vie, et à deux, nous pourrons nous débarrasser rapidement de cette racaille.

Un plan de sauvetage germe dans mon esprit : il y a une clairière un peu plus loin au sud, ce sera plus facile pour Sam2dePique de venir cueillir Stargrrrl au sol si elle est à découvert.

Léger détail : Stargrrrl sera à découvert ! Elle n'aura aucune façon de bloquer des tirs ennemis et sera totalement vulnérable.

Eh bien, je ne me suis pas rendue jusqu'ici sans prendre de risque ! Avec mes ennemis sur les talons, je fais une Elliot de moi-même, espérant que sa chance

déteigne sur moi. Stargrrrl rampe au sol aussi vite qu'elle peut, elle franchit la distance à une vitesse inimaginable considérant tout l'équipement qu'elle porte sur elle.

Alors que je m'apprête à planquer Stargrrrl dans une espèce de champ de quenouilles, une boule de feu jaillit tout près d'elle ! Le souffle de l'explosion projette mon avatar dans les airs. Stargrrrl retombe une dizaine de mètres plus loin.

On dirait bien que les dieux de la *Ligue* m'ont abandonnée...

Sam me texte à ce moment précis :

Plus que deux minutes. Tiens bon !

Stargrrrl est à l'agonie. Elle se vide lentement, mais inexorablement, de son sang de pixels. Je n'ai plus de tour dans mon sac, d'artéfact étrange pour me protéger. Oh, il y a bien ce bouclier énergétique, mais il me serait inutile dans un combat rapproché.

Deux figures émergent de l'ombre : je souris malgré moi, car dans cet angle, le corps de l'androïde reflétant la lumière du brasier a quelque chose du T800 modèle 101 de Cyberdyne Systems. Chacun des pas du robot me rapproche un peu plus d'une mort virtuelle permanente. Stargrrrl n'a même plus la force de ramper.

- Au revoir, Stargrrrl, que je dis dans mon micro avec une note de tristesse.

L'avatar me tient en joue, mais plutôt que d'achever mon calvaire, il lève la tête et regarde dans les airs, à la recherche de je ne sais quoi.

Puis, j'entends moi aussi. Un bourdonnement très aigu se rapproche. Les montagnes environnantes nous empêchent d'identifier l'origine précise du bruit. Ce n'est pas la signature auditive de *Thorondor*.

Le soldat devant moi est aux aguets alors que l'androïde est aussi expressif qu'un androïde peut l'être. Quelle est cette menace qui plane sur nous ? Je ne suis pas certaine que Stargrrrl vive assez longtemps pour la découvrir : mes points de vie sont presque à zéro.

Un rugissement éclate au-dessus de nos têtes. Roulant à toute vitesse, une moto fait un bond prodigieux dans le ciel.

– Leeeeeeroy Jenkiiiiins ! crie mon sauveur.

La gang est là ! En tout cas, un membre de la gang, arrivé *in extremis* pour me sauver ! À voir le vol plané, je dirais que c'est Elliot qui est venu à ma rescousse.

Mon sauveur n'est accroché à la moto volante que par les jambes ; dans ses mains, il tient deux revolvers qu'il décharge successivement sur l'androïde. Sous lui, le mercenaire se désintéresse de Stargrrrl pour viser ce motard fou qui vient de se joindre au combat. Ses balles frappent la moto, qui agit comme un bouclier pour Mhoryn.

La moto retombe directement sur l'androïde et lui arrache la tête. Du même coup, l'impact à haute vitesse pulvérise l'engin et propulse le chauffard dans une série de vrilles. Mhoryn s'obstine néanmoins à tirer

sur nos ennemis. Si la plupart des balles ratent leur cible, l'une d'elles touche le soldat, qui fléchit.

Les deux guerriers se relèvent et foncent l'un sur l'autre. Soit ils réussissent simultanément à éviter les balles de leur opposant, soit ils tirent comme des pieds, car aucun des deux ne tombe !

Vraiment, les gars ? Vous êtes à genre cinq mètres l'un de l'autre !

Leurs chargeurs vides, ils se ruent sur leur adversaire et en viennent aux coups. Les deux pugilistes virtuels m'offrent une danse remarquable. Leurs coups sont vifs, foudroyants, mais parés avec brio par leur ennemi. Jackie Chan et Bruce Lee ne feraient pas mieux !

Mhoryn attrape la tête du soldat et lui balance son genou au visage. Mais l'autre l'empoigne et le fait trébucher. Mon ami évite un coup de pied se dirigeant vers son visage et se relève aussitôt. Il contre-attaque avec une série de coups de poing au visage que ne peut arrêter son adversaire. À son tour, celui-ci tente de lui balancer sa jambe dans les côtes, mais Mhoryn s'en empare. Rapidement, mon camarade lui envoie une bonne vieille descente du coude dans le visage.

Le soldat ennemi commence à s'épuiser, mais il se relève. De la main, il fait signe à son opposant d'avancer. Il donne l'impression qu'il pourrait continuer à se battre ainsi toute la nuit. Mhoryn n'hésite pas une seule seconde et décoche un puissant coup de pied dans son sternum.

Devant mon écran, je grimace. Je jurerais avoir entendu un craquement. Ça a fait virtuellement très mal. Le mercenaire s'immobilise définitivement au sol. Il ne se relèvera pas. Pas après ce genre de coup digne de Jean-Claude Van Damme (dans ses bonnes années).

L'avatar de mon ami revient vers Stargrrrl. Son visage est plongé dans le noir. Il s'agenouille près d'elle avant d'utiliser plusieurs *med kits*, qui lui redonnent une partie de ses points de vie.

Je ne peux pas croire ce qui vient de nous arriver ! Stargrrrl n'est jamais passée si près de la mort !

Sam va être en furie quand je vais lui raconter l'attaque sur notre base secrète. Ce n'est pas comme si j'avais eu une chance contre cette opération conjointe d'androïdes et d'avatars !

Justin n'avait pas tout à fait tort. Mais la rumeur dont il nous a fait part était inexacte. Les robots ne sont pas en train de kidnapper les avatars, ils sont en train de les recruter ! Les forcent-ils à collaborer ou leur promettent-ils des richesses inimaginables en échange de leurs services ? Je n'en ai aucune idée, mais j'ai bien l'intention de le découvrir.

Et j'ai pris une décision. Dès demain, nous rejoignons les Forces de défenses terrestres. Il n'est pas question que nous menions ce combat seuls, isolés de tous ces alliés potentiels. Nous allons faire notre part pour repousser l'envahisseur extraterrestre aux plus profonds confins de l'univers ! Les FDT ont besoin de nous et nous allons avoir besoin de toute l'aide nécessaire pour mener à terme le plan que j'ai en tête.

Thorondor arrive enfin dans le chaudron et atterrit près de nous en utilisant ses réacteurs verticaux. La porte-cargo s'ouvre et Sam2dePique en sort avec tout son attirail.

– T'es vivante ! se réjouit mon meilleur ami.

– Quelle ponctualité ! que je l'agace. Mais la fête est terminée.

Nos avatars se font une accolade à notre place.

Sam2dePique était effectivement de l'autre côté de la planète. Ben... pas de l'autre côté, mais vraiment loin. Et il est revenu à la vitesse maximale. Je connais mon Sam comme si je l'avais tricoté moi-même.

– Ça ne t'est pas passé par la tête de me rappeler sur Skype ? que je lui reproche.

– Je l'ai fait. Trois fois. Mais tu n'as jamais répondu. Je me suis dit que tu avais les mains pleines.

Oups. J'étais si concentrée que je n'ai jamais entendu ses appels.

– Qu'est-ce qui s'est passé, ici ? demande-t-il en voyant l'avatar affalé au sol et les débris de robots autour de nous.

– Longue histoire. L'important, c'est que je t'ai déniché des canons à plasma.

– *Nice !* Tu t'en es sortie toute seule comme une grande, finalement ?

– Non. Pas cette fois-ci. Elliot m'a donné un sacré coup de main.

– Heu... fait Elliot.

Mais ce n'est pas la voix d'Elliot.

Stargrrrl se tourne vers son sauveur. Les phares de *Thorondor* me révèlent les traits de l'avatar venu à ma rescousse. Son visage est robuste, sa mâchoire carrée. Ses cheveux sont rasés. Ce pourrait être n'importe qui, un des millions d'avatars qui peuplent ce monde imaginaire. Mais son identité m'est connue, car je l'ai déjà affronté.

Je le reconnais, mais ne veux pas le croire.

– Zach ?

Stargrrrl est sauvée, mais j'ai bien peur d'avoir mis, malgré moi, le pied dans un nid de vipères.

**Insérer un jeton pour
continuer la partie...**

Remerciements

Encore une fois, sans Julie, l'écriture de ce troisième tome aurait été impossible. Elle me soutient, me supporte et m'endure (parce que je peux être bête comme mes deux pieds quand mes personnages ne collaborent pas comme je le voudrais). Elle me rend la vie plus facile.

Merci à mes filles, Mathilde et Anaïs, qui pour m'encourager (je crois) me demandaient tous les jours combien de chapitres, de pages, de lignes il me restait à écrire. Je me doute que c'était surtout pour que j'aille jouer une partie de *Mario Bros.* avec elles.

Merci à Mérédith Boyer et à son père Luc, grâce à qui Laurianne devient une meilleure coureuse.

Merci à Philippe Savard, dont j'exploite le nom tome après tome, qui m'a offert de visiter l'école Le Vitrail. La visite de cette école extraordinaire a mené à la rencontre d'élèves d'autant plus extraordinaires, dont Justin, Thierry, David, Victor, Simon et Éloi, que je salue bien bas.

Merci à mon ami de toujours, François Lesage, de m'avoir donné la permission d'utiliser son pseudo indémodable.

Merci à Marie Potvin pour toutes ces conversations sur Skype qui, la plupart du temps, ne mènent à rien, mais changent le mal de place, ainsi que pour ses

conseils littéraires, dont le judicieux « Lâche Facebook pis écris, bâtard ! »

Il serait criminel de ne pas souligner le travail exceptionnel des Malins, soit Marc-André « vers l'infini et plus loin encore » Audet, Katherine « t'en es où ? » Mossalim, Shirley « picto » de Susini, Margot « réseaux » Citonne, Nathalie « veux-tu faire un Salon ? » Thibault, Valérie « Tim bit » Perreault, François « *long time no see* » Couture, sans oublier Jean « œil de faucon » Boilard et Fleur « a la réponse » Neesham.

Finalement, un *gigantissime* merci à tous les lecteurs, jeunes et moins jeunes, qui ont plongé à pieds joints dans les aventures de Laurianne, qui me demandent à quand la suite, qui veulent savoir quelle sera la couleur du prochain tome, qui me conseillent manga, anime, BD, musique, films et séries sur la page Facebook de *Gamer*. Sans vous, cette série n'existerait pas.

QLFSAV !

Au lendemain de la finale du tournoi de la *Ligue*, la vie de Laurianne et de ses amis prend une tournure inattendue, et leur statut change du tout au tout: ils deviennent de véritables vedettes. Et des cibles à abattre.

À l'école, Sarah-Jade se tient à carreau depuis qu'elle a été démasquée. C'est au tour de Zach d'agir bizarrement: il fait tout pour se rapprocher de Laurianne, tant dans la vraie vie qu'en ligne. Que peut-il bien manigancer?

L'effervescence est toujours palpable sur les serveurs de la *Ligue*. Des rumeurs courent: deux camps seraient en train de se former chez les joueurs, dont l'un autour des Forces de défense terrestre, commandées par nul autre que... Kilpatrick.

Mais les membres de la Guilde des *noobs* sont trop occupés à s'entraîner en vue du championnat mondial, qui se tiendra à Séoul, pour voir tout ce qui se trame autour d'eux...



Quand Pierre-Yves Villeneuve avait sept ans, tous les voisins se réunissaient chez lui pour jouer à *Donkey Kong* sur une ColecoVision, la seule console du quartier. À cette belle époque, on croyait encore que sauter sur le divan aidait Mario à sauter par-dessus les barils. Ces derniers mois, il a construit une belle ville dans *SimCity* et aide parfois ses filles avec les niveaux plus difficiles d'*Angry Birds* ou de *Plants vs. Zombies*.

Fan de bande dessinée, de superhéros, de séries de SF et de *fantasy*, il aime les histoires où l'on fait des clins d'œil aux personnages de BD, aux superhéros ainsi qu'aux grandes sagas de science-fiction et de *fantasy*.

La série *Gamer* est sa première incursion dans le monde de la littérature jeunesse.



Suivez la série sur Facebook :
facebook.com/SERIEGAMER

14,95 \$

éditions
**les
malins**

lesmalins.ca

ISBN 978-2-89657-444-5



9 782896 574445